CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
410e LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 bis.



LE TESTAMENT DE LA PAUVRE FEMME

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

VICTOR DUCANGE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 1er SEPTEMBRE 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE CONSEILLER DE PRÉVAL........	MM. CUDOT.
LE VICOMTE THÉODORE DE PRÉVAL, fils du conseiller, connu de Pauline, au premier acte, sous le nom et la qualité d'EDMOND DUBREUIL, employé....	SAINT-FIRMIN.
LE COLONEL HENRI DELAUNAY....	JOSEPH.
M. DESCHAMPS, curé sexagénaire.....	MARTY.
CHARLES MORIN, ouvrier armurier...	LEMÉNIL.
JULIEN, PHILIPPE, MICHEL, } ouvriers, amis de Morin...	
UN NOTAIRE	
DUBOIS, domestique de MM. de Préval.	DUBOIS.
LAURENT, domestique de MM. de Préval.	FONTAINE.
GERMAIN, domestique de la baronne..	MONET.
PIERRE, marmiton enfant............	Mmes BOLZAGUET.
LA BARONNE DÉLAUNAY (37 ans)...	YSANNAS.
LÉONIE, fille légitime de la baronne (18 ans).........................	E. SAUVAGE.
ÉVÉLINA, toujours sous le nom de PAULINE MORIN, fille naturelle et abandonnée de la baronne, et crue sœur de Charles Morin (20 ans).....	VERNEUIL.
MADAME ARSÈNE, marchande lingère et de nouveautés..................	CUÉZA.

PARENTS, INVITÉS, AMIS, FEMME DE CHAMBRE ET AUTRES DOMESTIQUES.

La scène se passe à Paris en 1829

ACTE PREMIER.

Une petite chambre d'ouvrière en linge et en modes, fort simple, mais propre et agréable; trois portes et une fenêtre; une petite table où l'on peut manger deux; un meuble à ouvrage; six chaises; un buffet renfermant linge, ustensiles, vaisselle de table, et sur lequel sont des vases pleins de fleurs. Sur l'un des murs, un porte-manteau auquel sont suspendues quelques robes élégantes. Trois heures après midi.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, seule.

(Au lever du rideau, Pauline est assise près de la table, son meuble à ouvrage à côté d'elle, une chaise devant ses genoux, sur laquelle est jetée une robe qu'elle achève de garnir. Elle travaille. Avant de parler, elle pose son ouvrage.)

Des pas ?... On monte... oui .. Oh! ce sera lui peut-être.. (Elle se lève et court à la porte d'entrée.) Non, on s'arrête au troisième.. On sonne... ce n'est pas lui. (Elle revient à son ouvrage.) Pas encore lui!... Deux jours sans me voir! Oh! monsieur Edmond, c'est bien mal, si c'est de votre faute. (Elle regarde sa montre.) Déjà trois heures... il ne viendra plus; il sait que mon frère rentre avant quatre de son atelier pour dîner. Mais, mon Dieu! que lui est-il donc arrivé? (Elle travaille en parlant.) C'est la première fois qu'il reste ainsi deux jours sans venir passer quelques instants auprès de moi, me parler de ses espérances, de son amour et de son mariage... quand il pourra déclarer ses projets à mon frère. Ce n'est pas son emploi qui a pu le retenir hier et aujourd'hui. D'ailleurs, je suis sûre qu'il n'est pas rentré de toute la nuit. Je n'ai pas aperçu de lumière à sa croisée... Elle ne s'est pas ouverte ce matin... Que lui est-il arrivé ?.. Que je suis inquiète! (Elle pose de nouveau son ouvrage et se lève.) S'il ne me défendait pas d'avouer à mon frère ses visites, son amour, je prierais Charles d'aller s'informer... Pourquoi exige-t-il ce mystère? Je ne puis le concevoir. Charles est si bon! Lui seul est toute ma famille;

nous sommes orphelins; je puis donc disposer de mon cœur et de ma main. Pour nous, Edmond est un parti honorable; un employé!... Mon frère ne pourrait être que flatté de le voir mon époux. J'ai dit tout cela cent fois à Edmond; il veut que je me taise. Oh! non, ce secret est un tort vis-à-vis de Charles, de mon bon Charles qui m'aime tant! Je ne le prolongerai pas davantage, j'y suis décidée. La première fois que je verrai Edmond, je veux qu'il me permette... (On frappe à la porte d'entrée.) Ah! je n'ai pas entendu monter... Est-ce lui?.. (On frappe encore.) Non... ce n'est pas comme cela qu'il frappe. (Elle s'assied et reprend son ouvrage en ajoutant :) Entrez.

SCÈNE II.

PAULINE, MADAME ARSÈNE.

MADAME ARSÈNE. Très-bien! à l'ouvrage. J'étais sûre de vous trouver seule et l'aiguille à la main, tandis que votre frère est à son atelier : c'est comme cela qu'on fait une maison. Bonjour, chère demoiselle.

PAULINE, sans quitter son ouvrage. Je vous salue, madame Arsène, et vous remercie de votre aimable visite. Mais je ne suis pas en retard, n'est-ce pas?... Je ne vous ai promis cette robe de bal que pour demain au soir.

MADAME ARSÈNE. Non, Mademoiselle, non, vous n'êtes jamais en retard. Voyons (Elle examine l'ouvrage.) Très-bien!... Mais, ma chère enfant, je viens vous presser, non pour ceci, pour les deux robes de mariage .. vous savez?...

PAULINE. Elles sont déjà bâties, Madame; elles seront faites pour le jour que vous avez indiqué.

MADAME ARSÈNE. Non, non, non, ce n'est plus cela; elles ont changé de destination. On est venu ce matin me commander, pour une famille considérable, tout un trousseau de mariée; une corbeille magnifique! il me faut tout pour demain; c'est un mariage qu'on avance. Grâce au ciel, mes magasins sont toujours au complet, et je compte sur les deux robes. Dussiez-vous, mon cœur, pour m'obliger, et pour l'honneur de ma maison, me faire le sacrifice de votre sommeil d'une nuit.

PAULINE, se levant. Sans hésiter, Madame. Mais les mesures?

MADAME ARSÈNE. Exactement pareilles; la jeune personne est du même âge et de la même taille.

PAULINE. Vous l'avez vue?

MADAME ARSÈNE. Certainement.

PAULINE. Est-elle jolie?

MADAME ARSÈNE. Un bijou; dix-huit ans. Il faut que cela nous fasse honneur. Vous tiendrez seulement les jupes d'un doigt plus courtes : elle a la jambe fort bien.

PAULINE. Et le mari, est-ce un jeune homme?

MADAME ARSÈNE. Quant à lui, je ne l'ai pas vu; je ne sais pas encore son nom. Mais c'est un grand mariage : fortune, noblesse... c'est dans le haut. Mettrons-nous des bouquets à la robe de bal?

PAULINE. Cela n'est plus distingué; les nœuds sont à la mode. C'est donc par hasard que cette commande vous est venue?

MADAME ARSÈNE. Sur ma réputation, Mademoiselle, et mes adresses que j'envoie dans les grands hôtels. La future est d'Orléans, sa mère est veuve et baronne, rien que cela.

PAULINE. Comment!... D'Orléans, dites-vous?

MADAME ARSÈNE. Qu'avez-vous donc?..

PAULINE. Oh! ce serait un hasard, un bonheur!...

MADAME ARSÈNE. Quoi?...

PAULINE. J'ai connu... mais il y a longtemps, une dame, une baronne très-riche de ce pays. Elle avait une fille... de treize ans... Il y en a cinq...

MADAME ARSÈNE. Eh! mais .. cela ressemble fort...

PAULINE. Vous savez son nom?...

MADAME ARSÈNE. J'ai son adresse. (Elle tire une adresse de sa poche.)

PAULINE. Elle se nommait madame la baronne...

MADAME ARSÈNE. Delaunay.

PAULINE. C'est elle! .. Et sa fille, Léonie?

MADAME ARSÈNE. C'est cela même.

PAULINE. Que je suis heureuse!

MADAME ARSÈNE. Elles sont descendues à l'hôtel de l'Europe; cela dit assez la qualité; et, contre l'usage, pour des raisons que je ne sais pas, le mariage se fait à Paris, quoique la jeune fiancée... Ah çà! mais, comment donc, ma chère amie, connaissez-vous des personnes de si haute volée?

PAULINE. Comme vous, par hasard.

MADAME ARSÈNE. Vous avez donc été à Orléans?

PAULINE. Jamais; elle était alors à Paris.

MADAME ARSÈNE. Cela se conçoit mieux; mais...

PAULINE. Je vais vous conter cela, c'est bien simple : J'avais quinze ans, je venais de quitter votre magasin; il y avait au plus deux mois que je conduisais notre petit ménage, lorsque mon frère fut atteint de la cruelle maladie qui menaça ses jours. Hélas! ce n'était pas tout que d'avoir à trembler pour sa vie; orphelins, jeunes, sans amis plus riches que nous, vous jugez quel fut en peu de temps notre embarras, notre dénûment, tout nous manquait à la fois. Ah! Madame, si mes larmes avaient pu le secourir!...

MADAME ARSÈNE. Et pourquoi n'êtes-vous pas accourue chez moi, mon enfant?

PAULINE. Vous veniez de faire une perte considérable dans une faillite:

MADAME ARSÈNE. C'est vrai.

PAULINE. Je ne savais plus que devenir, quand une bonne et charitable voisine, qui m'aidait à veiller mon frère et me cherchait de l'ouvrage, vint m'annoncer qu'une dame, qui voyageait avec sa fille, et à laquelle elle m'avait recommandée, me faisait demander à son hôtel.

MADAME ARSÈNE. C'était...

PAULINE. Attendez. J'y courus; ce jour-là mon frère était au plus mal; la dame me montra des robes, des étoffes, et m'expliqua ce qu'elle désirait; je tâchais de l'écouter; mais mon frère était mourant! malgré mes efforts, je fondis en larmes. Vous concevez son étonnement! il fallut lui en dire la cause. Aussitôt... oh! jamais je n'y songerai sans la plus vive reconnaissance, cette dame, sans me connaître, s'intéresse à mes pleurs, me fait monter avec elle dans sa voiture, accourt ici, dans cette chambre, bien pauvre alors!... ne s'effraye de rien, encourage mon frère, nous rassure, me console, et me laisse de l'or; oui, Madame, de l'or, pour lui procurer les secours et les soins dont sa vie dépendait.

MADAME ARSÈNE. Sans vous connaître?... c'est admirable!..

PAULINE. Mon frère fut sauvé!... mon Charles! c'est à elle que je dois ses jours; vous pensez bien que je ne m'acquittai point. Eh bien, cette dame, cet ange, notre providence! c'est votre baronne.

MADAME ARSÈNE. Voyez un peu quelle rencontre!... Ah çà! vous songez sans doute à la voir?

PAULINE. Oh! certainement, et avec quel plaisir je travaillerai pour mademoiselle Léonie! Quand devez-vous revoir ces dames? vous pourriez m'y conduire.

MADAME ARSÈNE. Je m'en ferai le plus grand honneur, Mademoiselle; c'est charmant! une reconnaissance!... Demain à midi, je dois leur porter le trousseau auquel vous allez travailler, vous viendrez avec moi. C'est une occasion toute naturelle.

PAULINE. Que je suis heureuse! il faudra aussi que mon frère... (Deux hommes parlent avec chaleur sur l'escalier; ce sont Charles et Julien.)

MADAME ARSÈNE. Qu'est-ce que j'entends? on dirait qu'on se querelle.

PAULINE. Dans la maison? (Elles écoutent.)

CHARLES, au dehors. Non, Julien, non! je te dis que c'est infâme!

PAULINE, gaiement. C'est la voix de mon frère!

JULIEN, répondant au dehors. Bah! bah! ça ne te regarde pas. (Les voix continuent confusément.)

MADAME ARSÈNE. Il dispute avec quelqu'un.

PAULINE, riant. Lui?.., oh! jamais! (Charles paraît à la porte.)

SCÈNE III.

MADAME ARSÈNE, CHARLES, PAULINE.

CHARLES, parlant encore à Julien, de la porte. Oui, je te le répète, cela est infâme!... (Il change de ton.) Ah çà! tu sais?... dans une demi-heure, ne t'avise pas de rien oublier! .. A tantôt!

JULIEN, au dehors. Sois tranquille.

PAULINE, à madame Arsène. Vous voyez, c'est un ami.

CHARLES, en entrant. Il est en redingote; il se frotte les mains d'un air content, et s'arrête tout court en voyant madame Arsène. Diable!...

PAULINE, courant à lui. Bonjour, frère.

CHARLES, contrarié. Bonjour, sœur. (Il l'embrasse au front.)

PAULINE. Tu reviens bien tard?

CHARLES. Comme de coutume.

PAULINE. As-tu bien faim?

CHARLES. Comme tous les jours.

PAULINE. Je vais mettre le couvert.

CHARLES, lui indiquant madame Arsène. Est-ce que?...

PAULINE, bas. Une visite qui me fait bien plaisir, va! (Haut.) Dis donc bonjour à madame Arsène!..

MADAME ARSÈNE, avec une révérence. Votre servante, monsieur Morin.

CHARLES. Votre serviteur, madame Arsène. (Pauline met le couvert. A part.) Ah çà! va-t-elle rester?.., ça dérangerait...

PAULINE, tout en mettant le couvert. Dis donc, quel sujet avais-tu de parler si haut sur l'escalier?

CHARLES. Moi?...

MADAME ARSÈNE. Oui, avec quelqu'un; je croyais que vous disputiez.

CHARLES. Du tout, je parlais avec Julien.

PAULINE. D'une aventure... Une pauvre fille, une jeune ouvrière, trompée, séduite, comme tant d'autres.

CHARLES. Ciel!...

MADAME ARSÈNE. Comment?...

CHARLES. Vous ne la connaissez pas.

MADAME ARSÈNE. Qui sait?

CHARLES. Oh! non.

PAULINE. Nous, mon ami, nous avons quelque chose de mieux t'apprendre; tu ne devinerais jamais... Madame la baronne Delaunay est à Paris.

CHARLES. Bah!...

PAULINE. Avec sa fille.

CHARLES. Cette bonne dame!...

PAULINE. Léonie se marie, madame Arsène fait son trousseau, j'y travaille; vois donc ce hasard!... tu n'as pu l'aller remercier dans sa convalescence, elle était déjà partie; cette fois, je t'y mènerai; tu ne seras pas timide?

CHARLES. Je tâcherai.

MADAME ARSÈNE. Timide?... pourquoi? M. Charles est très-bien pour un ouvrier.

CHARLES. Merci.

MADAME ARSÈNE. Mais voici l'heure de votre dîner; mon magasin me réclame aussi, les affaires ne sont jamais bien quand je n'y suis pas.

CHARLES, à part. Bon! elle s'en va!

MADAME ARSÈNE. Faites votre petit ménage.

CHARLES, bas, à sa sœur. Ne la retiens pas.

MADAME ARSÈNE. Vous, ma belle demoiselle, à demain midi précis, n'y manquez pas.

PAULINE. Je n'aurai garde.

MADAME ARSÈNE. Mes deux robes...

PAULINE. Elles seront faites.

CHARLES, à part. Allez donc!...

MADAME ARSÈNE, s'en allant, conduite par Pauline. Adieu, adieu, mes chers amis, à demain; mes deux robes!... Adieu!... (Elle sort.)

CHARLES, à lui-même. Allons donc!... Enfin la voilà partie!... et, dame, il était temps! encore un peu, elle aurait rencontré en bas les camarades avec les bouquets, le dîner. (Pauline revient.) Chut! elle ne se doute de rien. (Il tire à moitié de sa poche une petite boîte qu'il y remet vite.) Comment vais-je, sans qu'elle devine?...

SCÈNE IV.

PAULINE, CHARLES.

PAULINE, entr'ouvrant la fenêtre et jetant un regard. A part. Il n'est pas encore rentré! plus d'espoir pour aujourd'hui. (Haut.) La voilà partie!... tu étais si pressé! tu vois bien qu'il faut attendre qu'on apporte le dîner.

CHARLES, à part. Bon!... (Haut.) Qu'as-tu commandé?

PAULINE. Ce que je sais que tu aimes.

CHARLES. Tu penses donc à moi? Eh bien, moi aussi, je pense à toi, je ne pense jamais à autre chose; moi aussi je devine bien ce que tu désires. Tu es femme, va!... oh! tu es femme!...

PAULINE. Que veux-tu dire?

CHARLES. Gageons que j'ai surpris ton secret?

PAULINE, troublée. Toi?... ciel!... comment?...

CHARLES. De quoi m'as-tu parlé plus de vingt fois depuis huit jours?

PAULINE, inquiète. Je ne sais pas.

CHARLES. Laisse donc, menteuse! Qu'est-ce que Thérèse portait, qui te plaisait tant, à la noce de Rosalie?...

PAULINE. Oui...

CHARLES. Je t'écoutais, va. (Il lui donne la boîte.) Tiens.

PAULINE, l'ouvrant. Oh! des boucles d'oreilles!... une chaîne!...

CHARLES. Dame! ça va ensemble.

PAULINE. Mais tu es fou, Charles!... cela doit coûter bien cher... tu dépenses trop pour moi. C'est charmant!... (Se jetant à son cou.) Mon Charles!...

CHARLES, la baisant au front. Merci!... Tu mettras cela aujourd'hui.

PAULINE. Savez-vous, monsieur mon frère, que vous me faites bien du tort?... Oui... (Avec tendresse.) tu rends mon cœur exigeant, mon bonheur difficile; tu me gâtes: le mari que j'aurai... si je dois en avoir un, sera-t-il jamais aussi bon que mon Charles?... (Charles détourne les yeux et devient triste.) Ce n'est pas un reproche, mon ami; au contraire, c'est que je te rends justice.

CHARLES. Tu songes donc à te marier, Pauline?

PAULINE. Moi?... mais... j'y pense comme toutes les demoiselles.

CHARLES, tristement. C'est juste.

PAULINE. Ne songes-tu pas aussi quelquefois que tu peux t'établir? si tu rencontrais une jeune personne aimable, sage, qui eût assez d'esprit, pour apprécier ton bon cœur...

CHARLES, souriant. Et pas d'assez bons yeux pour remarquer ma personne, n'est-ce pas?

PAULINE. Je n'ai pas dit cela.

CHARLES. C'est égal, je le sais bien; je ne me suis jamais flatté de plaire. Ce n'est pas le cœur que l'on voit d'abord, c'est la figure qui saute aux yeux; et de ce côté-là, je ne te ressemble guère.

PAULINE. Quelle idée?

CHARLES. Et puis, je ne m'en soucierais point.

PAULINE. D'être aimé?

CHARLES. Je n'y ai jamais songé; ce n'a pas été mon rêve: j'en ai fait un autre.

PAULINE. Un rêve? dis-le-moi donc.

CHARLES. Tu ne l'as pas deviné?

PAULINE. Comment l'aurais-je pu?

CHARLES. Dame!... comme je l'ai fait. Tiens, si tu veux ne jamais te marier, moi, je resterai toujours garçon; nous ne craindrons plus de nous séparer. Je travaillerai pour toi, toute ma vie; tu seras maîtresse de tout, du ménage, de la bourse, de moi.

PAULINE, riant. Comme à présent.

CHARLES. Crois-tu que l'on puisse être plus heureux?

PAULINE. Bon Charles!... tu me donnerais donc toute ta vie?

CHARLES. Sans doute; je ne craindrais plus que tu me quittes. Oh! il y a bien de l'égoïsme dans mon amitié; je ne suis pas si bon frère que tu le crois. C'est mon bonheur que j'ai peur de perdre. Si je le disais.... Tu m'en voudrais.

PAULINE, riant. C'est impossible! (Passant son bras sous le sien.) Voyons!

CHARLES. Eh bien! oui, je te dirai tout... ce n'est pas ma faute... Il y a neuf ans, tu étais toute jeune, quand notre pauvre mère mourut...

PAULINE. Ah! Charles!...

CHARLES. Elle me dit, et ce furent ses derniers mots: « Charles, je te laisse ta sœur; c'est un enfant, tu es un homme... sers-lui de père. »

PAULINE. Tu l'as fait, Charles.

CHARLES. Dès le lendemain, je me mis à l'ouvrage, et là... rondement, pour t'élever d'abord, comme le désirait notre mère, te donner du talent, de l'éducation, plus que je n'en avais eu, moi; et ensuite pour t'amasser une dot, te marier quand tu serais en âge, et t'établir convenablement. Oh! dans les premières années, ça allait tout seul; je n'approchais pas du cabaret, va! Je mettais de côté toutes les semaines; et, tous les mois, en allant à la caisse d'épargnes, je disais: Voilà pour marier ma sœur. (Mouvement de Pauline.) Ne te presse pas de me remercier. Pendant ce temps-là, tu grandissais, toi, et bientôt tu devins trop jolie pour demeurer dans un magasin: ça me regardait aussi, cela: j'étais ton père. Tu revins à la maison... et voilà qu'alors, ne te quittant plus qu'aux heures de travail, toujours avec toi, si bonne, si aimable, et moi si heureux! je m'attachai tant à notre petit ménage, à toi, à mon bonheur, que l'idée que cela dût finir, m'eût fait mourir de chagrin. Dès lors, vois-tu, je n'eus plus le courage de songer à te marier; je cessai d'amasser pour donner ma sœur à un autre, et j'aimai mieux employer l'argent que je gagnais à te rendre heureuse et à satisfaire tes désirs, espérant, si tu étais contente, que tu ne penserais pas à te marier, et que tu resterais avec ton frère. (La voyant pensive.) C'est de l'égoïsme, je le sens bien.

PAULINE, tendrement. Non, Charles, c'est de l'amitié. Cependant, si quelqu'un, un honnête homme, venait à m'aimer, tu serais donc fâché qu'il m'épousât?

CHARLES. Pauline, si tu le voulais, si c'était le vœu de ton cœur, quand cela devrait me coûter la vie, je te marierais. N'ai-je pas promis à notre mère?... Mais, tiens, ne parlons pas de cela; laisse-moi rêver le contraire. Qui sait?... Quoiqu'on soit jolie, on ne trouve pas toujours ce qu'on mérite. Tu n'as pas encore d'amoureux, n'est-ce pas?... (Elle baisse la tête.) Non! Eh bien! si tu ne te maries pas... (On frappe.) Qu'est-ce que c'est?

PAULINE, préoccupée. Ah! le dîner sans doute.

CHARLES, à lui-même. Tiens, j'oubliais aussi...

SCÈNE V.

CHARLES, PIERRE, PAULINE.

PIERRE, entrant avec un panier. Bonjour, mademoiselle Morin; c'est moi, que j'apporte le dîner.

PAULINE, allant au buffet. Attendez, Pierre.

CHARLES, à part. Le petit maladroit!... je lui avais dit... (Haut.) Allons, mets cela par terre, et va t'en!

PIERRE, qui a posé son panier, bas à Charles. Dites donc, les autres sont là.

CHARLES, *lui donnant une tape.* Bon! décampe! *(Pierre sort; Pauline va pour prendre le panier. Charles l'arrête.)* Attends!.. tout à l'heure. *(Lui prenant la main.)* Veux-tu me faire bien plaisir?..

PAULINE. Certainement.

CHARLES. C'est un caprice... Va mettre, pour les essayer, la chaîne et les boucles d'oreilles.

PAULINE. A présent?

CHARLES. Tout de suite.

PAULINE. Pour dîner avec toi?

CHARLES. C'est une idée comme cela, je t'en prie.

PAULINE. Tu le désires? Volontiers, mon frère, je ne m'en parerai jamais avec plus de plaisir que pour toi, qui me les as données.

CHARLES. Va vite; j'arrangerai le dîner.

PAULINE. Allons, Monsieur, nous dînerons en cérémonie. *(A part.)* Bon Charles!.. Comment lui avouer...

CHARLES. Va donc.

PAULINE, *plaisantant.* Range la table; je vais à ma toilette. *(Elle entre dans sa chambre.)*

SCÈNE VI.

CHARLES, JULIEN, PHILIPPE, MICHEL, PIERRE.

CHARLES, *courant à la porte du fond.* Hé! vite! hé! vite! oh! hé! les amis! arrivez!

JULIEN, *paraissant.* Est-ce le moment?

CHARLES. Oui, entre.

PIERRE, *revenant.* Tout est servi!

CHARLES, *le faisant pirouetter.* Emporte d'abord cela. *(Pierre reprend son panier et sort.)*

PHILIPPE, *paraissant.* Faut-il paraître?

CHARLES. Appelle-les donc! *(Philippe fait des signes au-dehors.)*

JULIEN. Où est-elle!

CHARLES, *montrant la chambre.* Là!.. Ah! diable! si elle entend... *(Julien remue les assiettes.)* Pas de bruit! *(Il ferme doucement la porte de la chambre, que Pauline avait laissée ouverte.)*

PHILIPPE, *au fond.* Peut-on entrer la table?

CHARLES. Oui. *(A Julien.)* Et les bouquets?

JULIEN. Michel les apporte. *(Des garçons du traiteur, dirigés par Philippe, apportent une table de cinq couverts toute servie.)*

PHILIPPE. Doucement!

CHARLES. Prenez garde!

JULIEN. Oblique à droite!

PHILIPPE. Où faut-il la placer?

CHARLES. Là. *(Il indique la gauche.)*

PHILIPPE. Halte!.. Que dis-tu de cela?..

CHARLES. Superbe!..

JULIEN. Elle ne sait rien?..

CHARLES. Pas encore. Vous êtes en habits, vous autres?.. Je vais passer le mien. Rangez les chaises.

JULIEN. Dépêche-toi. *(Charles court dans sa chambre, Julien et Philippe placent des chaises.)*

PHILIPPE, *à Julien.* Où diable est donc Michel?

JULIEN. Tu verras qu'il fera tout manquer.

PHILIPPE. Pardi! si les bouquets viennent trop tard.

JULIEN. Va donc voir.

PHILIPPE, *courant.* Oui. *(Il va pour sortir précipitamment; il heurte Michel qui entre avec les bouquets. Charles, qui n'a qu'une manche d'habit de passée, accourt de son côté, et tous trois se culbutent.)*

TOUS. Ouf!.. aïe!.. au diable!.. *(Julien et les garçons rient.)*

PHILIPPE. Animal!

MICHEL. Imbécile!

JULIEN, *riant.* Qu'est-ce qui est cassé?

CHARLES. Paix donc!.. Voyons les bouquets.

MICHEL. Superbes! il a écrasé celui-ci.

PHILIPPE. Pardi! c'est toi...

CHARLES. Chut!.. chacun le nôtre. *(Il les partage.)* Dépêchons!.. *(Aux garçons.)* Filez! décampez, vous autres! A la porte, gâte-sauces! Et ces chaises?.. Ce n'est pas cela!..

JULIEN. Bah?..

PHILIPPE. Non!..

MICHEL. Si!..

CHARLES. Hé! non! pas comme ça. Ma sœur là... Vous deux... *(Ils replacent les chaises, qui se choquent, s'embrouillent et tombent.)*

TOUS. Là!.. non!.. lui! toi.

MICHEL, *qui écoutait.* Aux bouquets! aux bouquets!... La voilà!..

TOUS, *jetant les chaises qui tombent en désordre.* Aïe!.. gare!.. en place!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PAULINE, *parée de ses bijoux.*

PAULINE, *effrayée d'abord du bruit.* Ciel!.. qu'est-ce donc?.. qu'y a-t-il? que vois-je?.. *(Les trois amis présentent leurs bouquets.)*

JULIEN. Permettez, Mademoiselle.

CHARLES, *avec humeur.* Oui! permettez! Parbleu! c'est bien comme ça!... la belle surprise! tout est gâté à présent!

JULIEN, *déconcerté.* Dame!..

PAULINE. Une surprise!.. des fleurs!.. un dîner!.. C'est donc ma fête, Charles?

CHARLES. Hé! oui, ton jour de naissance; tu sais bien que je ne l'oublie pas.

PAULINE, *prenant son bouquet.* Et voilà ton bouquet. *(Montrant ses bijoux.)* Ton présent... une fête!.. embrasse-moi donc alors... *(Charles l'embrasse.)*

JULIEN. Là! tu vois bien qu'elle est contente.

PAULINE. Bien obligée; aussi, mes amis... *(Elle reçoit leurs bouquets.)*

JULIEN. L'accomplissement de vos souhaits.

PHILIPPE. Le contentement de votre cœur.

MICHEL. Idem, et pareillement.

PAULINE. Merci, merci! Mets tout cela sur le buffet, Charles... attends!.. *(Elle ôte du bouquet de Charles une fleur qu'elle met à son côté.)* Du tien. *(Charles va mettre les bouquets dans les vases.)* Et tout servi!... un dîner superbe!... Allons, Messieurs, puisque je suis la reine de la fête, donne-moi la main, Charles.

TOUS. A table! à table!..

PAULINE, *indiquant les places.* Monsieur Philippe... monsieur Michel... Julien, ici.

JULIEN. Présent!

PAULINE. Et toi là, Charles. *(Elle se trouve assise entre Philippe et Michel, Julien et Charles à chaque bout.*

CHARLES. C'est cela: petite table, bons amis!.. du vin...

JULIEN. Fi donc!... fi donc, Charles! avant tout cela, dis: une jolie femme, et verse; il ne manquera pas d'être bon, à la santé de Mademoiselle...

MICHEL ET PHILIPPE. Bravo! verse!

CHARLES. A la santé, petite sœur, hein?..

JULIEN, *qui a bu.* Diable!... ce n'est pas du Barreau-Vert, celui-là.

CHARLES. Et du champagne au dessert. *(Il montre la bouteille de champagne, qu'il met à terre près de lui.)*

JULIEN. Dîner de duchesse.

PAULINE, *servant.* Voulez-vous de ceci, monsieur Philippe?

CHARLES, *prenant une volaille.* Découpe cela, toi, et proprement.

MICHEL, *offrant quelque chose.* Vous offrirai-je, Mademoiselle?..

PAULINE. Volontiers. A propos, monsieur Julien, j'ai quelque chose à vous demander.

JULIEN. Une aile, ou...

PAULINE. Non, non. Vous savez que les femmes sont curieuses et que les frères sont discrets; qu'elle était donc tantôt, sur l'escalier, le sujet de votre discussion avec Charles?

JULIEN. Tantôt? ah! oui...

CHARLES, *l'interrompant.* Non, tu sais bien... nous parlions de la fête de ma sœur.

PAULINE. Du tout, Monsieur, car tu disais très-haut: c'est infâme!...

JULIEN. Ah! oui...

PAULINE. Et tu m'as avoué toi-même qu'il s'agissait d'une jeune personne trompée, d'une histoire... Si tu étais aimable, tu nous conterais cela en dînant.

JULIEN. Tiens, mais certainement, pourquoi pas? justement Michel et Philippe ne savent pas la chose, ils n'étaient pas à l'atelier; ça les amusera. Oh! dame! c'est qu'il fallait voir comme Charles prenait feu! malgré son air tranquille; si je n'avais pas été là, il se serait fait une querelle.

PAULINE. Ciel!...

PHILIPPE. Lui?

PAULINE. Une querelle?

CHARLES, *à Julien.* Bavard!

PAULINE. Et pourquoi? contre qui?

JULIEN. Contre un noble, un vicomte, rien que ça!

PAULINE. Toi, Charles?

CHARLES. Allons, puisqu'il n'a pu retenir sa langue, je vais te raconter cela; autrement, tu croirais...

PAULINE. Oh! oui, mon frère, je t'en prie!

JULIEN. Veux-tu que je narre ça?

CHARLES. Non, en deux mots, voilà ce que c'est. Ce matin, vers une heure, Julien et moi, nous étions à l'atelier; le bourgeois venait de sortir, nous gardions la boutique. Voilà qu'il entre deux jeunes gens, des messieurs du grand monde. Ils demandaient à voir des armes. Pendant qu'ils faisaient leur choix, un troisième fashionable...

JULIEN. Un jeune France, celui-là! Il avait une barbe de bouc.

PAULINE. Laissez continuer Charles.

CHARLES. Ce troisième, qui passait par hasard, ouvre, entre et s'écrie, comme s'il arrivait de la Chine: « Eh! pardieu! c'est toi, vicomte! c'est toi, chevalier! » Bref, c'était un ami des

deux autres, et leur conversation s'établit aussitôt sur leurs parties de plaisir, leurs chevaux, leurs maîtresses...

JULIEN. Ils en disaient! ils en disaient de si drôles!.. C'était comme un catalogue de toutes les jolies femmes de Paris.

PAULINE. C'est-à-dire du Paris de ces Messieurs. Mais je ne vois pas...

CHARLES. Attends un peu. Jusque-là, Julien et moi, nous riions; quand l'un d'eux, le dernier venu, s'adressant à celui qu'on appelait vicomte, tout d'un coup s'avisa d'ajouter : « A propos, mon cher, et ton aventure avec ta belle couturière, ta Vesta de mansarde?.. As-tu fini le roman? Te déguises-tu encore de peur d'effaroucher ta Clarisse? En es-tu au cachemire? » J'abrège. Enfin, Julien et moi, nous comprîmes qu'il s'agissait d'une jeune ouvrière, jolie et sage, que, sous un faux nom et de vaines promesses de mariage, ce vicomte s'amuse à séduire.

PAULINE. Oh!

CHARLES. Cette plaisanterie, qui les divertissait, me faisait à moi l'effet d'un crime. Je sentis mon cœur se serrer, mes mains s'arrêtèrent sur mon ouvrage, et j'allais me lever quand ce vicomte prit de l'humeur, se fâcha et imposa silence au bavard, en lui annonçant qu'il se mariait dans trois jours.

PAULINE. Avec la jeune ouvrière?

CHARLES. Oh! non.

JULIEN. Au contraire.

PAULINE. Comment?

CHARLES. Avec une riche et noble demoiselle, une fille d'un demi-million; ce qui ne l'empêche pas de continuer à tromper la pauvre ouvrière.

PAULINE. Quelle indignité!

JULIEN. Se faire passer pour ce qu'on n'est pas!

CHARLES. Je me sentais envie de sauter à la gorge de ce vicomte! Dame! je comprenais bien : c'est une fille du peuple, tout est permis; mais c'est notre sœur, à nous!

JULIEN. C'est vrai!

CHARLES. Si, par son inconduite, elle a mérité le mépris de ceux à qui l'argent donne le privilége de payer le vice, je ne dis rien; tant pis pour elle: les fautes sont personnelles. Mais venir semer le vice dans d'honnêtes familles, parce qu'elles sont pauvres! se faire un jeu de séduire nos sœurs, parce qu'elles ne sont pas assez grandes dames pour qu'ils les épousent! je dis que c'est infâme!

JULIEN. Il a raison.

PAULINE. Charles, tu t'es donc emporté contre ce vicomte?

JULIEN. Oh! je l'en ai empêché.

CHARLES. Le patron est rentré, c'était ce que j'attendais.

PAULINE. Pourquoi?

JULIEN. Il avait son idée.

CHARLES. On régla le prix des armes, c'était le vicomte qui les achetait. Comme on n'emporte pas soi-même des fusils et des pistolets, je pensais bien qu'il laisserait son nom et son adresse. (Tirant une carte de sa poche.) Les voilà. Connaissez-vous ce nom-là, vous autres? (Julien prend sa carte et la passe.) M. le vicomte Théodore de Préval; voyez.

PHILIPPE. Non.

MICHEL. Non.

PHILIPPE. Il y a tant de nobles à Paris!

CHARLES. Tu ne connais pas non plus ce nom-là, toi?

PAULINE. Théodore de Préval... Je ne l'ai jamais entendu prononcer. Mais toi, Charles, que prétends-tu faire?

CHARLES, reprenant la carte. Sois tranquille, va; il n'y aura pas de bruit. Si M. le vicomte tient à la riche dot de sa noble fiancée, un mot d'explication, en lui portant ce qu'il a acheté, suffira pour qu'il renonce à la jeune ouvrière, et une pauvre fille sera sauvée.

PAULINE. Tu oseras?

CHARLES. Parbleu! c'est un devoir. Julien m'accompagnera.

JULIEN. Je serai avec lui, Mademoiselle, n'ayez pas peur.

PHILIPPE. Nous irons aussi avec toi.

CHARLES. Volontiers, camarades; c'est une bonne action, part à nous tous; et pour cimenter la coalition, en avant le champagne!

TOUS LES AMIS. Le champagne!

CHARLES, passant la bouteille. A toi, Julien! et ne perdons pas de temps, mes amis; car, si c'est fête ici, ce n'est pas congé à l'atelier, et nous avons de l'ouvrage à finir.

PAULINE. Et moi aussi, Messieurs; deux robes pour un grand mariage.

JULIEN, faisant sauter le bouchon. Gare!.. Les verres! (Tous se lèvent, Julien verse.)

CHARLES, prenant le verre de Pauline. A toi, ma sœur.

PAULINE. Oh! Charles! je ne boirai pas tout cela.

CHARLES. Allons donc! le jour de ta fête, quand tu ferais quelques points de travers.

PAULINE. Vraiment!

JULIEN, PHILIPPE, MICHEL. A mademoiselle Pauline et à notre ami Charles! (On boit.)

PAULINE. Vous oubliez la pauvre fille que vous avez promis de sauver.

JULIEN. Tiens! c'est vrai. (Il verse de nouveau.) Idem à notre bonne réussite, mes amis. (On boit. Quatre heures sonnent.)

CHARLES, comptant. Chut! quatre heures!

LES AMIS. Quatre heures!

CHARLES. Et vite! et vite! assez de plaisir; maintenant, camarades, à l'ouvrage.

JULIEN. On gare les retenues!

PAULINE, montrant la table. De tout cela?..

CHARLES. Ne t'inquiète de rien; on mettra la table sur le carré; on viendra tout chercher, c'est convenu. Allons donc, vous autres, emportez, rangez, pendant que je vais mettre ma redingote (Il rentre dans sa chambre.)

JULIEN. Vous allez voir, Mademoiselle; en un tour de main votre ménage sera fait. A nous deux, Philippe! (Ils emportent la table.)

PAULINE. Mais je veux vous aider.

MICHEL. A nous deux les chaises, Mademoiselle. (Ils rangent.) Là!.. Ici votre place, votre ouvrage, n'est-ce pas?

PAULINE. Oui, monsieur Michel. (Julien, Philippe et Charles reviennent.)

CHARLES. Eh bien?

JULIEN. C'est fini.

CHARLES. Tu vois, petite sœur.

PAULINE. Vous faites très-bien le ménage, Messieurs.

CHARLES. Une heure de plaisir, de bonne amitié, cela donne du courage. Nous allons reprendre la lime, toi, ton aiguille. Je me dépêcherai pour te revoir plus tôt.

PAULINE. Oui! adieu, bon Charles.

JULIEN. Votre serviteur, Mademoiselle. (Les autres saluent.)

PAULINE. Au revoir, Messieurs, je vous remercie. (à Charles :) Toi, reviens de bonne heure, je t'attends.

LES TROIS AMIS. Allons, Charles!.. (Pauline les reconduit. Charles, sur le seuil, embrasse Pauline et sort.)

SCÈNE VIII.

PAULINE, seule.

Bon Charles! comme il m'aime! Mon Dieu! pourvu que son cœur ne l'entraîne pas trop loin, dans le projet qu'il a formé de sauver cette jeune ouvrière qu'il ne connaît pas. S'il allait s'exposer!.. Ce n'est pas ce soir; je lui en reparlerai, je ne veux pas... Dans le fait, elle a tort : une demoiselle, quelle que soit sa condition, ne doit point écouter les propos d'amour d'un inconnu; on peut voir aisément si l'on cherche à vous tromper. (Elle s'assied et reprend son ouvrage.) Moi, par exemple, je n'ai rien à craindre; Edmond ne m'a point caché ce qu'il est; pas plus noble, pas plus riche que moi. Il me veut pour sa femme, et son amour me semble si vrai! Cependant, pourquoi du mystère? Pourquoi ne veut-il pas?..... (Pendant ces derniers mots, le vicomte de Préval, vêtu fort simplement, a ouvert tout doucement la porte, et s'est assuré que Pauline est seule; il a ensuite refermé doucement la porte.)

SCÈNE IX.

LE VICOMTE, PAULINE.

LE VICOMTE, bas, interrompant le dernier mot de Pauline. Pauline!..

PAULINE, tressaillant et se retournant. Ah!.. vous!

LE VICOMTE. Oui. (Venant vite.) Ma Pauline!

PAULINE, se levant. A cette heure, Edmond!..

LE VICOMTE. Pouvais-je attendre encore?.. deux jours sans te voir!

PAULINE. Deux jours!.. qu'avez-vous donc fait tout ce temps-là?

LE VICOMTE. Chère Pauline, tu ne m'accusais pas, j'espère; les occupations de mon emploi... un service extraordinaire, obligé...

PAULINE. Vous avez quitté Paris?...

LE VICOMTE. Qui vous a fait penser?

PAULINE. Vous n'êtes pas rentré chez vous, hier?

LE VICOMTE. Chez... qui vous l'a dit?

PAULINE. Je n'ai point aperçu votre lumière.

LE VICOMTE. Il était tard, lorsque...

PAULINE. Non, Monsieur! de toute la nuit je n'ai pas dormi.

LE VICOMTE. Ma Pauline!.. Eh bien! cela est vrai, et je serai forcé de m'absenter encore.

PAULINE. Longtemps?

LE VICOMTE. Quelques jours.

PAULINE. Pourquoi?

LE VICOMTE. Des devoirs de famille.

PAULINE. Vous n'en avez pas.

LE VICOMTE. A Paris; mais en province : une tante... elle m'est arrivée; seule, étrangère, elle a compté sur mes soins.

PAULINE. Quel âge a-t-elle?

LE VICOMTE. Cinquante ans. C'est un testament à ménager; dans peu de jours, elle repart, et, libre de nouveau, ce sera près de toi que s'écouleront les plus belles heures de ma vie.

PAULINE. A la bonne heure! mais désormais, Edmond, ce sera sous les yeux de mon frere.

LE VICOMTE. Que dites-vous, Pauline? Pourquoi devant lui?.. nous faut-il donc un témoin de notre bonheur? de notre amour? est-il besoin qu'un tiers interprète nos regards, nos paroles? On n'aime bien qu'en secret; le mystere est un des charmes de l'amour.

PAULINE. Mais, Edmond, tous vos vœux, me disiez-vous, étaient d'obtenir de mon cœur la permission de demander ma main à mon frere; je vous l'ai donnée, qu'attendez-vous? Pourquoi differer?... je ne vous comprends pas.

LE VICOMTE. Pauline, je vous l'ai dit.. un obstacle momentané, cette tante dont je dois hériter... que je crains de fâcher... tout cela, pour peu de temps encore, me force a tenir secret notre projet de mariage.

PAULINE. Mon Dieu, je vous crois; mais, pendant ce délai, pourquoi du moins ne pas nous confier à mon frere?

LE VICOMTE, avec humeur. Votre frere!..

PAULINE. Je dépends de lui.

LE VICOMTE. Vous?.. Non, Pauline, c'est une erreur.

PAULINE. C'est ma volonté. Charles, à mes yeux, est l'égal d'un père; et ce n'est pas seulement l'amitie d'une sœur que j'ai pour lui, c'est la tendresse, l'obéissance et l'abandon d'une fille. Eh bien! voyez pourtant combien vous m'avez deja rendue coupable envers lui, envers moi-même, et peut-être au prix de votre estime.

LE VICOMTE. Quelle pensée!...

PAULINE. Oui, Edmond, la faiblesse ni l'amour n'excusent une femme. Vos visites secrètes, nos entretiens cachés, le mystère de notre amour, tout cela de ma part, devant mon frère, c'est un crime; devant vous c'est un tort; et devant le monde c'est presque un déshonneur. Ciel! jugez donc! je serais perdue si Charles l'apprenait d'un autre que de sa sœur! Oh! mon ami, par grâce, par pitié pour l'honneur de celle que vous aimez, et qui doit porter votre nom, permettez-moi de tout avouer à mon frère. Je le veux, Edmond!... Je vous en prie encore. Si vous me le défendez, je serai forcée de vous trahir.

LE VICOMTE. Enfant que vous êtes! Ne pouvons-nous garder un secret entre nous deux?

PAULINE. Mais Charles ne nous trahira pas.

LE VICOMTE, impatienté. Eh! Charles!.. Charles viendra s'ériger en maître de vos actions, en censeur de notre amour! Qui sait? peut-être il le blâmera. Pauline, on me l'a dit, toi-même: il est sévere, jaloux de sa sœur, et il exerce sur toi un empire absolu.

PAULINE. Oui.

LE VICOMTE. C'est cela que je redoute. S'il te défendait de me voir?

PAULINE. Pourquoi?... Devant lui.

LE VICOMTE. Quoi, Pauline, cela suffirait à votre cœur? De froids entretiens devant un tiers indifférent, railleur, où pas un mot d'amour, une parole de cœur n'oseraient s'échapper de nos levres; pas un tendre regard, une larme eloquente ne nous révéleraient une pensée, un désir! Tu veux changer notre douce liberté contre ce morne silence!.. Eh! que crains-tu? Que peux-tu redouter de ce mystere si facile et si charmant de nos entretiens? En ai-je donc abusé?.. Ah! Pauline, si tu m'aimes...

PAULINE. Oui, grand Dieu! (Le jour baisse jusqu'à la fin de la scène.)

LE VICOMTE, de plus en plus tendre. Eh bien, laisse donc venir, sans troubler notre bonheur, le jour prochain où je pourrai demander ta main; mais jusque-là, chere Pauline, pourquoi changer notre sort?

PAULINE. Mais...

LE VICOMTE. Non, tu ne me défendras pas de te parler de mon amour, de lire le tien dans tes regards. (Pauline cherche à retirer sa main, qu'il tient, et recule vers sa chaise où elle s'assied.)

PAULINE. Edmond!

LE VICOMTE. Ce tendre accord de deux cœurs est-il sans charmes pour toi?

PAULINE. Je vous ai prié de m'épargner ces discours.

LE VICOMTE, à ses genoux. Épargnes-tu mon cœur, toi? imposes-tu silence à tes yeux?

PAULINE. Edmond!... Edmond!... ne restez pas à mes genoux!

LE VICOMTE. Cruelle! depuis que je t'aime, que je te le jure, tu ne m'as pas encore accordé un baiser!

PAULINE, se levant précipitamment. Monsieur!... (On frappe à la porte d'en bas.) Ah!...

LE VICOMTE, se relevant vite. Qu'entends-je?

PAULINE. Ciel!.. si tard... ici!...

LE VICOMTE, écoutant à la porte qu'il ouvre. Quelqu'un monte.

PAULINE. C'est mon frère!

LE VICOMTE. Fatalité!.. Je fuis.

PAULINE. Non, demeurez, Edmond; je vous en conjure, demeurez! révélons tout à mon frere.

LE VICOMTE. Maintenant, à cette heure, surpris chez vous?... Non, non, Pauline, votre honneur me le défend. (Lui saisissant la main.) Un mot encore! Ne tremblez pas... Demain, un entretien... un seul... le dernier; mais jusque-là le secret! Pauline, je t'en supplie! je l'exige

PAULINE, avec des larmes. Encore! Ah! vous êtes bien cruel!

LE VICOMTE. Tu l'accordes? (A part.) Elle pleure! elle cède.

PAULINE. Le voici!

LE VICOMTE. Tu m'as permis...

PAULINE. Partez!

LE VICOMTE. J'ai le temps de fuir. (Il sort et se cache dans un angle du carré.)

SCÈNE X.

PAULINE, seule, écoutant. Oui, c'est le pas de mon frere... Oh! c'en est fait! Charles va tout savoir! (Charles entre. Aussitôt qu'il a passé le seuil, le vicomte passe derrière lui sur le carre et disparaît.)

SCÈNE XI.

CHARLES, PAULINE.

CHARLES. Je t'avais promis de rentrer de bonne heure.

PAULINE. Trop tard encore, mon ami.

CHARLES. Comment, sans lumiere? Pourquoi n'as-tu pas allumé? Tu ne travaillais donc pas?

PAULINE. Non, je t'attendais. Il faut que je te parle à l'instant... ce soir même!

CHARLES, qui a pris sa main. Que... Mais... ta main tremble... Qu'est-il donc arrivé? Quel malheur?..

PAULINE. Aucun, Charles, rassure-toi; ce n'est pas un malheur que j'ai à t'apprendre, au contraire. Mais, mon ami...

CHARLES. Parle donc, ma sœur.

PAULINE. Eh bien!... (On frappe légerement à la porte du fond.) Ciel!

CHARLES. On a frappé.

PAULINE. Quel contre-temps! Attends-tu quelqu'un?

CHARLES. Personne.

PAULINE. Eh bien! ne répondons pas. (On frappe de nouveau.)

CHARLES. Tu badines! laisser le monde à la porte? (Se retournant.) Entrez! (Ils se retournent. La porte s'ouvre, le curé Deschamps paraît sur le seuil et s'y tient un instant.)

SCÈNE XII.

CHARLES, M. DESCHAMPS, PAULINE.

CHARLES. Tiens! vois donc.

PAULINE. Un inconnu.

CHARLES. On dirait un prêtre.

PAULINE. Ah! attends... je le reconnais. (Le curé, qui a éteint son rat de cave, s'avance tout doucement.) C'est le bon curé qui est venu assister notre mere et qui a fermé ses yeux.

CHARLES. Bah! monsieur Deschamps?

DESCHAMPS. Je vous salue, mes amis. Si je ne me suis trompé ni d'étage ni de porte, je dois être chez monsieur Charles Morin?

CHARLES. Oui, monsieur le curé, chez moi, chez ma sœur; et vous, vous êtes monsieur Deschamps?

DESCHAMPS. Lui-même, mes enfants; vous me reconnaissez donc?

CHARLES. Parbleu! monsieur le curé, je le crois bien; vous avez béni ma pauvre mere au dernier moment.

PAULINE. C'est vous qui souleviez sa tête pour qu'elle pût m'embrasser avant de mourir.

DESCHAMPS. Oui, mes enfants; vous perdiez une excellente mère. Il y a neuf ans de cela. On s'en aperçoit en vous voyant, Mademoiselle. Pour vous, mes amis, vous m'avez oublié, n'est-ce pas?

CHARLES. Oh! non!

PAULINE. Jamais.

DESCHAMPS. Cependant, je ne vous ai guere vus.

CHARLES, embarrassé. Dame... (Pauline baisse les yeux.)

DESCHAMPS, souriant. Je ne vous gronde pas. Jeunesse d'aujourd'hui ne fréquente guere l'eglise.

CHARLES, riant aussi. Ma foi, c'est vrai, monsieur le curé... Je vous le dirai franchement: je n'ai jamais engagé ma sœur à... (Pauline lui fait signe de se taire.) Ça ne l'a pas empêchée d'être sage. Mais, à votre égard, monsieur le cure, c'est different, il faut être juste: nous avons eu tort, nous sommes des ingrats, nous aurions dû aller vous voir et vous remercier.

DESCHAMPS. Vous avez fait mieux que cela, mes amis, vous

avez accompli le vœu de votre mère, vous avez été sages et laborieux... je le sais. Plus d'une fois je me suis informé de vous; je ne vous ai jamais perdus de vue.

CHARLES, étonné. Bah!

DESCHAMPS. J'avais mes raisons pour cela.

CHARLES. Tiens!

DESCHAMPS. Et la visite que je vous fais aujourd'hui, si tard, n'est point de hasard ni de curiosité; le jour en était prévu, l'instant fixé. Enfin, monsieur Charles, je viens accomplir une promesse que j'ai faite, et m'acquitter d'un devoir.

CHARLES. Une promesse?

PAULINE. Envers nous?

DESCHAMPS. C'est, Mademoiselle, ce que je ne puis expliquer qu'à votre frère.

CHARLES. Qu'à moi! pourquoi?

DESCHAMPS. Je l'ignore moi-même. Cela m'a été prescrit ainsi dans un moment suprême.

CHARLES. Par qui?

DESCHAMPS. Je vous le dirai.

CHARLES. Mais, monsieur le curé, nous n'avons pas de secret l'un pour l'autre.

DESCHAMPS. Vous serez le maître de celui que je dois vous confier.

CHARLES. Puisque c'est ainsi, laisse-moi seul avec monsieur le curé, Pauline.

PAULINE. Oui, mon frère.

DESCHAMPS. Il fait déjà sombre, donnez-nous de la lumière, Mademoiselle.

CHARLES. C'est vrai, je n'y songeais pas.

PAULINE. Tout de suite. (Elle passe chez elle.)

CHARLES. Vous m'étonnez singulièrement, monsieur le curé... J'en tremble presque. Est-ce que cela doit faire de la peine à ma sœur?

DESCHAMPS. J'espère, mon ami, ne vous apporter ni à l'un ni à l'autre aucun sujet d'affliction.

PAULINE, rentrant avec une lumière. Voilà de la lumière. (Elle la pose sur la table. — La scène s'éclaire.)

CHARLES. Merci, sœur.

PAULINE, bas, au curé. Ce n'est rien de fâcheux, n'est-ce pas?

DESCHAMPS. Non, soyez sans crainte.

PAULINE, à part. Je n'ai pu lui rien dire.

CHARLES. Rentre.

PAULINE. Je vous salue, monsieur le curé.

DESCHAMPS. Au revoir, ma chère demoiselle.

PAULINE, à Charles. Rappelle-moi dès qu'il sera parti; tu sais que je veux te parler.

CHARLES. Oui. (Pauline emporte son ouvrage et rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XIII.

M. DESCHAMPS, CHARLES.

(Pendant la sortie de Pauline, le curé est allé fermer la porte du fond, qu'il avait laissée ouverte.)

DESCHAMPS. Êtes-vous sûr que ni votre sœur, ni personne ne puisse nous entendre?

CHARLES. Oui, monsieur le curé.

DESCHAMPS. Fort bien. Je vais vous parler de votre mère. Il y a neuf ans, monsieur Morin, que je fus mandé près d'elle, à son lit de mort. Je reçus sa confession. J'ai lieu de croire, mon ami, que sa place est dans le sein de Dieu. (Charles essuie ses yeux.) Quand j'eus appelé sur elle le pardon qu'elle implorait, la pauvre femme, près d'expirer, tira de dessous son chevet, avec beaucoup de peine, une lettre cachetée qu'elle mit entre mes mains, en me disant : « Mon père, ceci est mon testament. Au nom du ciel et de sa miséricorde, soyez-en le dépositaire. » Je le promis; elle ajouta : « Ce n'est pas du bien que je laisse, je suis pauvre... c'est un secret, et je ne veux pas encore qu'il soit connu de mes enfants. Gardez ce papier. Pauline a onze ans; si, avant sa vingtième année, ma fille se marie, ouvrez mon testament; votre conscience vous guidera. Si elle atteint cet âge sans avoir quitté son frère, alors, dans neuf ans, le 7 octobre, au même jour, à la même heure que Pauline est née, appelez mon fils, lui seul, remettez-lui mon testament, qu'il l'ouvre devant vous, et qu'il fasse du secret de sa mère selon son cœur, vos conseils et la volonté de Dieu. »

CHARLES. La volonté de ma mère, monsieur le curé!... sa volonté, toujours! Qu'a-t-elle ordonné?

DESCHAMPS. Je ne le sais pas, mon fils. Votre sœur ne s'est point mariée; je n'ai pas ouvert le dépôt. (Tirant une lettre sous enveloppe de sa poche.) Voici le testament de la pauvre femme.

CHARLES, prenant la lettre et la baisant. Ma mère!... ma bonne mère! Je lui ai toujours obéi, monsieur le curé. Ouvrez.

DESCHAMPS. Ce doit être vous.

CHARLES, s'approchant de la lumière et lisant la suscription. « A mon fils... » C'est juste. (Il décachette.) Une lettre... de son écriture. Deux actes... et ce petit billet au crayon. Voyez donc.

DESCHAMPS. Lisez la lettre; c'est elle qui doit expliquer...

CHARLES. Vous avez raison... (Il essuie plusieurs fois ses yeux.) Voyons... Sa main tremblait... (Il lit.) « En prévoyance de ma fin prochaine, devant Dieu, ma conscience, et toi, mon fils... » (Il s'arrête suffoqué.) Je ne saurais, monsieur le curé... J'ai ouvert : vous pouvez lire. (Le curé s'assied près de la table, Charles reste debout.)

DESCHAMPS, assis, lisant. « En prévoyance de ma fin prochaine, devant Dieu, ma conscience, et toi, mon fils, je déclare sincère et véritable la révélation que je vais faire, ne me croyant point coupable. Si j'ai mal fait, que mon fils me pardonne... »

CHARLES. Est-il possible?... monsieur le curé, devinez-vous?

DESCHAMPS. Lisons, mon ami. (Il continue :) « Dieu m'entend, je dis la vérité. Pauline Morin, est... (Il s'arrête surpris, se lève et regarde Charles.) Pauline Morin est morte, depuis onze ans. (Cris de surprise de Charles.) Celle que je laisse, n'est point ma fille. »

CHARLES. Ah! .. ma sœur!... morte!!!...

DESCHAMPS. Chut!!!... (Il va écouter à la porte de Pauline.)

CHARLES. O mon Dieu!... Pauline!...

DESCHAMPS. Du calme, mon ami! (Il revient à la table.)

CHARLES, tombant assis. Comment? je n'ai plus de sœur!

DESCHAMPS. Votre émotion .. Voulez-vous suspendre?

CHARLES. Oh! non, non, Monsieur. Ma sœur est morte!... mais Pauline?...

DESCHAMPS. Nous allons apprendre...

CHARLES. Lisez, lisez, je vous en prie!

DESCHAMPS, continuant de lire debout. « J'étais veuve, mendiante, sans asile, et mon fils Charles n'était pas avec moi quand je mis ma fille au monde à l'hosp... »

CHARLES. Oui, Monsieur.

DESCHAMPS, continuant. « La misère tarit mon lait, ma fille mourut, et, sept mois après l'avoir présentée à l'église, je la portai au cimetière. »

CHARLES. C'est donc vrai!...

DESCHAMPS, continue. « C'était le soir, je revenais en pleurant, je marchais sans le savoir, et la nuit vint. Alors, je m'arrêtai; il y avait une fontaine, des arbres. . Je me mis à genoux et je priai. Comme j'étais là, j'entendis un cri d'enfant, je crus que c'était le mien et que j'étais encore au cimetière; je me mis à chercher dans l'herbe, j'y trouvai un enfant en maillot; j'étais comme folle... je le pris et je m'enfuis. »

CHARLES. Avec cet enfant?...

DESCHAMPS, continuant. « Je ne sais quelle route je suivis. Quand le jour revint, j'étais dans le bois de Romainville. Alors, Dieu me rendit la raison: je regardai l'enfant; c'était une petite fille de l'âge de Pauline, mais elle vivait .. la mienne était morte. »

CHARLES, se levant. C'est donc?... (Il montre la porte.)

DESCHAMPS. Achevons. (Lisant.) « Je trouvai dans ses vêtements une bourse pleine d'or; il y avait mille francs; l'acte de naissance de l'enfant et un billet de sa mère. »

CHARLES. Les voici.

DESCHAMPS. Voyez, examinez, mon ami.

CHARLES, les papiers à la main. Je n'ose pas, monsieur le curé. (Il passe les papiers à Deschamps.) S'il fallait rendre Pauline!...

DESCHAMPS. Votre mère aurait été bien coupable!... Voyons. (Il ouvre les actes.) Ceci est l'acte de décès de votre sœur .. Celui-ci, c'est l'acte de naissance de l'enfant dont parle le testament. (Il lit :) « Le 12 mars 1809, a été baptisée à l'église Saint-Pierre de Belleville, près Paris... » (Il s'arrête et réfléchit.) Le 12 mars 1809...

CHARLES. Eh bien?...

DESCHAMPS, à lui-même. A Belleville...

CHARLES. Ensuite? .

DESCHAMPS, lisant. « Évélina.. » (Répétant avec surprise :) Évélina!...

CHARLES. Achevez.

DESCHAMPS, continuant. « Née la veille, à midi... Père inconnu. »

CHARLES. Et la mère?...

DESCHAMPS. Le nom se trouve effacé.

CHARLES, avec joie. Ah!... voyons! oh! voyons, monsieur le curé! (Il prend l'acte et le lit bas.)

DESCHAMPS, à lui-même. C'est bien la date et le lieu... il serait étrange... Mais le billet?

CHARLES, le lui donnant. Ce billet... j'espère... j'espère encore!

DESCHAMPS, lisant debout, en prenant une lumière qu'il approche du billet. « Qui que vous soyez qui trouverez cet enfant, sa mère vous supplie de le recueillir. Laissez dans ce buisson votre nom et votre adresse; chaque année, à pareille époque, vous recevrez une somme égale à celle que contient cette bourse, jusqu'au jour où, plus heureuse, une mère vous redemandera son enfant, et vous prouvera sa reconnaissance. »

CHARLES. Après?

DESCHAMPS, à lui-même. Tout se rapporte.

CHARLES. La signature?

DESCHAMPS. Aucune.

CHARLES, avec joie. Ainsi?...

DESCHAMPS. Achevons le testament de votre mère.

CHARLES. Oui, Monsieur.

DESCHAMPS, s'asseyant de nouveau près de la table. « Que Dieu me pardonne, je n'ai pas volé l'enfant. J'étais folle... je n'ai jamais reconnu l'endroit où je l'avais trouvé. »

CHARLES. Ah!

DESCHAMPS. Pourquoi cette joie?

CHARLES. Cette joie?... Oh! oui, cette joie! Achevez, monsieur, je ne crains plus maintenant.

DESCHAMPS, achevant. « La pauvre petite n'avait plus de mère; c'était ma faute. Pour que Dieu me le pardonne, je te la donnai pour sœur. Catherine Morin. » Voilà tout. (Il se lève.)

CHARLES, reprenant et baisant la lettre. O ma mère! que je te remercie!

DESCHAMPS, à part et réfléchissant. Tout paraît concorder...

CHARLES, relisant l'acte. Evelina!... Oh! non, toujours Pauline! Mais à présent j'ose lire dans mon cœur, je ne suis pas son frère!... Pourquoi donc, monsieur le curé, ma mère attendit-elle aussi longtemps pour révéler ce secret?

DESCHAMPS. Je présume, mon ami, que ce fut de sa part prudence et sagesse; elle vous confiait une jeune personne. Mais je m'étonne de la joie que vous montrez.

CHARLES. Vous ne savez pas, Monsieur!... Je ne savais pas moi-même!... J'étais seulement bien malheureux!

DESCHAMPS. Comment?

CHARLES. Elle n'est pas ma sœur, et je comprends maintenant de quel amour je l'aimais.

DESCHAMPS. Que dites-vous?

CHARLES. Elle aussi doit m'aimer, j'en suis sûr! nos cœurs s'entendent si bien! et elle n'a d'amour pour personne. Nous quitter!.. c'est impossible! Eh bien, nous ne sommes plus frère et sœur... vous nous marierez, monsieur le curé.

DESCHAMPS, surpris, puis réfléchissant. Vous marier.. Peut-être, mon ami, votre mère l'a-t-elle aussi souhaité... Qu'allez-vous faire aujourd'hui de ce secret?

CHARLES. En instruire Pauline.

DESCHAMPS. Et demain?

CHARLES. Vous prier de lui servir de père jusqu'à son mariage.

DESCHAMPS. Bien! de mon côté, il serait possible... le ciel vous réserve peut-être encore quelque heureuse surprise.

CHARLES. Oh! je ne désire plus rien. Pauline!..

DESCHAMPS. Nous verrons... Confiez-moi l'un de ces deux actes, et ce billet.

CHARLES. Tout, monsieur le curé. (Il lui donne les papiers.)

DESCHAMPS. Non. (Lui rendant la lettre et un des actes.) Vous devez lire à Pauline le testament de votre mère.

CHARLES. Vous me quittez donc?

DESCHAMPS. Je vous reverrai demain. (Allant reprendre son chapeau et à lui-même.) Maintenant je suis pressé de vérifier...

CHARLES, à part. Que je suis heureux!

DESCHAMPS. A demain, mon ami. Je connais vos sentiments et votre conduite; que d'éloges on m'a fait de vous et de votre sœur! Je désire, monsieur Charles, que le cœur de Pauline réponde aux vœux du vôtre.

CHARLES. Oh! cela ne peut pas manquer, monsieur le curé; nous nous aimons depuis si long-temps.

DESCHAMPS. Le ciel vous entende! A demain, monsieur Charles.

CHARLES. A demain, monsieur le curé; de bonne heure, ne manquez pas... Je vais vous reconduire. (Il prend un flambeau, et reconduit le curé. — Pendant ce temps, Pauline revient en scène.)

SCÈNE XIV.

PAULINE, CHARLES, un peu après.

PAULINE. Il sort... Enfin nous allons être seuls. Qu'il me tardait qu'il s'éloignât!.. Non, je n'hésite plus, j'y suis décidée; je vais tout apprendre à mon frère... Le voici. (Charles rentre précipitamment et pose sa lumière.)

CHARLES, avant de voir Pauline. Oh! quel bonheur!.. Vite, courons lui dire... Comme je tremble!

PAULINE. Charles!

CHARLES. Toi!

PAULINE. Je t'attendais.

CHARLES. J'allais t'appeler.

PAULINE. Vous avez causé si longtemps.

CHARLES. Pauline! si tu savais...

PAULINE, l'interrompant. Moi, mon ami, pendant que j'étais seule, j'ai bien réfléchi; et plus j'ai consulté mon cœur, plus je me suis décidée à te parler sur-le-champ.

CHARLES, plein de sa propre idée. Oui, Pauline, oui! à présent, à l'instant, tu vas savoir...

PAULINE. Ce qu'il t'a dit?.. Tu me l'apprendras; je n'en suis pas inquiète. Mais, Charles, je ne peux plus vivre avec le secret qui pèse sur mon cœur; il faut que tu me guides, que tu me sauves de moi-même; mon honneur en dépend; et je ne suis déjà que trop coupable du mystère que je t'ai fait.

CHARLES. Que dis-tu, Pauline?.. Ton honneur?.. Un mystère?.. Toi, coupable?.. Que veux-tu dire?

PAULINE. Écoute. Tu sais que je t'aime plus qu'un ami, plus qu'un frère!.. Eh bien, je t'en prie, ne sois pas trop sévère. Écoute-moi sans te fâcher, ne t'intimide pas; laisse-moi tout te dire avant de me gronder.

CHARLES. Te gronder?

PAULINE. Donne-moi la main... Je te demande pardon d'avance de ce que je te vais dire... Mon frère .. je t'ai trompé.

CHARLES. Trompé!

PAULINE. Souvent, presque tous les jours, quand tu me parles de ton amitié, de notre bonheur, tu me demandes si je ne désire rien de plus, si mon cœur est content, si je ne songe jamais à me marier...

CHARLES. Oui.

PAULINE. Et je te réponds toujours : Je n'aime que mon frère.

CHARLES. Eh bien, c'est vrai?

PAULINE. Non, Charles... je mens.

CHARLES. Ciel!..

PAULINE. Tu as promis de m'écouter... Oui, Charles, j'ai un amour.

CHARLES, retirant sa main. Ah!.. ah! Pauline! (Il demeure comme accablé.)

PAULINE. Je vais tout t'avouer; tu décideras de mon sort, tu disposeras de ta sœur; je t'obéirai comme à un père. Rends-moi ta main. (Elle prend sa main qu'il lui laisse.) Il y a trois mois que je le connais, qu'il m'aime, et que... nous nous voyons, ici... Il m'avait d'abord annoncé son intention de demander ma main; mais, je ne pouvais consulter mon cœur sans le connaître. Il se nomme Edmond Dubreuil; il est orphelin comme nous; peu riche, mais employé. (Charles reste immobile et silencieux.) Tu ne me dis rien, Charles?

CHARLES. Achève.

PAULINE. C'est tout. Il m'aime, pauvre comme je suis; il est sincère, son amour est honnête; et depuis qu'il me connaît, il demeure vis-à-vis de nous.

CHARLES, du ton du reproche. Et vous... (Reprenant le ton de l'amitié.) Et toi, Pauline, l'aimes-tu?

PAULINE. Oui, Charles... si tu le veux.

CHARLES. Tu l'aimes?.. Tu seras à lui.

PAULINE, avec joie. Tu veux... (Charles chancelle et va s'asseoir sur une chaise.) Ciel!.. Charles!.. comme ta main devient froide!.. Charles! tu pâlis!.. Oh! mon Dieu!.. (Elle court au fond.) Du secours!.. du secours!.. (Revenant.) Je crois qu'il se meurt! Charles! mon Charles!.. (Elle tombe à genoux devant lui. — Charles se relève et lui fait signe de ne rien dire.)

VOIX, au dehors. Voilà! voilà, mademoiselle Pauline!.. Montez donc! montez vite! (Le rideau baisse au moment où quelques voisines paraissent sur le carré avec des lumières.)

ACTE DEUXIÈME.

Un salon chez la baronne Delaunay. Ameublement moderne. A droite, un canapé. A gauche, une table couverte d'un tapis, sur laquelle sont des papiers, des lettres, et tout ce qu'il faut pour écrire. — Midi.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CONSEILLER, LA BARONNE, LE VICOMTE, LE COLONEL, LÉONIE.

(Au lever du rideau, les acteurs en scène forment deux groupes. Le conseiller et la baronne d'un côté sont assis devant la table, la baronne tient et lit un contrat. De l'autre côté, Léonie, assise sur le canapé, examine des bijoux; le vicomte et le colonel causent avec elle.)

LE CONSEILLER, reprenant le contrat que lui passe la baronne. Il est certain, madame la baronne, que la dot a été ainsi stipulée dans la note que monsieur le colonel a remise lui-même à votre notaire.

LE COLONEL, quittant le groupe du canapé. Que dit de moi monsieur le conseiller de Préval?

LA BARONNE. Je ne crois pas que mon neveu ait eu connaissance des articles du contrat.

LE COLONEL, raillant un peu. Du contrat de mariage de ma cou-

sine?.. En vérité, non, ma chère tante; en gros seulement, je crois vous avoir entendu dire que M. le conseiller a la promesse de passer pair à la première fournée, et que la dot de Léonie doit payer le majorat du vicomte; n'est-ce pas cela?..

LE CONSEILLER, piqué. Il s'agit de la dot et non de son emploi.

LÉONIE, au vicomte en ouvrant un écrin. Oh! voyez donc!..

LE COLONEL. Ah! vous parlez argent? alors je me récuse, je suis ennemi mortel de toute affaire d'intérêt. Ma parole d'honneur, je suis homme à demeurer garçon toute ma vie, de peur, non pas de la femme, mais du notaire, et...

LA BARONNE. Henri?

LE COLONEL, riant. C'est mon antipathie, ma chère tante; sans plaisanterie, j'aime mieux vingt affaires d'honneur, qu'une chicane d'avocat.

LA BARONNE, impatientée. Vous ne serez jamais raisonnable!

LE CONSEILLER. On est d'accord, monsieur le colonel. (Il écrit quelques notes en marge du papier qu'il tient.)

LÉONIE, au vicomte. Décidément, monsieur Théodore, ces brillants sont trop beaux. Admirez donc quel éclat! quels feux!.. (Au colonel.) N'est-ce pas, mon cousin?

LE COLONEL. Superbes!..

LÉONIE. En vérité je n'oserai les mettre, j'éclipserais maman.

LE VICOMTE. Ces diamants, charmante Léonie, perdront sur vous bien plus de leur éclat, qu'ils n'en donneront à vos charmes.

LE COLONEL. Pas mal, vicomte.

LÉONIE, au vicomte. Prenez garde, si je vous plais mieux coquette, je le serai, je vous en avertis

LE VICOMTE. Jamais autant que vous êtes jolie. (Ils continuent de parler entre eux.)

LE CONSEILLER, à la baronne. Enfin, Madame, prétendez-vous changer le chiffre de la dot?

LA BARONNE. Voyons ce que dit le projet de contrat. (Le conseiller lui donne les papiers qu'elle lit des yeux.)

LE COLONEL, à Léonie. Non, non! mais transigeons, ma belle cousine; la première contredanse à votre mari; un jour de noce, c'est de rigueur! mais la valse, oh! la valse, je la retiens.

LÉONIE, se levant. Du tout, Monsieur, je ne valse plus.

LE COLONEL. Déjà!

LE VICOMTE, à part, regardant sa montre. Midi!.. Pauline doit m'attendre... Comment m'éloigner?

LÉONIE, venant au vicomte. Ah! monsieur Théodore, que je vous dise donc quelle sera ma toilette de mariée.

LE COLONEL. Oh! voyons!... Satin, cachemire ou dentelle? (Ils se groupent au fond. — Léonie semble parler avec vivacité.)

LE CONSEILLER, à la baronne. Vous voyez, le majorat coûtera cela.

LA BARONNE. Soit, mon cher conseiller; encore ce sacrifice au bonheur de ma fille. (Lui rendant le papier.) Rectifiez l'article, tout est d'accord.

LE CONSEILLER, écrivant. Un mariage charmant, madame la baronne. (Les trois interlocuteurs du groupe du fond semblent tout à coup se récrier à la fois.)

LE COLONEL. Oh! mais non! du tout!... Ce n'est plus la mode!

LÉONIE. Je vous dis que si, mon cousin! La jeune duchesse en avait un tout pareil au dernier bal de la cour; c'est sur le sien que madame Arsène a pris modèle. Demandez à maman.

LA BARONNE, se levant. Que dis-tu, ma fille?

LÉONIE. Nous discutons toilette.

LE VICOMTE, à part. Quel prétexte prendre?

LE CONSEILLER, se levant et prenant quelques papiers. Je me rends à l'instant chez le notaire.

LA BARONNE. On signe avant dîner; tout le monde est invité.

LE CONSEILLER. L'acte sera prêt. Je vous laisse, mon fils.

LE VICOMTE. Pardon... pardon... je ne pourrai...

LE COLONEL. Moi, ma chère tante, j'ai un rendez-vous au café de Paris; nous allons essayer des pistolets chez Lepage. Vous devriez venir avec nous, vicomte.

LÉONIE. Ah! vous voulez nous l'enlever?

LE COLONEL. N'allez-vous pas vous occuper de votre toilette?

LE VICOMTE, à Léonie. Une affaire m'oblige à vous quitter pour peu d'instants. Vous ne sauriez douter qu'il faut qu'elle soit indispensable.

LÉONIE. Hâtez-vous donc de revenir.

LE CONSEILLER, à la baronne, qui lui parlait bas. Je ramènerai le notaire.

LA BARONNE. Bien. Pendant votre absence, Messieurs, nous donnerons audience à notre coiffeur, à notre modiste. Nous avons aussi nos affaires importantes; nous attendons notre couturière.

LE COLONEL. Ah! la célèbre madame Arsène! (A Léonie.) Elle vous fera belle comme un ange!

LA BARONNE. A quatre heures précises, Messieurs; que personne ne l'oublie.

LÉONIE, au vicomte. Vous, Monsieur, avant l'heure.

LE CONSEILLER. Au revoir, baronne.

LE COLONEL. Je vous salue, ma tante. Adieu, belle cousine.

LE VICOMTE, à part. Tâchons de voir Pauline.

LE CONSEILLER, donnant un baiser à Léonie. Charmante!..

LE VICOMTE, baisant la main de Léonie. Une heure d'absence, et tout le reste du jour à vous. (Mouvement de sortie vers le fond.)

LA BARONNE, avec recommandation au conseiller. Le notaire pour quatre heures. (Le conseiller, le vicomte et le colonel sortent.)

SCÈNE II.

LA BARONNE, LÉONIE, puis GERMAIN.

(La baronne rassemble les lettres et papiers épars sur le guéridon et les me dans un portefeuille.)

LÉONIE. As-tu vu, as-tu remarqué, maman, le superbe écrin que me donne mon mari?

LA BARONNE. Sans doute, il le peut bien!... ton mariage me coûte cher, Léonie! mais je t'assure un avenir brillant, tu porteras un beau nom; ton mari sera pair de France.

LÉONIE. Sera-t-il aussi ministre?

LA BARONNE. Mais probablement; un avocat le devient bien. Grâce à ma fortune, c'est un beau mariage que tu fais. (Germain entre.)

LÉONIE. Et lui aussi, maman; tu lui achèteras un majorat?

GERMAIN. Madame, une personne, un monsieur que je crois un prêtre, demande à parler à madame la baronne.

LA BARONNE. A moi?... un prêtre?... son nom?

GERMAIN. M. Deschamps.

LA BARONNE. Je ne le connais pas.

LÉONIE. Ah! maman, c'est peut-être le curé de Saint-Roch que tu as déjà fait prévenir, et qui vient s'entendre avec toi pour la cérémonie de l'église.

LA BARONNE, souriant. Ta messe de mariage? cela se peut; c'est une affaire comme une autre. (A Germain.) Faites entrer. (Germain sort.)

LÉONIE. Maman, fais-moi marier au grand autel, tu sais, dans le beau chœur.

LA BARONNE. Cela va sans dire, ma fille. On ne te mariera pas sans doute comme une petite bourgeoise.

GERMAIN, annonçant. Monsieur Deschamps. (Il sort, le curé entre, les deux dames sont restées à l'avant-scène.)

SCÈNE III.

LA BARONNE, M. DESCHAMPS, LÉONIE.

DESCHAMPS s'avance lentement et examine la baronne avec beaucoup d'attention. J'ai l'honneur de vous présenter mon respect, madame. (La baronne lui fait une révérence cérémonieuse et tous deux se regardent. Après un silence et voyant que le curé ne parle plus, elle lui dit :)

LA BARONNE. Veuillez approcher, Monsieur.

LÉONIE, à part. Comme il examine maman!

LA BARONNE, à part et souriant. Voilà un curé bien observateur!

DESCHAMPS, à part. C'est bien elle. (Il se tourne vers Léonie, qu'il examine à son tour; celle-ci lui fait une profonde révérence. La baronne rit sous son mouchoir.)

LA BARONNE, à part. Il est original!... il ne parle guère .. je vais l'interroger. (Haut.) Monsieur voudrait-il m'apprendre le motif de sa visite?

DESCHAMPS. C'est mon désir et mon dessein, Madame. Je vous prie d'excuser un peu d'embarras; je m'aperçois que votre mémoire ne vous retrace aucun souvenir de moi.

LA BARONNE. Je vous ai vu, Monsieur?

DESCHAMPS. Peu d'instants, Madame; mais dans une grave circonstance. Il est vrai que depuis, bien des années ont pesé sur ma tête, et n'ont fait que passer sur la vôtre.

LA BARONNE, l'examinant. En effet, il me semble qu'un souvenir confus... mais je ne puis me rappeler ni l'époque, ni le lieu.

LÉONIE. Tu aurais connu Monsieur, maman?... c'est peut-être aussi Monsieur qui t'a mariée? Oh! ce serait charmant que... (La baronne lui fait signe de se taire; le curé la regarde de nouveau avec intérêt. Léonie, un peu déconcertée, ajoute :) Cela serait possible, tu t'es mariée à Saint-Roch.

DESCHAMPS, après un silence, à la baronne. Cette charmante demoiselle?...

LA BARONNE. Est ma fille.

LÉONIE. Oui, Monsieur; c'est moi qui vais me marier. C'est pour cela, n'est-ce pas, que vous venez voir maman? vous êtes monsieur le curé de Saint-Roch? Maman désire que ma messe de mariage soit très-belle; nous aurons beaucoup de monde, des personnes de la cour...

DESCHAMPS. Pardon, pardon, Mademoiselle; j'ignorais votre prochain mariage, pour lequel je fais des vœux; et je n'ai pas l'honneur de desservir l'élégante église du beau monde et de la

cœur ; je ne suis qu'un modeste curé de faubourg... il y a vingt ans, vicaire à Belleville.

LA BARONNE, *à part, tressaillant de surprise.* A Belleville !...

LÉONIE. Ah ! dis donc, maman, c'est sans doute là que Monsieur t'aura vue, je t'ai entendu dire que tu avais habité Belleville avant ton mariage.

LA BARONNE, *un peu troublée.* Oui... peu de temps... Mais, mais, Monsieur, que me voulez-vous? *(Léonie passe du côté de sa mère.)*

DESCHAMPS. Je désire, Madame, obtenir de vous, maintenant ou plus tard, à votre choix, un moment d'entretien secret.

LA BARONNE. Secret ?

DESCHAMPS. En faveur d'une personne qui doit vous intéresser.

LA BARONNE. D'une personne... je la connais donc?

DESCHAMPS. Non.

LA BARONNE, *inquiète.* N'importe, par considération pour vous, Monsieur, je suis seule et libre... Léonie, laisse-nous.

LÉONIE, *bas.* Que te veut-il donc ?

LA BARONNE, *de même.* Tu vois bien que je ne le sais pas.

LÉONIE, *bas.* Cela ne dérangera pas mon mariage, n'est-ce pas?

LA BARONNE, *de même.* Non, non ! quelque malheureux à secourir, une quête sans doute.

LÉONIE. Ne refuse pas; le bien que tu feras aujourd'hui me portera bonheur. *(La baronne la congédie. A part, en sortant.)* Moi qui croyais que c'était le curé de Saint-Roch. *(Elle salue le curé et sort.)*

SCÈNE IV.

LA BARONNE, M. DESCHAMPS.

LA BARONNE, *après un silence.* Eh bien, monsieur ?...

DESCHAMPS. Avant toute explication, Madame, encore un mot. Vous êtes mariée; monsieur votre époux ?..

LA BARONNE. N'est plus, je suis veuve.

DESCHAMPS. Cette jeune personne qui nous quitte est-elle toute votre famille ?

LA BARONNE, *avec un peu de hauteur.* Oui. Mais, Monsieur !..

DESCHAMPS. Ces questions vous étonnent : elles étaient indispensables pour encourager ma confiance. Maintenant, Madame, je vous demande la permission de vous confier un secret.

LA BARONNE. A moi ? un secret ?... de quel droit ?

DESCHAMPS. C'est une grâce que je sollicite. Votre refus me fermerait la bouche; et si vous m'y autorisez, quand vous l'aurez entendu, ce secret, si vous l'exigez, Madame, nous l'oublierons tous les deux pour toujours.

LA BARONNE. Ce secret me concerne-t-il ?

DESCHAMPS. Vous en déciderez.

LA BARONNE. Je ne sais si je dois... mais vous faites plus que d'exciter ma curiosité, Monsieur... Voyons, j'écouterai; je ne serai pas responsable de votre indiscrétion ?

DESCHAMPS. Non, Madame. Veuillez vous assurer qu'on ne puisse nous interrompre.

LA BARONNE *fait un mouvement de surprise et regarde le curé.* Attendez *(Elle va mettre le verrou à la porte du fond, et montrant la porte de droite.)* C'est mon appartement, Monsieur. *(Montrant celle de gauche.)* Personne n'entre par là.

DESCHAMPS, *avançant un fauteuil.* Daignez m'écouter, Madame.

LA BARONNE. Je vous remercie. *(Elle reste debout.)*

DESCHAMPS. Il y a dix-neuf ans, je desservais, simple vicaire, l'humble chapelle de Belleville. Un soir, c'était le second dimanche après Noël ; j'avais dit les Vêpres presque seul ; comme je sortais de la sacristie, et déjà l'église était vide, une jeune personne se jeta sur mon passage, s'agenouilla devant moi, et, sans parler, me tendit un billet.

LA BARONNE, *à part.* Ciel !..

DESCHAMPS. Il faisait nuit ; mais une lampe brûlait encore. Je pris le papier, je m'approchai de la lumière, et je lus à peu près ces mots : « Monsieur, demain, je me marie par l'ordre de mon père ; mais je n'oserais approcher de l'autel sans avoir reçu l'absolution d'une faute, d'un crime que j'ai caché. Daignerez-vous ce soir, à dix heures, m'entendre en confession ? »

LA BARONNE, *à part.* C'est moi !

DESCHAMPS. Elle était demeurée prosternée... je lui donnai rendez-vous chez moi.

LA BARONNE, *à part.* Me reconnaît-il? *(Le mouchoir qu'elle tient à la main trahit son tremblement.)*

DESCHAMPS, *qui le remarque.* Asseyez-vous, Madame. *(Il la fait asseoir ; elle se laisse conduire sans lever les yeux. Silence. Le curé reprend :)* A dix heures .. elle vint... *(La baronne se tourne précipitamment vers le curé et lève ses deux mains suppliantes pour l'interrompre. Elle les porte ensuite à son front et se couvre la figure.)* Madame, la confession est un secret entre le pécheur et Dieu ; l'oreille du prêtre ne la conserve pas ; elle ne fait qu'y passer pour s'élever plus haut. Je ne me souviens donc plus de ce que m'a dit ma pénitente .. Si ma pénitente aussi l'avait oublié, alors Dieu seul s'en souviendrait.

LA BARONNE, *sans regarder le curé.* Non, Monsieur... elle s'en souvient, et vous reconnaît. *(Avec plus d'abandon.)* C'est moi...

DESCHAMPS. Chut !!.. je ne dois plus le savoir. *(La baronne demeure surprise. Le curé, après un silence, continue avec le ton le plus affectueux.)* Si, conduit par le hasard, guidé peut-être par la bonté du ciel, et seulement dans des vues d'humanité, je pouvais instruire une mère, sans doute malheureuse, du sort de son enfant perdu ?...

LA BARONNE, *avec un élan mêlé de joie et de frayeur.* Ah !!!..

DESCHAMPS. Si je le pouvais, penseriez-vous que ce fût mon devoir, et que le cœur de cette mère dût en éprouver quelque joie ?

LA BARONNE, *cédant d'abord au mouvement de la nature.* Ciel !.. vous sauriez ! . *(Frappée soudain d'une autre idée.)* Mais... vous me faites trembler !

DESCHAMPS. Trembler ?.. pourquoi ? Je ne sais rien, Madame, si vous ignorez ; je ne vous ai jamais vue, si vous ne me connaissez pas. *(Elle écoute avec réflexion. Après un silence, le curé ajoute.)* Dois-je me retirer, Madame ?

LA BARONNE, *se levant vite.* Non !.. Vous ne voudrez point me perdre ?..

DESCHAMPS. Par un sacrilége !.. C'est moi qui serais perdu... J'espérais vous consoler.

LA BARONNE. Oui ! oh ! oui, Monsieur ; car un poids horrible a toujours pesé sur mon cœur. Abandonner son enfant !.. *(Avec une frayeur croissante.)* Mais vous savez donc ?.. Oh ! ciel !.. vous savez donc ?..

DESCHAMPS. Calmez-vous, Madame.

LA BARONNE, *cédant aux larmes.* Si je n'ai point sa mort à pleurer, je serai moins criminelle... Ma fille !.. *(Elle s'arrête, regarde le curé avec anxiété, et ajoute à voix basse.)* Ma fille existe-t-elle ?..

DESCHAMPS. Je le crois.

LA BARONNE. Quelle preuve ?..

DESCHAMPS. Ce billet, s'il est de vous ; cet acte, si c'est elle. *(Il lui remet l'un et l'autre.)*

LA BARONNE. Un billet !.. Oui... c'est le mien ! L'acte... je l'avais joint à quelque argent.

DESCHAMPS. Mille francs.

LA BARONNE, *lisant.* Evelina ! C'est elle ! oui, Monsieur, c'est elle !.. Mais, grand Dieu ! elle sait donc ?..

DESCHAMPS. Non, puisque vous n'avez dit votre secret qu'à Dieu.

LA BARONNE. Et vous, comment donc avez-vous su ?.. découvert ?.. C'est un prodige !..

DESCHAMPS. Nullement ; c'est un hasard. J'ai fermé les yeux de la pauvre femme qui l'avait trouvée.

LA BARONNE. Ah ! vous me rassurez ! Vous voyez, vous comprenez, Monsieur, ma position cruelle, impérieuse. Oh ! je voudrais n'écouter que mon cœur, mais je ne puis braver l'opinion, les lois du monde, m'exposer au mépris .. Ah ! vous ne pensez pas, Monsieur, que je puisse oublier ce que je dois au nom de mon mari, à mon rang, à ma famille. . et ma fille !.. Non, jamais ! vous n'exigerez pas de moi ce que l'honneur d'une femme rend impossible.

DESCHAMPS. C'est à votre cœur seul, Madame, à régler ce compte difficile entre le monde et la nature.

LA BARONNE. Oh ! je le ferai ! Mais cette pauvre enfant, vous l'avez vue. Élevée sans doute dans la misère... vous comprenez ma crainte... Pourrai-je au moins l'embrasser ?

DESCHAMPS. Oui, Madame, oui. Vos salons même, que le beau monde fréquentent, ne connaissent point de plus aimable demoiselle !

LA BARONNE, *avec joie.* Est-il possible ?.. Quelle a donc été sa condition ?

DESCHAMPS. L'obscurité sans l'indigence ; le travail et les vertus qu'il donne.

LA BARONNE. La Providence a fait plus que sa mère !.. Ainsi, Monsieur, j'oserai donc la voir, l'embrasser ? . Oh ! je veux qu'elle soit heureuse, dans l'aisance ; que du moins ma fortune la dédommage...

DESCHAMPS. Paix !.. j'ai cru entendre venir de ce côté. *(Il montre la droite, la baronne écoute.)*

LÉONIE, *dans l'appartement.* Maman ! maman ! puis-je te dire un mot ?

LA BARONNE. C'est ma fille ! songez, Monsieur, que vous disposez de mon honneur, de ma vie !

DESCHAMPS, *avec dignité.* Madame !..

LA BARONNE. Pardon, ayez pitié de mon trouble.

DESCHAMPS. Je me retire.

LA BARONNE. Non ! pas encore... vous m'avez à peine parlé d'Evelina. Attendez. *(Elle va ouvrir le verrou de la porte du fond, et se tournant du côté de l'appartement où est Léonie.)* Entre donc, Léonie. *(Léonie entre d'un air curieux.)*

DESCHAMPS, à part. Allons, j'ai réussi. La peur du monde n'étouffera point entièrement la voix de la nature.

SCÈNE V.

LÉONIE, LA BARONNE, M. DESCHAMPS.

LÉONIE. Maman, je te demande pardon d'interrompre ton entretien ; mais quand tu sauras ce que je viens t'apprendre, tu seras si contente que tu m'excuseras volontiers.

LA BARONNE. Quand cela serait, tu devais attendre.

LÉONIE. Je ne pouvais pas, maman. D'abord, tu oublies toi-même que nous avons beaucoup d'affaires aujourd'hui : toutes mes robes à essayer ; on les apporte ; madame Arsène vient d'arriver ; tu vois qu'on ne peut se passer de toi. Mais ce n'est pas tout ; tu ne devineras jamais qui tu vas voir avec elle.

LA BARONNE. Avec madame Arsène ?

LÉONIE. Oui, maman. Une demoiselle charmante, que tu aimes beaucoup, et que tu m'as dit cent fois que tu désirais revoir. Moi, je l'ai reconnue tout de suite.

LA BARONNE, un peu impatientée. Je ne sais ce que tu veux dire.

LÉONIE. La sœur du pauvre ouvrier malade.

LA BARONNE, avec intérêt. Ah ! elle est ici ?

LÉONIE. Oui, maman, elle travaille pour madame Arsène ; elle a fait une partie de mon trousseau. Vois comme c'est heureux ! Tu veux bien que je te l'amène tout de suite ?

LA BARONNE, incertaine. Dans ce moment... j'aurais voulu... (Elle regarde le curé.) Mais je ne serai plus libre... j'attends du monde... oui.

LÉONIE, bas. J'ai bien fait de t'interrompre, n'est-ce pas ?.. il devait t'ennuyer ce curé que tu ne connais pas ?

LA BARONNE. Chut !.. fais entrer madame Arsène.

LÉONIE. Tout de suite, maman. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

LA BARONNE, M. DESCHAMPS.

LA BARONNE. Monsieur, vous le voyez, on m'attend, je reçois : nous ne pourrions dans ce moment continuer un entretien... qui intéresse toute ma vie. J'ai besoin aussi de recueillir mes idées... vous concevez mon trouble, mais vous avez pu lire dans mes larmes que je n'ai pas oublié que je suis mère. Je vous remercie, Monsieur ; je vous devrai le repos de ma vie, en réparant... Oui, je vous le promets, et vous m'aiderez, je l'espère... je vous en conjure !

DESCHAMPS. De toute mon âme !

LA BARONNE. Je vous reverrai ?

DESCHAMPS. Quand vous l'ordonnerez.

LA BARONNE. Demain, oui, nous nous occuperons sur-le-champ du sort, du bonheur, de l'avenir de ma pauvre Évélina ; mais sans lui révéler... C'est par vos mains, Monsieur, que ma tendresse...

DESCHAMPS. Prenez garde ! on va revenir.

LA BARONNE, baissant la voix. Évitons... attendez... je songe... il faudrait... Oui, pour expliquer votre visite, votre retour, nos relations prochaines, dès aujourd'hui, daignez paraître chez moi en qualité d'ancien ami, d'invité. Vous n'êtes plus étranger à ma famille, Monsieur ; veuillez honorer de votre signature le contrat de mariage de ma Léonie.

DESCHAMPS. Avec la plus vive reconnaissance.

LA BARONNE. Aujourd'hui, à quatre heures.

DESCHAMPS. Comptez sur ma prudence et mon dévouement. (Il s'éloigne.)

LA BARONNE. Je vous attends à quatre heures.

DESCHAMPS, à la porte. Au revoir, madame la baronne. (Il sort.)

SCÈNE VII.

LA BARONNE, seule, très-agitée. Grand Dieu ! après vingt ans ! elle est retrouvée ! La frayeur a presque éteint ma joie de mère... Oh ! non, ce vieillard honnête respectera mon secret. Pauvre Évélina ! je la reverrai donc ! Heureusement, je suis riche, et du moins avec de l'or pourrai... (La porte de droite s'ouvre.) Tâchons seulement de cacher mon trouble.

SCÈNE VIII.

MADAME ARSÈNE, LÉONIE, PAULINE, LA BARONNE.

(Pauline est habillée. Léonie la conduit par la main et la présente à sa mère. Madame Arsène, suivie de deux femmes de chambre portant des cartons, qu'elle fait placer sur un pliant près du canapé.)

LÉONIE. Maman, la voilà.

PAULINE, très-émue. Madame...

LA BARONNE, lui tendant la main. Eh bien, ma chère enfant, approchez donc... Qu'elle est encore embellie !

PAULINE, prête à se mettre à genoux. Madame !..

LA BARONNE, la retient. Mademoiselle !.. que faites-vous ?.. chère enfant, pourquoi ?..

PAULINE. Pourquoi, Madame ? ne vous dois-je pas les jours de mon frère ? ne vous ai-je pas vue penchée sur son lit, le secourir de vos propres mains ? Vous ne savez pas, Madame, qu'en me rendant mon Charles, vous m'avez sauvé plus que la vie ! et je n'ai que ma reconnaissance à vous offrir.

LA BARONNE. C'est beaucoup, Mademoiselle, et je me trouve mille fois payée de si peu de chose, en voyant que j'ai si bien placé mon intérêt et mon amitié. Pourtant, si votre cœur a besoin d'exprimer sa gratitude, eh bien, mon enfant, embrassez-moi.

PAULINE. Moi ? Ah ! Madame... (La baronne l'embrasse.)

MADAME ARSÈNE, à Léonie. Elle m'avait raconté tout cela, Mademoiselle. (A la baronne.) J'ai l'honneur de présenter mes respects à madame la baronne. Madame la baronne voit que ses ordres n'ont pas été négligés ; le trousseau est au complet.

LA BARONNE, allant s'asseoir. Je vous en remercie. (A Pauline.) Vous avez dû trouver ma Léonie bien changée, depuis cinq ans ?

PAULINE. Mademoiselle a réalisé les vœux que je faisais pour elle et pour vous, Madame.

LÉONIE. Faites-moi donc aussi compliment. Vous savez que je me marie, puisque vous apportez mes robes de noces. Voyons-les. Nous n'avons pas de temps à perdre ; il faut encore que je m'habille.

MADAME ARSÈNE. Je vais vous montrer cela, Mademoiselle. (Léonie va examiner ce que contiennent les cartons que madame Arsène ouvre. La baronne a été s'asseoir près de la table. Pauline est près d'elle. Madame Arsène continue :) Tout ce qu'il y a de plus nouveau et dans le meilleur goût, les modèles de la cour.

LA BARONNE, à Pauline. Aussi, ma chère enfant, le travail et la bonne conduite ont réparé vos malheurs ?

PAULINE. Vous, Madame, vous avant tout ! et vos bontés nous ont bien porté bonheur.

LÉONIE. Maman ! maman ! regarde donc comme c'est joli ! comme c'est frais !

MADAME ARSÈNE, sortant à moitié une robe d'un premier carton.) Voilà la robe de mariage. (Ouvrant un autre carton.) Celle-ci, pour le bal. C'est l'ouvrage de mon élève.

LA BARONNE, sans se déranger. Charmant !

LÉONIE. Je suis très-contente, Madame.

LA BARONNE, à Pauline. Vous ne saviez pas travailler pour ma fille ?

PAULINE. Pardonnez-moi, Madame, depuis hier. Aussi, j'ai passé la nuit pour finir ces robes avec un plaisir ! je n'en aurais pas eu davantage pour moi-même. (Léonie quitte madame Arsène, qui va présenter son mémoire à la baronne.)

LÉONIE, à Pauline, d'un air fin et souriant. Pour vous ?.. Est-ce que vous avez aussi un prétendu ?

PAULINE. Moi ! Mademoiselle ?.. je n'ai pas tout à fait dit cela.

LÉONIE. Non, mais vous rougissez. Maman, écoute donc, Mademoiselle se marie aussi.

MADAME ARSÈNE. Bah !..

LA BARONNE. Est-il vrai, Pauline ?

PAULINE. Oh ! Madame, ce n'est encore qu'une espérance.

LA BARONNE. Vous m'avertirez ; j'ai mon présent de noces à vous faire.

LÉONIE. Et moi aussi ; je serai dame comme maman. Est-ce un bon parti ? est-il riche ?

LA BARONNE. Léonie !..

LÉONIE. Maman, c'est par intérêt pour Mademoiselle ; c'est une chose si grave que le mariage ! (A Pauline.) Est-ce une inclination comme moi ?

PAULINE. Mais.. oui... je n'ai pas de dot.

LÉONIE. Eh ! mais, ce n'est pas pour cela qu'on m'épouse.

PAULINE. Je le crois.

LÉONIE. Il y a déjà longtemps qu'on me fait la cour, par correspondance. Maman avait négocié le mariage ; mais, de son côté, M. le vicomte de Préval...

PAULINE. Ciel !

LÉONIE. Quoi ?.. (Au cri de Pauline, la baronne se lève et prête attention.)

PAULINE. Pardon... j'aurai mal entendu... M. le vicomte de Préval ?.. Ce n'est pas le nom de votre prétendu, n'est-ce pas ?

LÉONIE. Mais si, c'est lui-même. Un homme fort aimable, qui sera pair de France. Je ne suis pas surprise que vous sachiez son nom, il est si connu dans le monde !

PAULINE, à part. C'est lui !

LÉONIE. Cela vous étonne ?..

LA BARONNE, à part. Voilà qui est étrange !

LÉONIE, inquiète. Vous êtes toute changée !... Le connaissez-vous ?

PAULINE. Non, je ne l'ai jamais vu; je ne sais son nom que depuis hier. (Elle demeure pensive.)

LÉONIE. As-tu remarqué, maman?.. Qu'a-t-elle donc?

LA BARONNE, souriant. Rien. (Elle observe Pauline.)

PAULINE, à part. Mon Dieu! Pauvre enfant! elle est trompée!

LA BARONNE, à part. Que signifie?

LÉONIE, à sa mère. Comprends-tu?

LA BARONNE, lui donnant la note de madame Arsène. Vois si madame Arsène n'a rien oublié. (Léonie va rejoindre madame Arsène en jetant un regard inquiet sur Pauline.)

PAULINE, à part. Que dois-je faire? Oh! la sauver!

LA BARONNE, à Pauline. Mademoiselle, d'où vient donc l'émotion, le trouble subit que vous venez de montrer? Il m'a semblé que c'était au nom de...

PAULINE. Oui, Madame, cela est vrai; mais ne m'interrogez pas devant mademoiselle Léonie, je vous en prie; daignez m'accorder un moment d'entretien.

LA BARONNE. Pourquoi?

PAULINE. Dans l'intérêt de mademoiselle votre fille.

LA BARONNE, à part. Je m'en doutais. (Léonie, intriguée, se rapproche de sa mère.)

MADAME ARSÈNE. Mademoiselle ne va-t-elle pas essayer ses robes?

LÉONIE, vivement. Ah! oui!

LA BARONNE. Certainement; va.

LÉONIE. Mais, maman...

MADAME ARSÈNE. Eh bien, mademoiselle Pauline, ne voyez-vous pas que mademoiselle Delaunay vous attend?

LA BARONNE. Non, je garde un moment Mademoiselle. Passez dans mon appartement avec ma fille, madame Arsène; ma femme de chambre vous aidera. Tout à l'heure je vous enverrai Pauline.

MADAME ARSÈNE. Comme il plaira à madame la baronne.

LÉONIE, bas à sa mère. Elle a donc quelque chose à te dire?

LA BARONNE. Oui... sur ton frère.

LÉONIE, doutant. Ah!

LA BARONNE. Va.

LÉONIE, bas. Ne la garde pas longtemps; je voudrais la consulter sur ma toilette d'aujourd'hui. (A Pauline.) Je vous attends, Mademoiselle; dépêchez-vous. (Pauline la salue.)

MADAME ARSÈNE, à Léonie. Mademoiselle, vous trouverez le reste du trousseau et la corbeille chez madame la baronne.

LÉONIE. Bien. (Elle entre dans l'appartement suivie de madame Arsène et des femmes de chambre qui remportent les cartons.)

SCÈNE IX.

PAULINE, LA BARONNE, puis à la fin, GERMAIN.

(La baronne, qui a conduit Léonie, reste un moment au fond, pensive et regardant Pauline.)

PAULINE, à part. Ai-je tort? Est-ce une indiscrétion coupable?.. Il me semble que c'est un devoir que la reconnaissance m'impose.

LA BARONNE, au fond, à part. Voilà, par exemple, un étrange rapprochement... Je ne devine pas... (Haut et s'approchant.) Eh bien, Mademoiselle, nous sommes seules, ma fille n'est plus là; vous allez me dire ce qui vous a fait jeter un cri d'émotion, de surprise, je ne sais... au nom de M. de Préval?

PAULINE. J'ai compris aussitôt mon imprudence.

LA BARONNE. Comment?... pourquoi?... vous le connaissez donc?

PAULINE. Pas moi, Madame, c'est mon frère.

LA BARONNE. Votre frère?

PAULINE. Je tremble de commettre une faute en vous révélant un secret que le hasard m'a fait connaître.

LA BARONNE. Un secret... sur lui?..

PAULINE. Oui, Madame. Si j'ai tort, si je fais mal, mon cœur doit m'excuser; c'est lui seul qui me guide. Songez, Madame, à tout ce que je vous dois. J'ai tant souhaité, sans l'espérer, de pouvoir vous prouver ma reconnaissance! Ah! s'il ne fallait que ma vie pour vous et votre fille...

LA BARONNE. Je vous crois.

PAULINE. Jugez donc, Madame : ne serais-je pas bien ingrate de vous laisser tromper?

LA BARONNE. Ciel!...

PAULINE. Oui, Madame, tromper par un homme qui trahit votre fille! Je devais vous instruire du malheur qui la menace, n'est-il pas vrai?

LA BARONNE, sévèrement. Prenez garde, Mademoiselle! votre démarche est peu délicate; vous voulez rompre un mariage?...

PAULINE. Mon Dieu, Madame, je n'ai songé qu'à sauver votre fille; ai-je mal fait?

LA BARONNE, réfléchissant et changeant de ton. Pardon, mon enfant, c'est que vous ne comprenez pas... toutes mes idées sont bouleversées... pourtant s'il existe un secret fatal...

PAULINE. Oui, Madame.

LA BARONNE. Et vous le savez?...

PAULINE. Je le sais.

LA BARONNE. Eh bien, parlez, dites-le-moi. Certes, je ne veux pas sacrifier ma fille... Mais si vous vous trompez?..

PAULINE. Votre sagesse, Madame, fera ce qu'elle doit de la confidence d'une honnête fille qui croirait vous trahir en vous cachant ce qu'elle...

LA BARONNE. Cela est juste. (Elle va s'asseoir sur le canapé, où elle respira un flacon.) Expliquez-vous, Mademoiselle. Ne craignez rien; je vous saurai gré du service que vous me rendrez.

PAULINE. Il m'est bien cruel, Madame, de détruire le bonheur que vous espériez; mais il en coûterait si cher à mademoiselle Léonie!.. Vous avez dû croire sincère et pur, comme elle le mériterait, l'amour de M. de Préval pour mademoiselle votre fille?

LA BARONNE. Sans doute, tant d'avantages se réunissent pour lui dans ce mariage!

PAULINE. Eh bien, Madame, près de recevoir à l'autel la main de votre fille, M. le vicomte de Préval...

LA BARONNE. Achevez.

PAULINE. Je ne sais comment m'exprimer sans rougir.

LA BARONNE. Dites donc, Mademoiselle.

PAULINE. Porte à une autre femme l'amour qu'il devrait à votre fille.

LA BARONNE. A une autre!.. maintenant?..

PAULINE. Oui, Madame.

LA BARONNE. Comment le savez-vous?

PAULINE. Lui-même et ses amis ont eu l'imprudence de le dire devant mon frère.

LA BARONNE. Et quelle est donc cette femme?

PAULINE. Une jeune ouvrière, orpheline comme moi, Madame; qu'il promet d'épouser et qu'il ne veut que séduire.

LA BARONNE. Une ouvrière?.. Son nom?

PAULINE. Je ne le sais pas.

LA BARONNE. Eh bien?..

PAULINE. Eh bien, Madame, un homme qui médite et veut commettre à la fois contre deux femmes innocentes un crime et un sacrilège, pourrait-il être un époux estimable? et mademoiselle Léonie ne serait-elle pas bien malheureuse? (La baronne réfléchit. Pauline continue à part.) Pauvre Léonie! que je la plains! mais du moins ses larmes ne seront pas éternelles comme celles d'un mauvais mariage.

LA BARONNE, se levant d'un air calme. Est-ce là tout ce que vous avez à m'apprendre, Mademoiselle?

PAULINE, surprise. Vous n'êtes pas plus indignée, Madame?

LA BARONNE. Ma chère enfant, je vous remercie de votre bonne intention : il n'est pas sans importance que je sois au fait de cette petite intrigue dont j'aurai soin de m'instruire à fond. Le vicomte de Préval a tort; sa conduite à l'égard de Léonie est fort blâmable. Mais, ma chère enfant, on ne rompt pas une alliance fondée sur les plus graves intérêts de fortune et de convenances, pour un motif aussi frivole, un caprice de jeune homme, que l'on peut faire cesser.

PAULINE. Mais s'il en aime une autre que votre fille, jamais...

LA BARONNE, avec gravité. Le vicomte oubliera l'ouvrière.

PAULINE, un peu blessée. Et l'ouvrière, Madame?

LA BARONNE, sévèrement. Elle aura eu tort, Mademoiselle. (D'un ton moins sérieux.) Au reste, je suis instruite, cela suffit; Léonie ne saura rien, et je veillerai à son bonheur.

PAULINE. Ainsi...

LA BARONNE, avec affabilité. C'est assez sur ce sujet, le reste me regarde. Vous me devez, dites-vous, quelque reconnaissance? à ce titre, mon enfant, et au prix de mon amitié, j'exige de vous le plus profond silence devant tout le monde, sur la confidence que vous m'avez faite.

PAULINE. Je vous le promets, Madame. (Germain entre.)

LA BARONNE, avec amitié et lui prenant la main. Et moi, je vous remercie. Maintenant, Mademoiselle...

GERMAIN. Faut-il faire entrer au salon les personnes invitées qui arrivent?

LA BARONNE. Déjà! il est donc bien tard?

GERMAIN. Quatre heures, Madame.

LA BARONNE. Faites entrer. (Germain sort. A Pauline.) Passez chez ma fille, voyez si elle est prête; vous achèverez de l'habiller. (La baronne range sur la table les papiers épars.)

PAULINE. Oui, Madame. (A part.) Je ne reviens pas de ma surprise!.. Mon frère ne croira jamais cela.

LA BARONNE. Qu'elle se hâte. Allez. Pas un mot!..

PAULINE. Oh! jamais plus, Madame! (Elle entre dans l'appartement.)

SCÈNE X.

LA BARONNE, seule, puis successivement GERMAIN, annonçant; LES VALETS, rangeant; LES INVITÉS, qu'on annonce; LE CONSEILLER, LE NOTAIRE, LE COLONEL, M. DESCHAMPS, LÉONIE, parée, PAULINE, MADAME ARSÈNE, UNE FEMME DE CHAMBRE, LE VICOMTE.

LA BARONNE, regardant sortir Pauline avec intérêt. Cette jeune fille est un modèle d'honnêteté, de candeur! Elle ne peut comprendre ce qu'il faut qu'on sacrifie dans le monde à la fortune, au rang... Elle en est plus heureuse. Si mon Évélina lui ressemblait. (Elle se retourne vite et regarde avec crainte.) Hélas! je ne dois pas même prononcer ce nom! (Germain ouvre les deux battants de la porte du fond. Deux autres valets entrent.) On vient!.. Allons, plus de soucis sur mes traits. (Elle va prendre sur la table le portefeuille qui contient ses papiers et le donne à un domestique.) Reportez ces papiers dans mon cabinet. (Il obéit.)

GERMAIN, annonçant. Messieurs Dorsay... Mesdames de Clairville. (Ils entrent.)

LA BARONNE, allant au-devant d'eux. Que je suis heureuse de vous voir, Mesdames! Je vous avais envoyé mon invitation; mais je n'osais espérer que vous vinssiez exprès à Paris. Je vais vous présenter ma fille.

M. DORSAY. Nous nous rendons avec empressement, Madame...

GERMAIN. Monsieur le conseiller de Préval. (Il entre avec le notaire.)

LA BARONNE, aux valets. Avancez des siéges. (Aux dames.) Veuillez prendre place; je vous rejoins à l'instant. (Plusieurs personnes entrent et s'abordent en se saluant; la baronne va au-devant du conseiller, qui vient aussi à elle.)

LE CONSEILLER. Tout est prêt, Madame; l'acte est fait. Monsieur votre notaire a bien voulu joindre son zèle à mon empressement.

LA BARONNE, au notaire. Mille grâces, Monsieur. Vous voudrez bien nous en faire la lecture?

LE NOTAIRE. C'est l'usage, Madame. (Toute la société est arrivée, et elle remplit le salon.)

GERMAIN. Monsieur le colonel Delaunay.

LA BARONNE. Cette fois, il est exact. C'est merveilleux, colonel!

LE COLONEL. Ne badinez pas, ma chère tante; c'est de ma part un trait d'héroïsme. J'ai refusé trois paris que j'aurais tous gagnés. Mais je ne vois ni ma cousine, ni le futur.

LE CONSEILLER. Mon fils ne peut tarder.

LA BARONNE, au colonel. Henri, saluez donc ces dames. (Elle lui en indique; il s'avance vers elles.)

GERMAIN. Monsieur Deschamps. (L'aspect du curé, simple et modeste, dans ce cercle brillant, attire l'attention générale. Tous les regards se tournent vers lui, et un murmure d'étonnement s'élève. La baronne est un peu déconcertée.)

LE COLONEL. Un curé!..

LE CONSEILLER, à la baronne. Qu'est-ce que cela?

LA BARONNE. Un ancien ami de ma mère. (Au curé.) Je vous salue, Monsieur, et vous remercie d'avoir bien voulu répondre à mon invitation.

LE COLONEL, à part. Je n'ai jamais vu cet ami-là. (Aux dames.) Le connaissez-vous?

GERMAIN, à la porte de l'appartement de Léonie. Mademoiselle Delaunay. (Toutes les dames assises se lèvent et un murmure d'intérêt accompagne Léonie. Pauline, madame Arsène et une femme de chambre entrent avec elle, mais restent près de la porte.)

LE CONSEILLER, offrant sa main à Léonie. Permettez, Mademoiselle... (Il la présente à la société.)

LE COLONEL, saluant Léonie. Charmante! (Pauline a fait un pas pour suivre Léonie des yeux.)

DESCHAMPS, à part, voyant Pauline. Que vois-je? Pauline ici!.. est-ce un hasard? observons.

LÉONIE, qui vient à sa mère. Suis-je bien, maman?

LA BARONNE. Comme un ange!

LÉONIE. C'est mademoiselle Pauline qui a posé mes fleurs. Ah! que je suis étourdie! j'ai oublié mon bouquet. (A Pauline.) Mademoiselle, auriez-vous la bonté de le demander. (Pauline se tourne vers la femme de chambre qui sort.)

DESCHAMPS, à part. Elle ne sait donc pas!...

LÉONIE. Et monsieur Théodore?

LE COLONEL. Il est assez plaisant que ce soit le futur qui se fasse attendre.

LA BARONNE. Il n'est que quatre heures.

LÉONIE. Mais il m'avait promis...

GERMAIN. M. le vicomte de Préval! (Mouvement général de curiosité, avec un *ah!..* prononcé tout bas.)

LÉONIE. Le voici!..

LE COLONEL. Allons donc, vicomte! (Dans ce moment, Pauline est presque en dehors de la porte de droite, en attendant le retour de la femme de chambre.)

LE CONSEILLER. Vous vous faites attendre, mon fils!

LE VICOMTE, à la baronne. Pardon mille fois, Madame. J'aurais devancé l'heure; mais je craignais d'importuner.

LÉONIE. Je vous l'avais pourtant permis.

LE VICOMTE. Et j'en ressens plus de regret en vous voyant.

LA BARONNE. Nous n'attendons plus personne. Si vous voulez bien prendre place.

LE COLONEL, aux valets. Avancez les fauteuils de ces dames.

LE CONSEILLER. Messieurs, voici des siéges. (Le notaire se place à la table; toute la société, les dames assises et en avant, forme un double cercle. La baronne veille à tous. Le vicomte et Léonie sont encore au milieu du salon. — La femme de chambre apporte le bouquet qu'elle remet à Pauline.)

MADAME ARSÈNE, à la femme de chambre. Dépêchez-vous donc!

PAULINE. Donnez. (Elle passe entre le cercle et les deux futurs pour venir joindre Léonie, ne voyant encore le vicomte que par derrière.)

LA BARONNE. Vicomte, faites donc placer ma fille.

LÉONIE, au vicomte qui lui offre la main. Restez auprès de moi.

PAULINE, à côté de Léonie. Votre bouquet, Mademoiselle.

LÉONIE. Ah! merci! (Retenant le vicomte.) Attendez. (A Pauline.) Voulez-vous l'attacher? (Pauline, avançant un peu et se plaçant pour attacher le bouquet, se trouve alors en face du vicomte, qui est à la droite de Léonie.)

LE VICOMTE, la reconnaissant. Ciel!!!...

PAULINE, levant les yeux. Ah!!!... (Laissant tomber le bouquet.) Edmond!...

LÉONIE. Comment?...

LE VICOMTE, se détournant. Grand Dieu!... (Tous les regards sont sur eux. — La baronne fait un pas en avant; le curé observe.)

PAULINE. Lui!... lui!...

LÉONIE, effrayée. Maman!... (Tout le monde s'approche.)

PAULINE, tombant évanouie. Ah!... (Les dames les plus près l'ont reçue dans leurs bras. Madame Arsène et la femme de chambre accourent et la font asseoir, etc. Le vicomte est demeuré immobile.)

LA BARONNE. Ciel!...

LE CONSEILLER. Qu'est-ce donc?

LA BARONNE, au vicomte. Monsieur! Monsieur!... Vous la connaissez donc?

LE VICOMTE, déconcerté. Moi!...

DESCHAMPS, saisissant la main de la baronne, et l'amenant à l'avant-scène. Madame, prenez garde!... Vous ne savez donc pas vous-même quelle est cette jeune personne?

LA BARONNE. Pauline?

DESCHAMPS. Non... c'est la fille de ma pénitente... Évélina!

LA BARONNE. Ah!... Ciel!... Mais elle se meurt! (Courant à Pauline.) Des sels! de l'eau! hâtez-vous donc! (Saisissant Léonie.) Léonie! viens! secours-la! (Elle ne s'occupe plus que de Pauline au milieu du groupe qui l'entoure. Tout le monde la regarde avec surprise. Le vicomte est demeuré isolé. Le colonel s'en approche.)

LE COLONEL, avec force et à l'oreille du vicomte. Monsieur le vicomte, vous m'expliquerez ce mystère!

ACTE TROISIÈME.

Un salon de l'hôtel de Préval. Ameublement riche. Sur l'un des côtés, une table avec une écritoire. Des papiers, des livres, des journaux, des brochures sur un guéridon de l'autre côté. Des portes de cabinet. — Six heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CONSEILLER, LE COLONEL, puis LAURENT.

(Au lever du rideau, le colonel, très-agité, se promène sur l'avant-scène; la colère éclate dans ses mouvements. — Le conseiller, assis devant la table, achève de plier et de cacheter plusieurs billets; il est aussi fort animé. Il sonne.)

LE COLONEL, à lui-même. Encore absent!... introuvable!... on se rencontrera, pourtant!... (Laurent paraît.)

LE CONSEILLER, à Laurent. Approchez. Ce billet chez la marquise de Villeneuve, tout de suite. Celui-ci, hôtel des Gardes-du-Corps... envoyez des commissionnaires. Celui-là... portez-le vous-même, hâtez-vous! j'attends les réponses. (Laurent sort.) Je le trouverai peut-être.

LE COLONEL. Peut-être!

LE CONSEILLER. Encore une fois, monsieur le colonel, qu'exigez-vous de plus? Attendez du moins qu'il s'explique.

LE COLONEL. Je le désire; car, je vous le répète aussi, je n'endurerai pas en silence une insulte faite aussi publiquement à mademoiselle Delaunay. Vos discussions d'intérêts, vos arrangements de fortune ne me regardaient pas; la baronne a le droit de disposer de son bien et de sa fille comme il lui plaît. Mais ici, monsieur le conseiller, il s'agit de l'honneur de ma famille;

ce point me touche personnellement, et l'épée que je porte en ferait souvenir celui qui l'oublierait.

LE CONSEILLER, se levant. Eh! monsieur le colonel, on porte aussi l'épée dans ma famille; mais on n'y est pas dans l'usage de la tirer follement et sans raison.

LE COLONEL. Quoi?... mademoiselle Delaunay, la veille de son mariage, est trahie pour sa couturière! sa mère est forcée de rougir devant toute sa famille! et, pour dernière insulte, la fuite du vicomte les livre à la moquerie sans un mot d'excuse, d'explication, et vous ne trouvez point cela une assez haute insulte?

LE CONSEILLER. En pouvez-vous supposer l'intention à mon fils?

LE COLONEL. Pouvez-vous garantir qu'il la réparera?

LE CONSEILLER. Oui, Monsieur, j'en réponds!... Refuse-t-il la main de mademoiselle Delaunay? (La baronne paraît au fond, elle entre vite et s'arrête effrayée.)

LE COLONEL. C'est ce que je veux savoir; et je venais le lui demander.

SCÈNE II.

LE CONSEILLER, LA BARONNE, LE COLONEL.

LA BARONNE, s'approchant vite. Henri!... Ciel!... vous ici!...

LE CONSEILLER. Rassurez-vous, Madame.

LA BARONNE, très-émue. Pardon, conseiller; je n'ai trouvé personne pour me faire annoncer.

LE CONSEILLER. Tous mes gens sont en course; on cherche mon fils.

LA BARONNE. J'avais donc raison de craindre votre emportement, colonel, et mon pressentiment m'a bien guidée. (Au conseiller.) A-t-il vu le vicomte?

LE CONSEILLER. Non, Madame, les menaces de monsieur le colonel n'ont encore atteint que moi.

LA BARONNE. Henri!.. je vous avais supplié de ne point ajouter à un fatal accident le malheur d'un plus grand éclat. Vous le voyez, rien n'est rompu; le vicomte est homme d'honneur. La main de ma fille n'est pas un présent qu'on dédaigne. Croyez, colonel, que monsieur de Préval ne nous fera point cet outrage.

LE COLONEL. Il ne le fera pas, du moins sans y jouer sa vie.

LA BARONNE. Encore!... voulez-vous donc rendre irréparable un affront qui perdrait ma fille? Henri! par respect pour elle, par égard pour moi...

LE COLONEL. Ma tante, vos droits de mère passent avant les miens. J'attendrai le résultat des œuvres de votre prudence. Mais songez que le mariage de ma cousine, annoncé pour demain, ne peut souffrir d'incertitude; que le vicomte enfin se retrouve, et qu'il s'explique.

LE CONSEILLER. Vous serez satisfait, colonel.

LE COLONEL. Pour n'y mettre aucun obstacle, je me retire.

LA BARONNE. Demeurez!... J'exige de vous, colonel, que vous ne me quittiez point.

LE COLONEL, souriant. Quoi! votre prisonnier?... Jusqu'à demain, ma chère tante, je vous rends mon épée.

LA BARONNE. Avant demain, Monsieur, nous aurons fait la paix sans vous.

SCÈNE III.

Les mêmes, DUBOIS.

(Dubois entre pendant les derniers mots. Le colonel s'assied près du guéridon, prend une brochure ou un journal comme un homme qui veut paraître indifférent à ce qui se passe.)

DUBOIS, au conseiller. Monsieur, les réponses aux lettres que j'ai portées. (Il remet deux billets au conseiller.)

LE CONSEILLER, ouvrant. Voyons. Dumont n'est pas rentré?

DUBOIS. Pas encore.

LE CONSEILLER, lisant des yeux. Point à l'hôtel d'Espagne!... Il n'a point paru chez la maréchale!... (Froissant les billets.) Toutes mes recherches sont vaines!... (A Dubois.) Sortez! (Dubois sort. Le colonel sourit d'un air de dépit et change de brochure avec impatience.)

SCÈNE IV.

LE CONSEILLER, LA BARONNE, LE COLONEL.

LA BARONNE, au conseiller. Vous espériez?...

LE CONSEILLER. Je fais prendre encore d'autres informations. Vous, baronne, vous n'avez rien appris?

LA BARONNE. Rien; mais j'ai fait accompagner Pauline; je saurai tout de ce côté. (Le colonel les écoute en feignant de lire.)

LE CONSEILLER. Et votre fille?

LA BARONNE. Heureusement, j'ai pu l'éloigner à temps. Jeune, confiante, irréfléchie, elle n'a point compris ce qu'elle a vu, et ne soupçonne même pas... Il me sera facile de lui donner l'explication que je voudrai... Ce que je crains...

LE CONSEILLER. Je le devine; c'est que mon fils hésite à sacrifier un amour extravagant? J'y ai songé et je l'ai prévenu. Cette fille ne nous inquiétera plus.

LA BARONNE. Comment? (Le colonel, toujours assis, écoute avec plus d'attention.)

LE CONSEILLER. Le temps malheureusement n'est plus où, pour l'honneur des familles et dans l'intérêt des mœurs, une simple lettre de cachet réparait tout bas une folie.

LA BARONNE. Que voulez-vous dire?

LE CONSEILLER. Cela ne se fait plus ainsi.

LA BARONNE, indignée. Je le crois!

LE CONSEILLER. Mais, par d'autres voies, on arrive encore au même but. Plus d'un couvent, loin de Paris, est ressorti de ses ruines... J'ai quelque crédit plus haut qu'au ministère; et, sans bruit, moyennant un ordre de police... dès demain...

LA BARONNE. Ciel!...

LE COLONEL, se levant et jetant sa brochure sur la table. Un rapt infâme!

LA BARONNE, au colonel. Arrêtez!... (Au conseiller.) Quoi, Monsieur, faire enlever cette infortunée! Je m'y oppose.

LE CONSEILLER. Mais, Madame!...

LA BARONNE. Je ne le veux pas! Pardon, conseiller, j'oublie que vous pensiez me servir. Mais vous ne savez pas que depuis longtemps je connais cette jeune personne, que déjà quelques bienfaits m'ont attaché son cœur, et que sa reconnaissance mérite mon intérêt. Cette pauvre fille, je le sais, est parfaitement innocente et sage; j'ai plus que personne des droits à son obéissance, et, sans user de persécutions, je me charge de l'éloigner pour jamais des regards du vicomte.

LE CONSEILLER. J'avais cru devancer vos vœux, Madame.

LE COLONEL. Vous étiez plutôt en retard, monsieur le conseiller, du temps des lettres de cachet!...

LA BARONNE, bas. Henri!... (Haut.) L'important serait de revoir le vicomte.

LE CONSEILLER, très-piqué. On le cherche, Madame!

DUBOIS, annonçant. Le domestique de madame la baronne.

LA BARONNE. Ah!

SCÈNE V.

Les mêmes, DUBOIS, GERMAIN.

LE CONSEILLER, à Germain. Approchez.

GERMAIN. Madame, on m'a ordonné de vous apporter ici cette lettre pressée.

LA BARONNE, décachetant. De quelle part?

GERMAIN. Du prêtre que Madame a reçu ce matin...

LA BARONNE. Bien... Je sais... Voyons... C'est de lui.

LE CONSEILLER. De ce prêtre?..

LA BARONNE, lisant des yeux. Je l'avais prié.

LE CONSEILLER. Eh bien?

LA BARONNE. Écoutez. (Lisant.) « Le vicomte de Préval, sous un... (Elle s'arrête et jette un regard sur le colonel, qui se détourne et feint de ne pas écouter. Elle ajoute tout bas, en continuant de lire:) » sous un déguisement, s'est présenté deux fois chez mademoiselle Morin, et n'a pas été reçu. »

LE COLONEL, à part. Il y était.

LE CONSEILLER. Ensuite?

LA BARONNE. Des détails sur la santé de Pauline... Voilà tout.

LE CONSEILLER. Je vais moi-même...

GERMAIN, l'interrompant. Madame, je suis encore chargé de vous dire que M. le vicomte de Préval ..

LE CONSEILLER. Mon fils?

LA BARONNE. Eh bien?

GERMAIN. Est venu à l'hôtel.

LA BARONNE. Quand?

GERMAIN. Tout à l'heure.

LA BARONNE. A-t-il vu ma fille?

GERMAIN. Non; Mademoiselle était encore chez sa tante; ne sachant quand Madame rentrerait, il a laissé pour elle un mot d'écrit.

LA BARONNE. Ah! ce mot?

LE CONSEILLER. Où est-il?

GERMAIN. Monsieur le vicomte a recommandé à la femme de chambre de ne remettre ce billet qu'à Madame elle-même.

LA BARONNE, à elle-même. Que m'écrit-il?

LE COLONEL, sourire mordant. Un refus!..

LA BARONNE. Qu'elle idée!

LE CONSEILLER. J'affirme le contraire.

LA BARONNE. L'éclaircissement sera facile, le billet est chez moi.

LE CONSEILLER. Je vous demande la permission de vous accompagner, Madame. (A Dubois.) Ma voiture.

LA BARONNE. C'est inutile, la mienne est en bas... Henri!.. (Elle s'arrête incertaine. Le conseiller lui jette un regard.)

LE COLONEL. Vous n'exigez plus que je vous accompagne, ma chère tante?

LA BARONNE. Mais... non. Pourtant, ne tardez pas à nous rejoindre.

LE COLONEL. Après la lecture du billet?

LE CONSEILLER. Dubois, si mon fils rentre, qu'on accoure m'avertir. Allons, Madame. (Dubois ouvre les deux battants.)

LE COMTE, donnant la main à la baronne. Seulement jusqu'à votre voiture. (Ils sortent tous trois. Quand ils ont passé le seuil, les deux valets se regardent et pouffent de rire.)

SCÈNE VI.

GERMAIN, DUBOIS.

DUBOIS, riant. Tu ne suis pas ta baronne?

GERMAIN, de même. Si fait. Dis donc, maître Dubois, devines-tu?

DUBOIS, le poussant du coude. Ne comprends-tu pas, toi, passé maître Germain?

GERMAIN. Il y a du mic-mac.

DUBOIS. Dis donc du grabuge.

GERMAIN. Crois-tu qu'on se mariera?

DUBOIS. Si le diable s'en mêle...

GERMAIN. Jarni Dieu!.. je regretterais bien la noce; elle serait belle! (Bruit de voiture.)

DUBOIS. Tiens! la voiture sort. Cours donc!

GERMAIN. Adieu. Je la rattraperai. (Il court.)

SCÈNE VIII.

DUBOIS, seul, puis CHARLES.

DUBOIS, le suivant des yeux à la porte du fond. Dépêche-toi! Casse-toi le cou! (Il revient en scène, laissant la porte du fond ouverte.) L'imbécile! il croit rattraper une voiture au galop, et des chevaux de maître encore! Voyons un peu s'il ira loin. (Il ouvre une fenêtre et regarde dans la rue, et pendant qu'il continue de parler, on voit Charles paraître dans la pièce du fond. Il regarde, il cherche, il approche, et, ne voyant personne pour l'introduire, il finit par entrer tout doucement.) Ohé!.. Va donc! cours!.. Galope-t-il ce gaillard-là! Il a parbleu raison... Il a rattrapé la voiture. Bon! le voilà qui grimpe à côté du laquais... Houp!.. il y est! (Revenant en scène.) J'aurais dû parier que oui, avec ses jambes de coureur... Me voilà seul à l'hôtel... Tiens! une idée!.. Pendant qu'il n'y a personne, je vais aller boire un coup au cabaret. (Tirant de la monnaie de sa poche.) J'ai là justement le reste... C'est-à-dire la monnaie d'une pièce que Monsieur m'a fait changer; il ne s'en est pas souvenu... Il a des affaires. Ça passera comme l'autre que... (Il aperçoit Charles.) Tiens!.. qu'est-ce que c'est que celui-là?.. Une drôle de mine... Ça m'a l'air d'un homme du peuple... Dites donc... vous, que demandez-vous?

CHARLES, fort triste. Monsieur de Préval?

DUBOIS. Monsieur de Préval?.. Il a bien un titre, est-ce le père.

CHARLES. Non.

DUBOIS. C'est donc le fils?

CHARLES. Oui.

DUBOIS. Alors, vous voulez dire monsieur le vicomte?

CHARLES. C'est possible. Annoncez-moi.

DUBOIS. Annoncez-moi! annoncez donc, Monsieur!.. Il est drôle... Qu'est-ce que vous lui voulez, à monsieur le vicomte?

CHARLES. C'est ce que je lui dirai.

DUBOIS. Vous ne me comprenez pas, je vous demande...

CHARLES, d'un ton ferme. Je vous dis que je veux parler à monsieur Théodore de Préval; voilà tout.

DUBOIS. Ah çà! mais... (A part.) Il a l'air décidé... (Avec humeur.) Monsieur n'y est pas. (Charles ne bouge pas.) Monsieur est sorti.

CHARLES. C'est fâcheux. Sera-t-il longtemps dehors?

DUBOIS. Je ne crois pas; on l'attend. Vous reviendrez.

CHARLES. Non, je ne reviendrai pas. On l'attend? je l'attendrai aussi; c'est plus sûr. (Il s'assied dans un fauteuil.)

DUBOIS. Par exemple!.. dans un fauteuil!.. il ne se gêne pas. Au bout du compte, je ne peux pas le mettre à la porte. Il est bien vêtu cet homme, il n'emportera pas les meubles... je préviendrai le concierge, pendant que je serai au cabaret. (A Charles.) Vous voulez donc rester là?

CHARLES. A moins que l'on ne me chasse.

DUBOIS. Oh! non! Eh bien, mon cher, attendez donc. Ne touchez à rien, et restez tranquille. (A part.) On aura l'œil sur lui. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

CHARLES, seul, toujours assis. Me voilà donc chez-lui!.. Suis-je bien sûr de mon courage? aurai-je la force de m'arracher le cœur? Je suis encore le maître; elle ignore tout... Si je m'en allais.. (Il se lève.) Si j'aidais à rompre? du moins elle ne serait point à lui. Je le peux... mais après.. elle l'aimera toujours... moi, jamais!.. cela ne se peut plus.. son cœur s'est donné. Je la verrais malheureuse; elle en mourrait peut-être.. elle me l'a dit. Et moi, moi qu'elle ne peut aimer... je la trahirais aussi!.. (Avec un effort courageux.) Allons!.. allons, Charles! voilà de mauvaises pensées! ce n'est pas là ce que tu as promis à ta mère, à ton propre cœur quand tu croyais qu'elle était ta sœur. Tu t'es dit: Je l'aimerai plus que moi-même, je lui donnerai ma vie s'il le faut. Tu as juré cela plus de mille fois. Eh bien, voilà le moment de tenir ta parole. Oui je la tiendrai! Pauline! je t'aime assez, moi, pour me sacrifier à ton bonheur... C'est décidé. Le testament de ma mère ne sera jamais connu... jamais!.. il m'ôterait mes droits de frère sur Pauline et elle en a besoin. Le curé m'approuve, elle restera ma sœur. Si ce monsieur de Préval qu'elle aime, veut l'épouser... il le doit!.. je lui donnerai ma sœur... elle sera heureuse... et après... c'est égal... je partirai, je quitterai Paris, la France... je m'engagerai... j'irai me faire tuer quelque part. Si ce vicomte qu'elle aime n'est qu'un lâche, un suborneur; s'il m'a condamné inutilement pour elle au malheur, et peut-être Pauline au mépris... gare à lui!.. je la vengerai d'abord... c'est mon droit de frère. Il tarde bien à rentrer!.. Que me répondra-t-il?.. Il est noble... sera-t-il aussi homme d'honneur? Nous verrons. (Bruit de pas accourant.) Je crois qu'on vient.

SCÈNE IX.

DUBOIS, CHARLES.

DUBOIS, accourant. Ah! vous êtes encore là? vite, mon ami, tournez-moi les talons, décampez!

CHARLES. Que je m'en aille?

DUBOIS. J'ai eu tort de vous laisser ici... Partez vite! vous reviendrez.

CHARLES. Pourquoi sortir?

DUBOIS. Dépêchez-vous! Monsieur rentre; il ne veut pas qu'on le voie; il a ses raisons pour cela. Partez donc! (Il veut le pousser.)

CHARLES, résistant. Si je ne le veux pas!

DUBOIS. Est-il entêté! Je vous dis... Ah! mon Dieu! voilà Monsieur! il n'est plus temps... Comment faire? Point de cabinet!

CHARLES. Je ne me cacherais pas!..

DUBOIS. Restez donc là, puisque vous ne pouvez plus sortir. Je dirai... je ne sais... nous verrons... Chut! (On entend le bruit de la serrure d'une porte latérale.) Tournez-vous de ce côté, ne regardez pas Monsieur, attendez qu'il vous parle, et faites semblant de ne pas vous apercevoir qu'il est déguisé.

CHARLES. Déguisé?

DUBOIS, tournant Charles contre le mur. Chut!!... (Une porte s'ouvre. Le vicomte, enveloppé d'un manteau, avance d'abord la tête, puis entre vite. Dubois, qui vient au-devant de lui, reçoit le manteau. Le vicomte porte le même costume qu'au premier acte.)

SCÈNE X.

DUBOIS, LE VICOMTE, CHARLES.

LE VICOMTE, jetant son manteau. Mon père?

DUBOIS. Sorti.

LE VICOMTE, donnant son chapeau. Bien! c'est heureux! personne ne m'a vu rentrer.

DUBOIS. Vous aviez la clef de la petite porte?

LE VICOMTE. Est-il venu quelqu'un de chez la baronne?

DUBOIS. Elle-même, et le colonel.

LE VICOMTE. Je le pensais; j'ai mis un mot. Donnez-moi l'habit que vous trouverez dans ma chambre. (Apercevant Charles.) Ah!.. quel est cet homme?

DUBOIS. Cet homme-là?... je ne sais pas

LE VICOMTE. Comment se trouve-t-il ici?

DUBOIS. Il y est entré.

LE VICOMTE. Que demande-t-il?

DUBOIS. A vous parler. C'est sans conséquence, il ne vous connait pas. Quelque ouvrier.

LE VICOMTE. Mon habit! (Dubois emporte le manteau et va chercher l'habit.)

CHARLES, à part. C'est bien le vicomte; je le reconnais.

LE VICOMTE. Un ouvrier!.. Il me semble avoir vu cet homme... peu importe!

DUBOIS, revenant avec une redingote. Je n'ai trouvé que ceci.

LE VICOMTE. C'est bon! aidez-moi. (Dubois ôte l'habit et passe la redingote au vicomte.)

CHARLES, à part. Voilà donc l'amant de ma sœur!

LE VICOMTE. Prenez garde qu'on ne me voie.

DUBOIS. Je suis seul à l'hôtel.

LE VICOMTE. Dépêchez-vous! Allons donc!... cachez cela... chez moi.

DUBOIS. Je sais. (Il va jeter l'habit à l'entrée de la chambre où il a porté le manteau.)

LE VICOMTE, regardant Charles. Cet homme... Dubois!...

DUBOIS, revenant. Monsieur?

LE VICOMTE. Renvoyez cet inconnu, cet ouvrier... je n'ai le temps de recevoir personne.

DUBOIS. Oui, Monsieur. (Allant à Charles.) Mon ami, je vous disais bien que Monsieur ne voulait pas... (Tout en parlant bas, il emmène Charles au fond. Le vicomte, préoccupé, descend à l'avant-scène.)

LE VICOMTE. Elle a deux fois refusé de me voir! Sa porte m'est fermée!.. Je le prévoyais. Pauvre Pauline!... Il faut que je lui parle; il faut absolument qu'elle sache qu'elle est toujours la seule que j'aime. (Il marche agité. — Charles, au fond, résiste à Dubois.)

CHARLES. Tout cela m'est égal! Je vous répète encore que je ne sortirai pas et que je lui parlerai.

LE VICOMTE, tournant la tête. Faites donc sortir! (Dubois continue de parler bas à Charles. Le vicomte, suivant le cours de sa pensée, ajoute :) Quel détour prendre? Comment parvenir?... Écrire, demander un entretien? Oui, je suis sûr que l'on m'aime... On ne me refusera pas. Pauline, je ne puis renoncer à toi, à ton amour!

CHARLES, d'un ton ferme. Non! vous m'entendez!

LE VICOMTE. Cet homme est encore là?...

DUBOIS. Monsieur, il ne veut pas s'en aller sans vous avoir parlé.

LE VICOMTE. Il est bien obstiné! Eh bien, qu'il attende... tout à l'heure... Écrivons à Pauline. (Il s'assied devant la table.)

DUBOIS, à Charles. Monsieur vous permet d'attendre.

CHARLES. J'attendrai. (Il s'assied au fond.)

DUBOIS, à part. Si jamais celui-là sollicite quelque place, je gagerai qu'il l'aura. (Il regarde à la fenêtre.)

LE VICOMTE, qui a réfléchi. Oui... (Écrivant.) « Pauline, tout m'accuse et me condamne; je dois vous paraître un perfide : Hélas! je ne suis que malheureux. Tu m'as chassée de ta présence... tu es injuste. Daigne m'entendre. J'ai compris combien tu m'es chère; je puis tout réparer... Ordonne : je braverai tout pour toi. Accorde-moi donc de te voir un instant; tu me rendras ton cœur. Si tu refuses, tu prononceras ma mort! » (Signant.) C'est cela. (Il plie la lettre.)

DUBOIS, à Charles. Il a fini.

CHARLES. Je ne suis pas pressé.

LE VICOMTE, cachetant. Je la reverrai. Une femme a tant de pardons pour celui qu'elle aime. (Il se lève.) Dubois!

DUBOIS. Monsieur?

LE VICOMTE, lui donnant la lettre. Vous connaissez ce nom, la demeure?

DUBOIS. Oui, Monsieur.

LE VICOMTE. Courez! Promptitude et discrétion.

DUBOIS. Je sais. Je ferai monter le commissionnaire, et j'attendrai la réponse à l'estaminet.

LE VICOMTE, lui donnant un louis. Oui.

DUBOIS. A propos! M. le conseiller a dit que si vous rentriez, on l'avertisse.

LE VICOMTE. Je vous le défends.

DUBOIS. Suffit.

LE VICOMTE. Partez! (Dubois, en sortant, fait signe à Charles d'avancer. — Celui-ci se lève et reste devant son siége. — Le vicomte à lui-même.) J'ai le temps d'essuyer les reproches de mon père. J'apaiserai facilement les craintes de la baronne et les larmes de Léonie. (Dubois sort.)

SCÈNE XI.

LE VICOMTE, CHARLES.

LE VICOMTE, continuant. Si j'étais aussi sûr que Pauline... (Il voit Charles.) Ah! cet homme!... Eh bien, approchez. (Charles avance.) Que voulez-vous?... On vous a dit que j'étais occupé. Ne pouvez-vous revenir? me laisser?

CHARLES. Non, Monsieur.

LE VICOMTE. Comment, non?... Qui êtes-vous?

CHARLES. Un ouvrier, voilà tout. Mais je viens pour une affaire aussi importante pour vous que pour moi, et qui nous touche également.

LE VICOMTE. Moi et vous?

CHARLES. Ne me remettez-vous pas, Monsieur? Vous m'avez vu...

LE VICOMTE. Cela se peut, je le crois aussi... Où donc?...

CHARLES... Chez l'armurier du roi, où vous avez acheté des armes, hier à deux heures.

LE VICOMTE. En effet, oui... Eh bien?

CHARLES. Vous étiez trois.

LE VICOMTE. Je m'en souviens.

CHARLES. Peu discret, on parlait beaucoup... j'écoutais. Vous vous entreteniez, dans une boutique, devant moi et mes camarades, de chevaux, de femmes, de vos maîtresses; et surtout d'une jeune personne, une honnête fille, une ouvrière, que vous connaissez et que vous trompez depuis trois mois?

LE VICOMTE. Moi?

CHARLES. Oui. Cette ouvrière se nomme Pauline; elle est ma sœur; je suis Charles Morin.

LE VICOMTE. Vous?... (A part.) Ciel!

CHARLES. Hier, je ne m'en doutais pas encore. Aujourd'hui, je sais tout; Pauline m'a tout appris. Vous comprenez, Monsieur, elle est ma sœur. On publie vos bancs de mariage avec mademoiselle Delaunay; vous avez promis à ma sœur de l'épouser... Laquelle des deux prendrez-vous pour femme?

LE VICOMTE. Vous êtes Charles Morin?

CHARLES. Oui, Monsieur, et je viens vous demander si vous êtes homme d'honneur.

LE VICOMTE. Certes. Que prétendez-vous cependant? quel est le but de votre démarche? de quelle mission votre sœur vous a-t-elle chargé?

CHARLES. Ma sœur?... d'aucune. Elle vous aime, elle pleure... et ne sait pas que je suis ici.

LE VICOMTE, à part. Ce n'est donc pas elle. (Haut, après silence et réflexion.) Il y a longtemps, monsieur Morin, que votre sœur me fait votre éloge, qu'elle me vante votre justice, la bonté de votre cœur et la noblesse de vos sentiments. Je vous estimais avant de vous connaître; je vous aime maintenant et vous estime davantage. Je serai sincère avec vous, vous le méritez, et mon propre cœur m'en fait une loi. Je ne vous cacherai rien, ni la coupable légèreté qui a fait naître ce malheureux amour, ni l'ascendant irrésistible qu'il a fini par exercer sur mon âme. C'est une faute, un malheur, un crime; vous pouvez me condamner, je ne me justifie pas. Je l'avoue, je n'ai pu me vaincre; et je serai plus véridique encore : oui, Morin, jeune riche, entraîné vers le plaisir, la dissipation, et jugeant avec la légèreté des habitudes du monde, j'ai cru pouvoir, sans conséquence, par caprice, par fantaisie, effleurer quelques amours, là où le préjugé suppose que la vertu a moins d'empire, et que l'indigence, quelquefois, compose avec le devoir rigoureux.

CHARLES. Dites franchement, Monsieur, dans le peuple.

LE VICOMTE. C'est la vérité. Et le hasard, la destinée, le malheur ont voulu que mes regards rencontrassent précisément...

CHARLES. Ma sœur.

LE VICOMTE. Une jeune fille aussi sage que belle... Je l'ignorais; je jugeai mal. C'était une simple ouvrière, pauvre et jolie... Je la crus coquette; il n'y avait dans son cœur que de la vertu et de l'amour.

CHARLES. Et alors, vous, riche et du grand monde, ne trouvant pas chez nous de vice pour votre argent, vous avez tenté de séduire, vous n'avez pas rougi de tromper!..

LE VICOMTE. Morin!...

CHARLES. Pourquoi lui mentiez-vous?

LE VICOMTE. Chaleur et abandon. Je l'aimais! je l'aimais en amant passionné comme j'aime encore!

CHARLES. Non! oh! non, Monsieur! et je peux en juger, moi. Dites que vous l'aimiez comme un noble aime une fille du peuple, pour en faire le jouet de son plaisir. Moi qui suis un homme de rien, je vous le dis, et je le sais : on ne déshonore pas l'honnête fille que l'on aime; on l'épouse.

LE VICOMTE. Quand on est son égal.

CHARLES. Quand on l'a promis.

LE VICOMTE, réprimant un mouvement de colère. Vous avez raison, et s'il était possible... Ce n'est point l'orgueil, monsieur Charles, qui m'inspire ce regret inutile; oui, j'oserais peut-être élever votre sœur jusqu'à moi; les préjugés ne sont plus des barrières insurmontables; et je le sais, le nœud qui m'unirait à Pauline me donnerait la plus aimable et la plus tendre des femmes. J'y ai songé, je l'ai désiré; mais des motifs plus impérieux détruisent ce vœu, cette chimère dont l'amour m'a quelquefois bercé. Toute la fortune... ou la ruine de ma famille dépend d'un contrat : grandeurs, dignités, faveurs de la cour, avenir immense!.. tout, pour un homme de mon rang, se trouve ou se perd par un mariage... Réfléchissez, Morin... une mésalliance... c'est impossible. Considérez donc, monsieur Charles, ce qu'est votre sœur, et ce que je suis.

CHARLES. C'est déjà fait. Vous êtes riche et noble; nous sommes pauvres et ouvriers, il fallait rester chacun dans notre classe; je sais cela. Ma sœur n'est point allée vous dire : Je suis noble et riche, vous pouvez m'aimer. Elle est demeurée dans sa mansarde. Vous êtes allé lui dire, vous : Je suis obscur et pauvre, votre égal; donnez-moi votre amour, je vous donnerai ma main. Elle vous a cru, vous avez fait vous-même les conditions sous un faux nom, un habit comme le mien, une apparence honnête; vous vous êtes introduit chez une demoiselle simple et modeste; et sur la foi de l'honneur et la garantie du mariage, elle vous a reçu. Je ne vous demande point compte aujourd'hui de votre mensonge; peu m'importe votre titre, votre rang, votre fortune. Je vous aurais préféré, pour ma sœur, simple ouvrier comme moi, et seulement honnête homme. Ce que vous avez de plus ou de moins n'est qu'un malheur à nos yeux. Mais, homme du peuple ou grand seigneur, vous avez pris

un engagement sacré; vous l'avez pris librement, et rien ne l'a rompu, car ma sœur a été sage et fidele. Vous ne pouvez y manquer sans la déshonorer; car on ne croirait pas que le vicomte de Préval, homme du monde et de plaisir, eût respecté l'innocence de la pauvre ouvrière. Tout à l'heure, Monsieur, vous m'avez dit vos raisons : vous venez d'entendre les miennes. Voici la dernière : Je suis le frère de Pauline... son frère, vous comprenez. Epouserez-vous ma sœur, ou la déshonorerez-vous?

LE VICOMTE. Que prétendez-vous dire?.. Serait-ce une menace? De vous, je ne la relèverais pas. Morin, j'aime votre sœur. Ni liens nouveaux, ni persécutions de famille ne pourront briser le nœud qui m'attache à Pauline. Il est mille moyens possibles, et que mon cœur trouvera, d'assurer son bonheur. Qu'elle me dicte elle-même le sort qu'elle désire. Vous aussi, Charles, vos sentiments, votre caractère vous élèvent au-dessus de votre position. Je puis du moins réparer à votre égard l'oubli de la fortune. Eh bien, monsieur Charles?..

CHARLES. Monsieur le vicomte, ne vous dégradez pas doublement en insultant l'ouvrier. Je ne viens pas vous vendre ma sœur, moi; vous auriez peut-être, vous, l'infamie de l'acheter! Je la donne, ou je la venge! Comprenez-vous, maintenant?.. Je viens vous parler de ma sœur en frère honnête homme, et vous ne me répondez qu'en noble orgueilleux!.. Tout l'argent de vos pareils, tout l'or de vos châteaux n'effaceraient pas la rougeur du front d'une honnête fille; sachez cela. Bref... *(Tirant de riches pistolets de sa poche.)* J'ai fait pour vous des armes dont je sais aussi me servir... Je vous les apporte. *(Il va les poser sur la table.)* Votre réponse, s'il vous plait?..

LE VICOMTE. Monsieur Charles!..

CHARLES, *insistant.* Votre réponse, Monsieur?

LE VICOMTE, *avec hauteur.* Je vous l'ai faite! brisons là! Je n'ai plus rien à vous dire. Je serai juste envers votre sœur.

CHARLES, *en colère.* Vous voulez dire... infâme!..

LE VICOMTE. Malheureux! vous êtes un insensé!

CHARLES. Et vous...

LE VICOMTE. Sortez!..

SCÈNE XII.

LE VICOMTE, DUBOIS, CHARLES

DUBOIS, *accourant essoufflé.* Monsieur!.. Monsieur!.. monsieur le vicomte!..

LE VICOMTE. Eh bien?

DUBOIS. Un vol! un guet-apens! un assassinat! monsieur le vicomte! J'ai crié à la garde! au voleur! au feu! Pas un honnête gendarme pour me prêter main-forte!

LE VICOMTE. Main-forte? pourquoi? contre qui?

DUBOIS. Contre un diable, un enragé! le colonel!..

LE VICOMTE. Delaunay?

DUBOIS. Oui, Monsieur. Il me guettait apparemment; car il se trouve précisément au coin de la rue... vous savez? devant le nº 7.

LE VICOMTE. Lui!

DUBOIS. Et au moment où, tirant votre billet de ma poche, je le remettais au commissionnaire, avec les instructions...

LE VICOMTE. Eh bien?

DUBOIS. Crac! il a saisi la lettre!

LE VICOMTE. Qui?..

DUBOIS. Le colonel; et comme je criais...

LE VICOMTE, *furieux.* Il a ma lettre!..

DUBOIS. Il m'a serré là..

LE VICOMTE. Il a ma lettre, dis-tu?

DUBOIS. Certainement, Monsieur; et comme il y avait dessus le nom de la personne, vous comprenez?

LE VICOMTE. Traître!..

DUBOIS. Je vous jure!.. *(Le colonel paraît au fond et s'arrête sur le seuil de la porte.)*

LE VICOMTE. Tu mens! tu m'as trahi! vendu! Je te chasse!

DUBOIS. Oh!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE COLONEL.

LE VICOMTE, *continuant.* Mais l'action du colonel est une lâcheté; il m'en fera raison.

LE COLONEL. Je viens pour cela, Monsieur, et vous n'attendrez pas.

LE VICOMTE, *à Dubois.* Sortez! *(A Charles.)* Vous aussi, Monsieur!

CHARLES. Quand j'aurai votre réponse.

DUBOIS, *à part.* Je vais chercher tout le monde. *(Il sort en courant.)*

SCÈNE XIV.

LE VICOMTE, LE COLONEL, CHARLES.

LE COLONEL, *présentant le billet au vicomte.* J'ai lu!

LE VICOMTE, *déchirant le billet.* Par une trahison! Monsieur le colonel, cela est indigne d'un homme tel que vous. *(Charles, immobile, les écoute.)*

LE COLONEL. J'en accepte les conséquences. Nous réglerons ce point après celui qui touche l'honneur de ma famille. Je n'ai pas d'éclaircissements à vous demander sur votre intrigue amoureuse avec une fille du peuple, à l'instant où vous recevez la main *(Appuyant.)* et la dot de mademoiselle Delaunay.

LE VICOMTE. Arrêtez!.. Colonel, vous ne sentez pas peut-être la portée de vos paroles!

LE COLONEL. C'est un fait. Passons. Il s'agit d'une réponse simple et brève. Le sort de ma cousine dépend de sa mère; elle vous la donne, épousez-la. Je la plaindrai si je la crois malheureuse, et je vous estimerai si je le puis. Mais jusque-là, son honneur, c'est le mien. Vous offrez à votre maîtresse le sacrifice de mademoiselle Delaunay... Vous l'avez écrit. Un éclat est déjà fait. Vous savez à quelles conditions on refuse sa fiancée?.. Un mot, un seul... mais sur la garantie de votre honneur : conduirez-vous demain ma cousine à l'autel?..

LE VICOMTE, *cherchant à se contenir.* Colonel! ce ton... ce défi... cet ordre...

LE COLONEL. Conduirez-vous demain ma cousine à l'autel?

LE VICOMTE. Je n'ai pris d'engagement qu'avec elle et sa mère; et je n'obéis pas, Monsieur, à la menace d'un homme.

LE COLONEL. Vains détours! votre réponse, ou je vous ferai la mienne! *(Il touche la garde de son épée.)*

LE VICOMTE. Colonel! votre geste me la dicterait peut-être contraire à ma volonté; je n'ai d'ordre ni de conseils à recevoir de personne. Pensez-vous que je craigne une épée, et que je lui obéisse?

LE COLONEL. Vous répondrez pourtant, ou je verrai la vôtre avant de vous quitter.

LE VICOMTE. C'en est trop, colonel; vous m'avez jeté le gant, il faut que je le ramasse. Accepter une femme sous la pointe d'une épée! vous me dictez mon choix; je serais maintenant un lâche si je ne refusais mademoiselle Delaunay.

LE COLONEL. Vous ne l'oserez pas du moins impunément.

LE VICOMTE. C'est un défi?.. vous allez voir. *(Il regarde le colonel et Charles.)* Je suis à vous dans un instant.

LE COLONEL. Je vous attends. *(Le vicomte s'assied à la table, sonne, et se met à écrire.)*

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LAURENT.

LE VICOMTE. Mon épée!

LE COLONEL, *arrêtant Laurent.* Attendez. *(A lui-même, tirant des tablettes de sa poche.)* Il nous faut des témoins. *(Écrivant.)* Le capitaine Duval... l'autre.... nous verrons. *(En déchirant la feuille et la pliant il jette un regard sur Charles.)* Cet homme pourrait aussi... *(A Laurent.)* Envoyez ce mot à mon hôtel, tout de suite; et faites avancer un fiacre.

LAURENT. Oui, Monsieur. *(Il sort. Le vicomte écrit toujours.)*

CHARLES, *à part.* Ils vont se battre... on lui fait raison, il est noble; moi, je suis ouvrier, on déshonore ma sœur et l'on me chasse!

LE COLONEL, *à Charles.* Mon ami, qui êtes-vous?

CHARLES. Qui je suis? Je suis le frère de Pauline.

LE COLONEL. Vous!

CHARLES. Oui, Monsieur, ici comme vous, plus que vous; car mademoiselle Delaunay n'est que votre cousine, et Pauline est ma sœur. C'est égal, je vous cède le pas; quand vous aurez fini avec monsieur le vicomte, ce sera mon tour.

LE COLONEL. Bien obligé! Il ne manque rien à l'insulte.

LAURENT, *qui rentre avec l'épée, au colonel.* Le billet est parti, le fiacre est à la porte. *(Au vicomte.)* Voilà l'épée de Monsieur.

LE VICOMTE. Posez là. *(Laurent met l'épée sur la table, le vicomte signant ce qu'il a écrit.)* Retirez-vous. *(Laurent sort, le vicomte se lève, prend le milieu de la scène et continue.)* Monsieur le colonel, entre deux femmes dont une seule fut trompée, vous avez forcé mon choix; c'est votre épée qui vient de l'écrire. La main de votre cousine me coûterait maintenant une lâcheté... c'est plus que sa dot. La sœur de cet ouvrier ne peut m'être imposée à une telle condition; car, sans déshonneur, j'ai refusé son cartel. Vous m'avez défié, Monsieur... voici ma réponse. Charles, portez cet écrit à votre sœur, c'est ma promesse libre, solennelle et sous le dédit qu'il lui plairait, de l'épouser dans le seul délai de la loi. Portez-lui cela. *(Charles prend l'écrit en tremblant.)*

LE COLONEL. Infâme!

LE VICOMTE. Allez, Charles, ce qui va se passer ici ne vous regarde plus. *(Il va prendre son épée.)*

CHARLES. Mon Dieu!.. mon Dieu!..

LE COLONEL. Votre sang, monsieur le vicomte, effacera cet écrit.

LE VICOMTE. Je suis à vous; partons.

LE COLONEL. Vos témoins?

LE VICOMTE. J'en trouverai. Les vôtres?

LE COLONEL. Sont avertis.

LE VICOMTE. Vous m'y avez contraint!

LE COLONEL. Vous vous en repentirez!

LE VICOMTE. Allons!..

LE COLONEL. Allons!.. (Ils se dirigent vers le fond.)

CHARLES, tombant assis. Pauline!..

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DUBOIS, LE CONSEILLER, LA BARONNE, DOMESTIQUES.

(Au moment où le vicomte et le colonel vont sortir, la porte du fond s'ouvre violemment. Dubois se précipite le premier, et aussitôt le conseiller et la baronne. Les domestiques des deux maisons paraissent au fond sans entrer.)

DUBOIS. Les voici!...

LE CONSEILLER, saisissant le bras du vicomte et l'amenant à l'avant-scène. Malheureux! malheureux! tu perds ta famille! tu déshonores mon nom!...

LA BARONNE, au fond, et aux genoux du colonel. Henri!... au nom de Dieu! ne perdez pas ma fille!

CHARLES, qui s'est levé et cachant l'écrit dans son sein. Et ma sœur!..

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'au premier acte. — Huit heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, il fait déjà sombre. On entend sonner huit heures. La porte du fond s'ouvre, Charles entre et la referme doucement.)

CHARLES, seul. Voilà ses gants... son chapeau... Elle n'est pas sortie. Elle sera restée dans sa chambre, où elle pleurait quand je l'ai quittée. Elle ne pleurera plus, elle va être heureuse : il l'épousera. (Il s'assied triste et découragé.) Il l'épousera... j'ai sa promesse. Je ne dirai pas à Pauline comment il l'a donnée; elle n'en voudrait pas, et je n'aurais rien fait pour elle. Il s'est pourtant déterminé en honnête homme... Elle sera sa femme... Vicomtesse de Préval!... Plus ma sœur! (Il se lève et marche.) Allons! tout est fini, tout est dit pour moi! Encore un peu de courage pour achever le sacrifice! Le plus cruel est fait... J'ai donné Pauline! le reste n'est plus rien... Je n'ai plus qu'à me faire soldat, et m'en aller mourir! (Il s'assied sur une autre chaise et tire un papier de sa poche.) Voilà déjà mon engagement... Il ne me reste plus qu'à le signer... Pour l'armée d'Afrique... Je le signerai le jour de son mariage... après... quand elle sera heureuse... alors, je lui dirai que je n'étais pas son frère, que je l'aimais, et j'irai me faire tuer. (Il essuie ses yeux et jette un coup d'œil sur l'engagement.) Soldat volontaire!... (L'obscurité l'empêche de lire; il se lève.) Comme il fait déjà nuit!... Il est donc bien tard?.. Oui, huit heures sonnaient tout à l'heure... Et Pauline ne sait pas encore... Et je la laisse pleurer, quand j'ai là sa joie, son bonheur... mais aussi le coup de ma mort!... Eh! qu'importe moi? Allons, Charles, ne la laisse pas souffrir plus longtemps. (Il va entr'ouvrir la porte de Pauline.) Elle a de la lumière... elle ne s'est pas couchée. (Il appelle.) Pauline!... ma sœur!... (Revenant en scène.) Je l'entends... Elle vient... La voici. (Pauline sort de sa chambre avec une lumière qu'elle pose sur un buffet. La scène s'éclaire.)

SCÈNE II.

CHARLES, PAULINE.

(Pauline est pâle, elle a beaucoup pleuré, et elle a changé d'habits.)

PAULINE. Ah! enfin, c'est toi, Charles!.. tu m'appelais, n'est-ce pas?

CHARLES. Oui, ma sœur.

PAULINE. Pourquoi m'as-tu laissée si longtemps? tu ne rentres jamais si tard. M'en veux-tu de mon chagrin? est-ce que mes larmes te fâchent?

CHARLES. Non, Pauline, elles me tuaient... j'ai voulu les tarir, t'empêcher d'être malheureuse, te rendre le bonheur.

PAULINE. Le bonheur, à moi, Charles?.. à moi!.. Il m'a trahie!.. presque déshonorée... et je l'aimais... Oh! va! je n'ai plus qu'à mourir... mais dans tes bras, mon frère!.. (Elle se jette au cou de Charles.) Oui, tu ne me repousseras pas, tu ne m'en voudras point parce qu'il m'a trompée.

CHARLES. Cet homme-là, ma sœur... cet amant, il t'était donc bien cher?

PAULINE. Je l'aimais autant que toi... juge!

CHARLES. Plus... et tu mourrais?..

PAULINE. Je l'espère.

CHARLES. Non, Pauline. Moi, vois-tu, j'ai compris ta douleur, je l'ai sentie, je sais qu'on en meurt; et comme ta vie m'est plus chère que la mienne, quand j'ai vu tes larmes, ta pâleur, ton abattement, je ne t'ai rien dit, n'osant trop espérer; mais je me suis décidé à remplir envers toi le devoir d'un frère, et je suis allé trouver celui que tu aimes.

PAULINE. Oh!..

CHARLES. Pour te le ramener, s'il t'aimait; pour te venger, s'il t'abandonnait.

PAULINE. Charles!.. Oh! Charles!.. tu t'es donc battu?

CHARLES. Non, ma sœur. Sois contente, sois heureuse... j'ai réussi. Il t'aimait, il ne t'abandonne pas, il est honnête homme, et tu seras sa femme. (Tirant de son sein la promesse du vicomte et la lui donnant.) Tiens, ma sœur, voilà ton acte de mariage.

PAULINE, hors d'elle et tremblant au point de ne pouvoir ouvrir le papier. Charles!.. que me dis-tu?.. lui?.. Oh! mon Dieu!.. il ne m'abandonne pas! Tu dis qu'il m'aime, Charles! qu'il m'aime! et tu ne m'abuses pas!..

CHARLES. Lis toi-même.

PAULINE, lisant des yeux. Ciel!.. une promesse... un dédit!.. Oh! jamais! Son serment... (Baisant l'écrit.) Oh! oui, cela! Sans délai... sa femme!.. Charles, ai-je bien lu?

CHARLES. Oui, ma sœur...

PAULINE. Ah! mon ami, mon frère, je te dois l'honneur, la vie! Charles! mon Charles!.. (Elle le presse dans ses bras.) Mais comment donc mon cœur te payera-t-il jamais?

CHARLES, avec tristesse. Pauline, épargne-moi seulement.

PAULINE, sortant des bras de Charles et avec crainte. Mon ami... c'est librement qu'il me préfère?

CHARLES, le cœur gonflé. Oui... il a choisi.

PAULINE. Oh!.. cher Edmond!

CHARLES. Dis maintenant le vicomte de Préval. Tu es bien heureuse, n'est-ce pas? c'est ce que je voulais.

PAULINE, réfléchissant. Mais, Charles... et mademoiselle Delannay?

CHARLES. Elle est riche... c'est une demoiselle du grand monde; un refus ne compromettra pas sa réputation. Chez eux, on ne se marie point par amour.

PAULINE, préoccupée. C'est vrai... Moi, l'épouse du vicomte... moi, ta sœur, une ouvrière... l'enfant de la pauvre femme... Notre mère a demandé l'aumône, Charles!..

CHARLES. Tu seras noble, Pauline, quand tu porteras le nom de ton mari.

PAULINE, vivement. Et toi?.. (Elle s'arrête comme interdite.)

CHARLES. Ne t'inquiète point; je ne te ferai pas rougir.

PAULINE, saisissant sa main. Oh! mon frère!.. (Se détournant.) Mon Dieu! pourquoi n'est-il plus Edmond!.. (On sonne doucement à la porte.)

CHARLES, inquiet. Qui peut venir à cette heure?

PAULINE. Tu as fermé... ouvre, mon ami.

CHARLES. Pauline, quelque chose qui puisse arriver, quelque démarche qu'on puisse tenter, ce papier, cette promesse est irrécusable, elle assure tes droits devant tous les tribunaux de la terre.

PAULINE. Oh! c'est mon bonheur et ma vie! je ne la rendrai qu'à lui, qu'à lui seul! (On sonne de nouveau.)

CHARLES. Serre-la.

PAULINE, mettant l'écrit dans son sein. Mais ouvre donc, si c'était lui.

SCÈNE III,

CHARLES, M. DESCHAMPS, PAULINE.

CHARLES, va ouvrir et revient vite. Ah! c'est notre bon ami, le vieux curé.

PAULINE. Lui? tant mieux! fais-le donc entrer. (Le curé demeure sur le carré.)

DESCHAMPS, parlant du haut de l'escalier. Vous pouvez entrer, madame la baronne. (La baronne paraît sur le carré.)

CHARLES. Comment?

PAULINE, courant à Charles. Ciel!.. Charles! c'est madame Delaunay!

CHARLES. Ne t'effraye pas; je pensais bien que tu la verrais. (Le curé entre avec la baronne qui est mise avec simplicité.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA BARONNE.

PAULINE, faisant un pas vers la baronne. Madame... (Elle s'arrête interdite et baisse les yeux; la baronne lui prend la main, paraît vouloir l'embrasser, mais elle se retient, regarde Charles et quitte la main de Pauline.)

LA BARONNE. J'ai désiré vous voir, Mademoiselle. Votre ami, qui est aussi le mien, a eu la bonté de m'amener.

PAULINE. Vous êtes ici chez vous, et la maîtresse, Madame;

car c'est ici que vos bienfaits m'ont conservé les jours de mon frère.

LA BARONNE, avec intérêt, et indiquant Charles. C'est monsieur Charles?

PAULINE. Oui, Madame.

DESCHAMPS, à la baronne. C'est lui.

LA BARONNE, à Charles. Je suis bien aise de vous connaître, Monsieur; vous êtes un homme estimable, et vous avez un cœur bien rare. (Le curé fait un signe à la baronne.)

CHARLES. Je craignais que madame la baronne ne m'accusât d'ingratitude, et ne crût me devoir des reproches.

LA BARONNE. Non, monsieur Charles; au contraire.

DESCHAMPS. Mon cher Morin, Madame désire demeurer quelques instants avec Mademoiselle. Vous devez permettre à votre sœur d'écouter au moins des conseils utiles à son honneur; sa raison les appréciera.

CHARLES. C'est juste... si on ne la force point. (Allant à sa sœur.) Ma sœur, veux-tu rester seule avec Madame?..

PAULINE, avec calme. Oui, mon frère.

CHARLES. Cela suffit. Ne te laisse pas effrayer!.. Pardon, madame la baronne. Je suis à vos ordres, monsieur le curé.

DESCHAMPS, à la baronne. Nous vous attendrons près d'ici.

CHARLES, serrant la main de sa sœur. Compte sur ton frère!

DESCHAMPS. Allons, Charles. (A Pauline.) Ne craignez point, ma chère enfant. (Ils sortent. Pauline les suit jusqu'à la porte. La baronne, très-émue, fait quelques pas et s'assied.)

SCÈNE V.

LA BARONNE, PAULINE.

(Pauline, au fond, prend sa promesse de mariage et la relit des yeux. La baronne regarde autour d'elle et considère avec émotion la chambre où elle se trouve. Après avoir lu, Pauline remet l'écrit dans son sein et s'avance d'un air calme. Lorsqu'elle se trouve près de la baronne, celle-ci se lève tout à coup comme entraînée, saisit la main de Pauline, la regarde, puis, l'entourant de ses bras, elle la baise plusieurs fois au front.)

PAULINE, très-surprise. Madame!... Madame!... (La baronne se détourne, essuie ses yeux, se rassied encore plus émue, et cherchant à se remettre.) Mon Dieu! Madame, vous versez des larmes. . Vous avez pâli!.. Ciel!.. (Elle cherche dans sa table à ouvrage un flacon.) Respirez ce flacon... Oh! dites-moi, que puis-je?

LA BARONNE. Bien, mon enfant... ce flacon me suffit... Ce n'était qu'un étourdissement... Me voilà mieux.

PAULINE. Du moins, demeurez assise.

LA BARONNE, se levant. Non, je me sens trop agitée. . Je serais plus calme si mon cœur pouvait... (Prenant la main de Pauline.) Mademoiselle, vous ne me voyez point avec peine, n'est-il pas vrai?

PAULINE. Vous? ô ciel!

LA BARONNE. Regardez-moi comme une amie.

PAULINE. Vous m'aimez encore!... après... (Timidement.) Vous ne savez donc pas, Madame, que c'est moi que le vicomte choisit? (Elle ose à peine prononcer.)

LA BARONNE. Si, mon enfant.

PAULINE. Et vous me pardonnez!... Il a sans doute bien tort, Madame, de me préférer, moi, pauvre fille obscure, sans nom, sans famille; mais j'étais aimée la première, c'est toute mon excuse. Je m'en rapporte à vous-même, Madame, renoncer à un tel amour, à un pareil hommage, est-ce un sacrifice possible au cœur d'une femme? Voulez-vous me le demander? l'exiger? Oh! grâce! Madame! je n'aurais peut-être pas le courage de vous résister; ne mettez pas mon cœur à cette épreuve.

LA BARONNE. Non, Pauline, rassurez-vous, ne me regardez pas avec frayeur. Je ne veux pas abuser de l'ascendant que je pourrais prendre sur vous; je ne viens point arracher de vos mains un titre auquel vous espérez que votre bonheur est attaché. Loin de là, mon enfant; si l'époux que vous enlevez à Léonie est tel à votre égard que votre cœur le croit, mon regret, d'un côté, sera bien compensé par ma joie de vous voir heureuse.

PAULINE, très-surprise. Quoi, Madame, malgré...

LA BARONNE. Je vous étonne; vous ne pouvez me comprendre... (Lui prenant la main.) Pauline, si j'étais à la fois la mère de Léonie et la vôtre... Supposez-le; vous sentez ce que mon cœur aurait à souffrir de votre rivalité; mais vous ne pensez pas qu'il serait capable d'une injuste préférence; à moins que ce ne fût en faveur de la moins heureuse de mes deux filles. Eh bien, si, en les aimant également l'une et l'autre, j'étais convaincue que le même époux pût faire le bonheur de Léonie, et dût rendre Pauline éternellement malheureuse, ne devrais-je pas voler au secours de celle que je verrais au bord d'un abîme? Oui, sans doute; et c'est là, mon enfant, ce que je viens faire.

PAULINE. Vous ne croyez donc pas...

LA BARONNE. Je crains que votre cœur ne se cache la vérité. Écoutez-moi.

PAULINE, à part. Chercherait-elle à me tromper?

LA BARONNE. Mon enfant, si, de son choix réfléchi, du seul mouvement de son cœur, le vicomte eût sacrifié à l'amour que vous méritez la plus brillante fortune qu'il pût jamais espérer, ah! ma fille, je vous dirais moi-même: Acceptez un hommage si rare; votre amant a reconnu le prix de votre cœur, et vous lui rendrez en amour ce qu'il perd pour vous en richesses.

PAULINE. Mais... sans que je le mérite, n'est-ce pas ce qu'il fait, Madame? Voyez vous-même...

LA BARONNE, lui retenant la main. Je sais ce que contient cet écrit. Mais vous ne savez donc pas, vous, ce qui s'est passé?.. votre frère ne vous l'a donc pas dit?

PAULINE, déjà inquiète. Non...

LA BARONNE. Oh! combien il est important que je vous éclaire! C'était demain que le vicomte devait épouser Léonie. L'église était déjà parée; et sans le hasard qui a tout révélé, demain, vous attendriez encore... Edmond. (Pauline tressaille.) Est-ce vrai, mon enfant? (Elle ne répond pas.) Aujourd'hui, après... une heure après ce cruel éclaircissement, vous pleuriez ici... (Tirant une lettre de sa ceinture.) et ce billet de lui était chez moi.

PAULINE. De lui?...

LA BARONNE. Lisez.

PAULINE. Je ne dois pas...

LA BARONNE. La vérité vous importe trop.

PAULINE, prend le billet et lit. « Madame, un événement bien fatal vous a révélé une faute, un oubli de moi-même, dont l'éclat me rend confus. J'espère qu'à vos yeux un tort ne paraîtra pas un crime impardonnable, et ne deviendra pas un obstacle au nœud qui allait m'unir à mademoiselle votre fille, qui seule doit posséder mon amour, et ne peut avoir de rivale dans mon cœur. » (Elle rend le billet sans parler.)

LA BARONNE, le reprenant. Vos yeux commencent à s'ouvrir... je dois achever. Bientôt votre frère rencontra le vicomte; vous devez savoir ce que lui demandait Charles?

PAULINE. Il me l'a dit; mais...

LA BARONNE. Le vicomte refusa votre main.

PAULINE. Madame!... cela n'est pas!...

LA BARONNE. Vous interrogerez votre frère. Dans ce moment, un billet qui vous était adressé fit croire au colonel que ma fille était outragée, et le vicomte, provoqué par lui, entre un désaveu et un duel...

PAULINE. Un duel!...

LA BARONNE. Le vicomte a fait ce que tout homme jeune et fier eût fait à sa place; et votre promesse de mariage a été sa réponse au cartel de mon neveu.

PAULINE. Ah! Madame! un duel! sa vie!... Oh! non, je ne veux pas!... (Prenant sa promesse.) je ne veux plus! je renonce à lui, Madame. Tenez, courez! oh! courez! empêchez qu'ils ne se battent! qu'on déchire cet écrit!...

LA BARONNE. Arrêtez, mon enfant; tout est fini; heureusement, le colonel n'a payé sa violence que d'une blessure légère.

PAULINE. Blessé!... et lui?...

LA BARONNE. Non.

PAULINE. N'importe, ils se battraient encore peut-être!

LA BARONNE. Non, l'honneur est satisfait; gardez ce titre; il est à vous. Maintenant le vicomte est libre, et dégagé envers Léonie. Cette promesse, si vous voulez qu'elle s'accomplisse, ne lui permet point de se rétracter. Vous tenez là, mon enfant, toute votre destinée... Réfléchissez, prenez garde!

PAULINE, qui n'a que trop compris. Dites-moi donc, Madame, tout ce que je dois redouter.

LA BARONNE. Hélas! si ce n'est qu'à la colère, à l'honneur irrité, à l'exigence d'un défi que vous devez un choix si tardif et si disputé, tremblez, mon enfant, tremblez que le regret ne suive de bien près le mariage.

PAULINE. Le regret?...

LA BARONNE. Et songez qu'un jour de repentir amènerait infailliblement toute une vie de larmes!

PAULINE. Je ne la subirais pas, Madame; je mourrais avant.

LA BARONNE. Je l'ai pensé, ma fille, je l'ai pensé! Voilà pourquoi je tremble pour vous.

PAULINE. Mais s'il m'aime... s'il m'aime plus que la fortune?.. Il me l'a dit souvent.

LA BARONNE, lui montrant du doigt sa promesse. Vous pouvez le savoir de lui-même.

PAULINE, après avoir regardé un instant la baronne. Ciel!.. je devine!.. Oh! mon Dieu!.. Cette épreuve!..

LA BARONNE. Osez-la... Si le bandeau tombe enfin de vos yeux.

PAULINE. Oh! Madame!.. le croyez-vous?

LA BARONNE. Alors, ma fille, du courage... N'achetez pas un jour de triomphe au prix d'un malheur éternel. (Avec une tendre affection.) Je t'en prie! ne te perds pas, mon enfant! Tu trouveras un autre cœur sur lequel tu viendras pleurer; des larmes

qui se mêleront aux tiennes et les adouciront ; une amitié de mère, vraie, toujours vraie, inaltérable celle-là, qui te consolera, et te dédommagera bien au delà des peines de l'amour. Du courage, chère enfant ! si ton cœur s'est trompé, n'achève pas ton malheur ; viens dans mes bras ; mon sein deviendra ton asile ! (Elle la tient sur son cœur.)

PAULINE. Grand Dieu ! Madame, que me dites-vous ? où suis-je ?.. Qui donc êtes-vous ? qu'ai-je fait ? pourquoi m'aimez-vous autant ?

LA BARONNE, se remettant avec peine. C'est le secret de mon cœur... je ne puis l'expliquer ; mais je vous aime. Croyez-moi, ne vous perdez pas ! c'est par amour que je vous le demande. Ferez-vous cette épreuve ?

PAULINE. Oui, Madame.

LA BARONNE. Tu es sauvée !.. (Pauline tressaille et la regarde.) Adieu, Pauline ; du courage ! heureuse, tu me reverras pour te féliciter ; désabusée, pour te secourir et te consoler... comme une mère.

PAULINE, dans ses bras. Madame !..

LA BARONNE. Au revoir, mon enfant... (Elle l'embrasse.) Au revoir. (Elle sort lentement. Pauline demeure immobile et comme anéantie. Elle s'assied au moment où la baronne disparaît.)

SCÈNE VI.

PAULINE, seule. Ai-je fait un rêve ? m'a-t-elle dit tout ce que j'entends encore ? Pas un reproche... c'est pour moi qu'elle craint, qu'elle tremble... elle pleurait autant que moi-même... mon cœur s'y perd !.. Mais cette épreuve... elle croit donc bien que le vicomte ?.. Oh ! mon Dieu !.. moi aussi je le crains ! (Se levant.) Ah ! s'il se repentait, ce serait ma mort !

SCÈNE VII.

CHARLES, PAULINE.

CHARLES, rentrant vite. Eh bien ?.. je les quitte ; ils ne m'ont rien dit.

PAULINE. Ah ! Charles ! c'est toi !.. Mon frère, dis-moi la vérité !

CHARLES. La vérité ?.. est-ce que la baronne ?..

PAULINE. Oh ! mon ami, cette femme... je ne puis la comprendre ; c'est un ange, un Dieu pour moi !

CHARLES. Ta promesse ?..

PAULINE. La voilà... elle l'a refusée. Mais elle a laissé dans mon cœur un doute plus cruel que la certitude du malheur.

CHARLES. Lequel ?

PAULINE. Tu ne sais pas que le vicomte et le colonel se sont battus ?

CHARLES. Je le sais.

PAULINE. Et tu ne m'as pas dit...

CHARLES. Que t'importait ?

PAULINE. Mais cet écrit, cette promesse, c'est devant lui... tu m'as trompée aussi !

CHARLES. Moi !

PAULINE. Écoute, Charles, je suis encore plus malheureuse... je ne sais plus... il faut que je m'éclaire, je l'ai promis, quand je devrais en mourir ! Mon ami, mon frère, tu es mon protecteur, aide-moi.

CHARLES. Comment ?

PAULINE. Il faut que je voie M. de Préval aujourd'hui, ce soir, cette nuit, n'importe ! c'est à toi... (Le vicomte a paru au fond pendant ces derniers mots.)

SCÈNE VIII.

CHARLES, LE VICOMTE, PAULINE.

LE VICOMTE. Pauline !

PAULINE. Ah ! c'est lui !

CHARLES. Le voici ! (Le vicomte a jeté son manteau sur un meuble en entrant.)

PAULINE. Il vient !.. elle s'est donc trompée ! (Charles reste immobile. Le vicomte est pâle, agité, et parle avec trouble.)

LE VICOMTE. Pauline, je ne vous ai point revue depuis l'instant fatal ; qui l'eût prévu ?... vous avez refusé de m'entendre, cela était juste : j'étais coupable. (Pauline l'écoute avec attention. Il jette un regard mécontent sur Charles qui ne bouge pas. Il continue :) Enfin, le sort a prononcé. Votre frère vous a remis l'acte qui m'engage, n'est-ce pas ? (Pauline ne répond pas.)

CHARLES. Oui, Monsieur.

LE VICOMTE. Nous serons unis, Pauline. Vous voyez que je répare mes torts en homme d'honneur.

PAULINE, à part. Pas un mot d'amour !... a-t-elle dit vrai ?

LE VICOMTE. Quoi ? pas même un regard ! Je pensais mériter un autre accueil, lorsque le vicomte de Préval acquittait les promesses que vous avait faites Edmond.

PAULINE. Ce n'étaient pas ses promesses que je pleurais, monsieur le vicomte, c'était lui.

LE VICOMTE, avec douceur. Vous vous trompez, Pauline ; mon cœur n'a pas changé pour vous.

PAULINE, se retournant aussitôt et lui tendant la main. Edmond !

LE VICOMTE, lui prenant la main. Vous pouvez maintenant prononcer mon nom, Pauline, il sera le vôtre. (Avec amertume.) Ils l'ont voulu !

PAULINE, à part, retirant sa main. Grand Dieu !...

LE VICOMTE. Mais ce mariage, vous devez le sentir, ne peut se faire à Paris, sous les yeux de mon père, de ma famille, de mes amis... (Tout en parlant, son regard indique que la présence de Charles le gêne et le blesse.) C'est loin d'eux, hors d'ici, hors de France que vous serez mon épouse.

PAULINE. Hors de France !...

LE VICOMTE. Sans doute. Que vous importe ? Ne me contraignez pas à vous expliquer les motifs qui l'exigent. D'ailleurs, je ne puis espérer le consentement de mon père ; ce n'est donc qu'en Angleterre que notre mariage est possible. Vous partirez demain, Pauline. Demain, au point du jour, une voiture, des chevaux seront ici. Vous aurez de l'or, tout ce qu'il faut. Vous partirez ; votre frère vous accompagnera. Charles, vous conduirez votre sœur.

PAULINE. Et vous ?...

LE VICOMTE. Je vous suivrai ; je ne vous quitterai pas. La nuit prochaine nous serons à Calais. Peu d'heures après, la mer sera entre nous et la France ; et dans le premier bourg anglais, Pauline, je vous conduirai à l'autel, et je vous y recevrai, pour épouse, des mains de votre frère... Monsieur Charles, vous ne refuserez pas d'accompagner votre sœur ?

CHARLES. Non, Monsieur.

LE VICOMTE. Pauline, je ne puis autrement accomplir ma promesse ni entourer notre mariage de plus de pompe ni de plus de témoins.

PAULINE. Je comprends... (A part.) Il rougirait !

LE VICOMTE, tristement. Notre amour, notre bonheur nous tiendront lieu de fêtes.

PAULINE. Vous exiler !

LE VICOMTE. Quelque temps... par égard pour ma famille. Préparez-vous, Pauline ; cette nuit tout sera disposé. Charles, je vais vous laisser de l'or. (Il s'assied devant la table, tire une bourse de son habit et la laisse tomber sur la table. Ensuite il appuie sa tête sur ses mains, et demeure abattu et rêveur. Pauline et Charles se regardent.)

CHARLES. Ma sœur, acceptes-tu ?

PAULINE, avant de répondre regarde le vicomte, essuie ses yeux, vient à Charles et lui prend la main. Mon ami, laisse-nous seuls un moment ; mais ne t'éloigne pas.

CHARLES. Dans ma chambre. (Il la montre, et y entre. Pauline demeure les yeux fixés sur le vicomte qui est immobile.)

SCÈNE IX.

PAULINE, LE VICOMTE.

PAULINE, à part. Cette épreuve... et puis mourir, ou l'adorer. (Elle s'approche du vicomte.) Monsieur le vicomte ?

LE VICOMTE, sortant de sa rêverie, et croyant toujours parler à Charles. Ah ! voilà cinquante louis ; je vous rejoindrai à Calais, et... (Voyant Pauline seule.) Vous êtes seule ?.. (Il se lève aussitôt, prend la main de Pauline, et change tout à fait de ton et d'expression.) Pauline ! ma Pauline ! ton amour, voilà maintenant toute ma fortune, tout mon avenir, et l'unique source de mon bonheur. Quand je ne t'en parlerais pas dans ce moment, pour la première et dernière fois, car, plus tard ce serait un reproche, et maintenant c'est un titre de plus à ton cœur ; quand je ne te le dirais pas, tu n'en saurais pas moins quels sacrifices je te fais. Mais auprès de toi, Pauline, quand je te vois, quand ton regard enivre mon âme de cet amour que toi seule peut inspirer, richesses, honneurs, orgueil légitime, tout disparaît, tout s'efface, et je sens que tu peux suffire à ma vie. Aime-moi seulement, aime-moi toujours, comme tu me le juras ici, tendre et sage sur mon cœur ; aime-moi ! et ta beauté, ton amour, mon bonheur, me justifieront aux yeux du monde que je brave pour toi... et loin duquel nous irons vivre.

PAULINE, tendrement. Vous m'aimez ?..

LE VICOMTE, tristement. Compare, et juge ! (Pauline pleure.) Pourquoi pleurez-vous ?.. (Elle se dégage de ses bras.) Vous vous éloignez de moi ?

PAULINE, à part. Allons !.. (Haut.) Vous m'aimez, monsieur le vicomte ?.. J'avais besoin de retrouver ce mot dans votre bouche pour reconnaître Edmond. Vous m'aimez ? vous, noble, riche, placé si haut, devant moi placée si bas ! Vous m'aimez ?.. Je veux vous croire pour trouver dans mon cœur le courage de m'immoler à votre bonheur.

LE VICOMTE. Comment ?

PAULINE. Écoutez-moi, monsieur de Préval. Vous n'êtes plus

Edmond; Edmond, pauvre, simple, obscur comme moi; pour qui mon cœur était un riche présent, ma main un objet d'envie et de gloire. C'était lui qui m'aurait dû tout son amour pour la préférence que je lui eusse accordée; et maintenant, au contraire, tout le mien pourrait-il jamais payer vos sacrifices?

LE VICOMTE. Pauline!

PAULINA. Oh! ne nous abusons plus, monsieur le vicomte; soyons sincères avec nous-mêmes, il en est temps. Une première fois déjà, vous m'avez trompée; voyez où m'a jetée un mensonge de votre cœur!.. Une seconde fois, Monsieur, c'est vous qui seriez victime, et je supporterais moins votre malheur que le mien. Écoutez ma raison; je forcerai mon cœur à se taire. Ne voyez en moi qu'une amie, ne regardez plus l'amante d'Edmond; si elle pleure, ne le voyez pas, oubliez qu'elle vous aime, et considérez l'abîme où vous voulez vous jeter avec moi. Vous renoncez à votre famille qui vous repoussera, vous déshéritera; à la fortune qu'un grand mariage vous donnait; (Elle observe en parlant.) à votre rang dans la société, dont vous descendez en laissant tomber votre nom sur une fille du peuple. Vous perdez un immense avenir, ce titre de pair que la richesse allait vous donner... Et contre tout cela, monsieur le vicomte, rien que le cœur de Pauline!.. (S'oubliant.) Ah! s'il pouvait vous dédommager de l'éclat, des honneurs, des richesses... je sens que son amour serait inépuisable...

LE VICOMTE, à part. Que veut-elle conclure?

PAULINA, à part. Il ne m'interrompt pas!...

LE VICOMTE. Eh bien, Pauline?...

PAULINE. Hélas! monsieur le vicomte, privé de tout ce que le monde estime, blessé dans votre orgueil, dédaigné de votre famille, bientôt, des regrets trop justes, vous passeriez à des reproches cruels; et l'amour ne serait peut-être pas encore éteint dans vos regards et noyé dans mes larmes, que déjà vous rougiriez d'être l'époux de l'ouvrière... N'est-ce pas, monsieur le vicomte? (A part.) Il hésite.

LE VICOMTE. Est-ce vous que j'entends?... Pauline, l'écrit que j'ai signé exclut toute réflexion.

PAULINE. Mais non pas tout regret. Avouez-le, Monsieur, notre mariage serait bien malheureux! Vous, humilié devant votre noblesse; moi, méconnue de votre famille, responsable de la perte de votre avenir, et peut-être un jour méprisée de vous-même... (Elle attend.)

LE VICOMTE. Pauline... (Il s'arrête.)

PAULINE, à part. Oh! grand Dieu!... il m'a laissé finir!... elle avait raison.

LE VICOMTE, à part. Qui peut lui dicter ce langage?... est-il sincère?... il n'est que trop vrai!...

PAULINE. Je vous remercie, Monsieur; vous ne m'avez pas du moins sacrifiée à ma rivale; vous m'avez épargné le dédain, l'abandon... Je ne serai pas moins juste et moins généreuse. (Tirant la promesse de son sein.) Tenez, monsieur le vicomte, voilà votre promesse; c'est moi qui vous refuse. Après votre combat, votre honneur est sans tache. Retournez dans le monde où votre rang vous appelle, où votre place est fixée; l'amour d'une pauvre fille ne compenserait pas pour vous la perte de la fortune et de l'éclat des grandeurs. (Elle lui tend le papier.)

LE VICOMTE. Pauline... vous voulez...

PAULINE. Votre bonheur...

LE VICOMTE. Et vous refusez... Je suis homme d'honneur, Mademoiselle. Jamais!... jamais si un ordre, une menace de qui que ce soit... Vous l'a-t-on conseillé?

PAULINE, tendant toujours l'écrit. Que vous importe?

LE VICOMTE. Si c'est librement... de vous-même... par raison...

PAULINE. Oui, Monsieur.

LE VICOMTE, prenant l'écrit. Pauline, des devoirs cruels, des lois tyranniques peuvent me contraindre à renoncer au bonheur; mais cesser de vous aim. .

PAULINE, l'interrompant. Monsieur, vous avez repris cet écrit... vous n'avez plus rien à me dire; je n'ai plus rien à écouter...

LE VICOMTE, atterré. Quoi?

PAULINE, avec noblesse. Monsieur le vicomte de Préval, ce n'est pas vous que j'aimais, c'est Edmond .. il n'est plus... (Elle passe devant lui.) Vous, Monsieur, je ne vous connais pas, retirez-vous!.. (Elle se dirige vers sa chambre d'un pas mal assuré, et elle s'arrête en s'appuyant sur sa table.)

LE VICOMTE, à part. Elle a rompu!.. Mais moi!.. Fortune! devoir!... (Il s'arrête un moment.)

PAULINE, à part. Il demeure!..

LE VICOMTE, à part. Ah! je laisse ici plus que le cœur d'un amant... (Il sort précipitamment.)

SCÈNE X.

PAULINE, seul, puis CHARLES.

PAULINE, se retournant. Il sort!.. il ne m'aimait donc pas! (Dans le délire du désespoir.) Non! non!.. il ne m'aimait pas! Ah!.. la mort!!!... (Elle tombe évanouie.)

CHARLES, accourant. Ma sœur!.. ma sœur!.. (Il se jette à genoux près du corps de Pauline.)

ACTE CINQUIÈME.

Même décoration. — Il doit y régner un air de désordre et d'abandon. Les meubles ne sont plus rangés comme on les a vus; rien n'indique plus la place où travaillait Pauline. La table est de l'autre côté, le porte-manteau est vide. Sur la table, un sac de soldat. — Midi. Trois jours après.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, seul. — Il est vêtu comme au premier acte; il achève de faire son sac de soldat. Il tient le règlement imprimé, il le consulte.

Voyons si je n'ai rien oublié, et si j'ai mis tout ce qui est écrit dans le règlement. (Il le consulte.) Ma pauvre tête est si loin de ce que je fais... il me semble que je rêve... qu'il y a quelque chose qui pèse... qui m'étouffe!.. c'est peut-être mes larmes qui ne peuvent pas sortir... Voyons. (Il lit.) « Équipement du soldat... fantassin... troupe de ligne... » (Il vérifie en fixant des yeux.) C'est cela... tout y est. L'uniforme et le schako se trouveront à la caserne... Mes armes... Julien va me les apporter, je les ai choisies moi-même, je m'y connais. Ce n'est pas que c'était bien indifférent; je ne m'en servirai pas longtemps, je l'espère. Nous séparer pour toujours!.. Elle a pris sa résolution, et moi la mienne. Elle aimait donc bien cet homme!.. à son âge, renoncer à tout, quitter le monde... se faire religieuse... tout cela pour lui!.. Moi, je serai soldat, et je quitterai l'Europe. Je n'aurais plus le courage de travailler, de vivre ici... D'ailleurs, pour qu'elle puisse prononcer ses vœux, il faut qu'elle sache son vrai nom, je suis obligé de lui révéler le secret du testament de ma mère; et quand elle le saura, je ne serai plus son frère... je ne lui serai plus rien. (Il ferme son sac.) Oh! non, non, je ne resterai pas en France! elle veut me quitter... je la quitterai aussi!.. Je voudrais déjà être loin de Paris, sur mer, et qu'une bonne tempête... (Julien paraît à la porte du fond, il est affublé du sabre et de la giberne, et il porte le fusil sur l'épaule.

SCÈNE II.

CHARLES, JULIEN.

JULIEN, à la porte. Halte! front!..

CHARLES, à part. Julien! tâchons qu'il ne devine rien!

JULIEN, sur le seuil. Présentez... armes!

CHARLES, allant à lui. Chut! tais-toi donc! est-ce que tu es fou?

JULIEN. C'est pour te faire voir qu'on connaît son service. De quoi as-tu peur? est-ce que ta sœur est encore malade?

CHARLES. Moins, mais elle reste chez elle. Voilà le fusil?

JULIEN. Oui, le fusil de munition que tu as choisi dans le magasin, et le briquet d'ordonnance. J'ai donné moi-même un coup à tout cela : j'ai resserré les vis, nétoyé le bassinet, vois, c'est joliment poli. Ce n'est pas de la pacotille anglaise; (Charles examine.) tu peux regarder, va! (Se débarrassant du sabre et de la giberne.) Ah çà! mais, pour qui diable achètes-tu ce fourniment de soldat? fusil, sabre, giberne... Eh! parbleu! voilà aussi le sac! c'est drôle! nous ne sommes pourtant plus de la garde nationale; le bon roi l'a cassée. Qu'est-ce que tu veux donc faire de tout cela?

CHARLES. C'est pour un de mes parents, un cousin qui s'engage... Il va en Afrique, je lui donne son fourniment.

JULIEN. Ah! je croyais que tu n'avais pas d'autre parent que ta sœur. C'est égal, tu lui fais-là un joli cadeau. Ah çà! dis donc, voilà trois jours que tu n'es venu à l'atelier; le bourgeois t'a fait demander.

CHARLES. Ne t'en inquiète pas. Fais-lui mes excuses... je le verrai demain. Adieu, Julien.

JULIEN. Déjà! Ah çà! mais, on dirait que, poliment, tu me mets à la porte?

CHARLES. Toi? non, jamais! un ami! C'est que j'ai affaire, vois-tu... Et puis, ma sœur est seule.

JULIEN. C'est juste. Alors... (Il prend son chapeau pour s'en aller. — On entend des cris d'enfants dans la rue, et en même temps le son des cloches.) Tiens! qu'est-ce que c'est que cela?

CHARLES. Des enfants.

JULIEN, courant ouvrir la fenêtre. C'est devant l'église... Des équipages... une mariée... Viens donc voir.

CHARLES, allant fermer brusquement la fenêtre. Je sais, je sais... Laisse.

JULIEN. Pourquoi fermes-tu? (Pauline, sortant de sa chambre, entre en scène.)

SCÈNE III.

CHARLES, JULIEN, PAULINE.

PAULINE; elle tient un billet. Charles! qu'entends-je?... D'où vient ce bruit? Pourquoi sonne-t-on?

JULIEN. C'est un mariage qui sort de Saint-Roch, Mademoiselle; voulez-vous regarder?..

CHARLES. Non.

PAULINE. Un mariage?.. Oui, aujourd'hui. (Elle demeure pensive.)

CHARLES, à Julien. Va voir, va... tu nous raconteras cela.

JULIEN. Volontiers... Comme elle paraît triste, ta sœur?

CHARLES. Elle souffre encore... Laisse-nous.

JULIEN. Je vais voir la noce. (Il sort. Charles ferme la porte.)

SCÈNE IV.

CHARLES, PAULINE.

PAULINE, à part. Aujourd'hui!.. C'est aussi aujourd'hui que je quitterai le monde. Mon ami, aie pour moi la bonté d'envoyer ce billet à la supérieure du couvent où je dois entrer... Je ne tarderai pas à le suivre. (Elle s'assied. — Charles jette le billet sur la table et regarde un moment sa sœur en silence. — Les cloches sonnent encore.)

CHARLES. Pauline, tu vas donc quitter notre logis, renoncer à la liberté, abandonner le monde et ton frère?

PAULINE, assise. Mon frère?... Non. Qui m'empêchera de t'aimer? Il n'y aura plus que Dieu dans mon cœur avant toi... Le monde... Oui, Charles... entends-tu?... Si cela se pouvait sans crime, je souhaiterais de quitter la vie. (Les cloches cessent.)

CHARLES. Ainsi... nous allons nous séparer! Tu crois donc qu'un habit de religieuse, les murs d'un couvent et des prières d'église te consoleront mieux que l'amitié d'un frère qui aurait pleuré avec toi?

PAULINE, se levant et lui prenant la main. Charles, je t'affligerais inutilement du spectacle de mes larmes. Tu ne peux comprendre la douleur, le découragement, le dégoût d'un cœur trompé comme le mien. Je ne crois plus à rien sur la terre; je ne veux plus de ce monde où j'ai été trahie. Charles, tu n'as pas aimé, toi... Tu ne sais pas...

CHARLES. Je ne sais pas, dis tu?...

PAULINE. Pour un cœur qui n'a plus d'espérance, plus de désirs, il n'y a de refuge que dans le ciel ou dans le tombeau.

CHARLES. Tu as raison; je le sais mieux que toi, peut-être... Tu as choisi le ciel, je prendrai l'autre chemin. Ce soir, tu seras religieuse... et moi, je serai soldat.

PAULINE. Tu seras soldat!

CHARLES, lui montrant ses armes. Vois-tu?

PAULINE. Ciel!..

CHARLES, lui montrant son engagement. Lis!

PAULINE. Ton engagement?... Mon ami! mon Charles, quelle folie! tu n'es pas malheureux, toi... Pourquoi veux-tu quitter ton état, ton pays, ta sœur?

CHARLES. Ma sœur?.. oh! non, jamais je n'aurais quitté ma sœur!... mais si tu fais des vœux...

PAULINE. C'est pour cela?.. bon Charles!... mais cela ne m'empêchera pas de te voir; je l'ai demandé.

CHARLES. Si fait, Pauline.

PAULINE. Mes vœux?

CHARLES. Non pas eux.

PAULINE. Quoi donc? rien au monde!

CHARLES. Pauline, penses-y; ta résolution est-elle bien arrêtée?

PAULINE. Oui, mon frère.

CHARLES. Est-elle irrévocable?

PAULINE. Irrévocable.

CHARLES. Est-ce aujourd'hui?

PAULINE. Dans quelques heures.

CHARLES. Alors, c'est donc maintenant, avant que tu ne prononces tes vœux, comme avant ton mariage, s'il avait eu lieu, que je dois te révéler un secret.

PAULINE. Un secret.

CHARLES. Et avant de te quitter pour toujours, je veux t'ouvrir mon cœur, et t'apprendre toute ma vie.

PAULINE. Que me dis-tu?... un secret! m'apprendre ta vie!.. mais je ne t'ai jamais quitté... je sais ta vie comme toi la mienne.

CHARLES. Non, Pauline, tu n'en contais pas un jour, pas une heure.. Eh! comment donc aurais-je pu te la dire? je n'en comprenais moi-même ni le bonheur ni la souffrance. Tu es bien étonnée?... oh! tu me plaindras. Te rappelles-tu, Pauline, nos premières années d'enfance, comme elles passèrent heureuses! comme aucun de mes camarades n'aimaient leurs sœurs comme je t'aimais?

PAULINE. Je m'en souviens.

CHARLES. Quand la mort de notre mère nous rendit orphelins et te laissa sous ma seule garde, il me sembla que tu devenais ma fille, que j'étais ton père, que j'en ressentais pour toi l'amour.

PAULINE. Oui, Charles; et moi pour toi l'amour d'une sœur.

CHARLES. Oui, mais tu ne te trompais pas; chaque année, chaque jour, je t'aimais davantage; tu devenais aussi plus belle. Je ne saurais te dire quand je le vis, quand j'y songeai... mais tout d'un coup je devins inquiet, défiant; j'aurais voulu te cacher; je tremblais qu'on ne t'aimât... je me sentis jaloux de toi.

PAULINE. De moi?

CHARLES. Depuis lors, Pauline, je ne compris plus mon cœur, je ne me reconnus plus moi-même. Quand je te quittais, j'étais malheureux jusqu'au retour; quand je te revoyais, j'étais malheureux près de toi; il y avait toujours comme un désert entre mon cœur et le tien; et pourtant, une seule pensée, une seule image remplissait mes jours et mes nuits... toi, toujours toi!

PAULINE, se reculant un peu et les regards baissés. Charles?...

CHARLES. Et c'était presque depuis l'enfance! Oh! j'aurais pu comprendre .. mais je n'osais pas.. je ne voulais pas.

PAULINE, n'osant lever les yeux. Mon Dieu!...

CHARLES. Tu vas voir si je suis malheureux! Le jour de ta fête, le curé qui ferma les yeux de notre mère vint nous voir et voulut me parler en secret. Je ne t'ai pas dit ce qu'il m'apportait... Le testament de notre mère.

PAULINE. Un testament!...

CHARLES. Qu'elle écrivit près de mourir... Elle allait paraître devant Dieu... (Il le lui donne.) Tenez, le voilà... Vous n'êtes point sa fille... Je ne suis pas votre frère... Pauline est morte... Voilà votre acte de naissance à vous. (Il le lui donne également.) Et, depuis notre enfance, je vous aimais... je vous aimais d'amour!

PAULINE, assise, parcourt les papiers des yeux. O mon Dieu!.. abandonnée!... trouvée!... (Ouvrant l'acte.) Évelina!...

CHARLES. C'est vous. (Elle lit et écoute alternativement.) Oh! quand je lus cela!... non, il n'y a pas d'expression qui puisse rendre ma joie! Mon cœur ne tenait plus dans mon sein!... j'aurais baisé les pieds du prêtre! Je comprenais mon âme, et je pouvais vous aimer! (Pauline laisse tomber les papiers et ses mains sur ses genoux, écoutant et regardant Charles qui continue.) Je ne vous connaissais pas d'amant; je vous voyais déjà mon épouse!.. Ah! Pauline! que cette minute de ma vie a été belle! Je courus t'apprendre... mais je n'eus pas le temps de vous parler .. vous aviez aussi un secret à m'apprendre, vous!... et le mien demeura là. (Ses larmes étouffent sa voix. — Pauline joint les mains et lève un regard au ciel, puis, regardant Charles, elle fait un mouvement pour se lever; mais elle s'arrête, reprend le testament et relit encore des yeux.)

PAULINE. Oui... oui... Évelina!... (Elle regarde Charles de nouveau, et ses yeux expriment un douloureux intérêt. — Charles cherche à se raffermir et ne la regarde pas.)

CHARLES. Vous aimiez.. D'abord, je vous trouvai bien ingrate et je voulus vous haïr... Oh!... cela ne fut pas possible. Du moins, j'étais encore votre frère, et j'avais dit mille fois que je donnerais ma vie pour ma sœur. Eh bien, Pauline, j'ai tenu ma promesse. Je ne pouvais être aimé, je suis resté ton frère; je t'ai défendue contre moi-même. Tu l'aimais, lui... Je suis allé le chercher. (Pauline se lève, en le regardant toujours de plus en plus émue.) Je te l'ai ramené: ce n'est pas ma faute s'il n'est pas ton époux. Je voulais que tu fusses heureuse, et c'était bien au prix de ma vie!...

PAULINE, faisant un pas vers lui. Et tu m'aimais!... tu m'aimais!...

CHARLES. Plus que lui, va! A présent, je le tuerais, l'infâme! (Pauline fait un mouvement de crainte.) si vous ne l'aimiez plus.

PAULINE, touchée jusqu'aux larmes. Charles! pauvre Charles! tu te sacrifiais pour moi?

CHARLES. Sans doute.

PAULINE. Et tu m'aimes toujours?...

CHARLES, montrant ses armes. Puisque j'espère...

PAULINE. Mourir!.. pour moi!.. tandis.. (Elle porte la main à son front. Charles pleure en silence. Tout à coup elle se décide, jette un regard au ciel en soupirant, et dit à part.) Oui, je lui dois bien aussi ma vie!.. (Haut.) Écoute, Charles, écoute: Peux-tu me pardonner d'avoir aimé, sous tes yeux, devant toi, un homme si loin de ton cœur généreux, de ton âme si belle?.. Peux-tu me pardonner mon aveuglement, ma folie?.. le peux-tu? (Dans ce moment, le curé et la baronne paraissent au fond et passent le seuil de la porte. Frappés du premier mot que Charles répond à Pauline, ils s'arrêtent et écoutent.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, DESCHAMPS, LA BARONNE.

CHARLES, pétrifié d'étonnement. Te pardonner?..

PAULINE. Si je ne te semble pas trop indigne, si un cœur

meurtri, dédaigné, désormais sans amour, mais plein de reconnaissance et d'admiration, peut encore te suffire, et rendre un peu de prix et de bonheur à ta vie, Charles, je te voue la mienne. (Mouvement de Charles.) Je te jure devant Dieu, sur la cendre de ta mère, que je ne l'aime plus! Veux-tu ma main?.. je suis à toi. (La baronne, effrayée, fait un mouvement comme pour avancer, le curé la retient.)

CHARLES. Vous!.. toi!.. oh!.. Pauline!..

PAULINE. Tu me sacrifiais ta vie... je t'offre la mienne. (Même jeu de la baronne et du curé.)

CHARLES, pressant Pauline sur son sein. Toi, mon épouse!.. l'épouse de Charles!.. (Pauline avec douceur mais d'un air triste, se dégage de ses bras.) Non, non, Pauline .. je te comprends : (La baronne et le curé avancent un peu en se consultant, et s'arrêtent.) il a eu tout amour, lui, ton amitié de sœur est tout ce que tu peux me donner; je ne serais pas moins à plaindre, et tu serais plus malheureuse. (La baronne et le curé font un mouvement de joie, et sont vivement touchés.) Mais à présent tu connais toute mon âme, tu as eu pitié de moi, tu sais enfin comme je t'aime!.. Va, donne-lui encore des pleurs, si tu le veux, tôt ou tard il sortira de ton cœur, et moi j'y resterai toujours. (La baronne pleure, le curé contemple Charles.) Non, tu n'oublieras jamais Charles. Et maintenant je me sens plus courageux, je ne désire plus mourir; j'emporte ma récompense, je suis sûr que tu me garderas la première place dans ton cœur.

PAULINE, en larmes. Toi seul!..

CHARLES. Pas encore... peut-être un jour. (Il s'éloigne un peu d'elle.)

PAULINE, le retenant. Demeure!..

CHARLES. Après l'aveu que je t'ai fait, Pauline, il faut nous séparer. (Dans ce moment, le curé est venu près de Charles, et la baronne près de Pauline.)

LA BARONNE, à Pauline. Il a raison.

PAULINE, se retournant. Ciel!.. vous!... oh! Madame!... (Elle cache ses larmes dans son mouchoir. Charles fait un geste de surprise; le curé lui prend la main pour l'empêcher de parler.)

LA BARONNE. Ne vous ai-je point promis que vous trouveriez un cœur pour soutenir le vôtre, et des bras pour vous recueillir!... Me voilà, mon enfant. Vous perdez tout : votre frère, votre seul ami doit aussi vous quitter; et, de toutes parts abandonnée, vous tournez vos regards vers le cloître?.. Oh! non, non, ma fille! derrière lui, il n'y a plus d'espérance, et la vie est encore devant vous. Ah! vous avez un plus sûr asile!... Venez à moi... maintenant, pauvre enfant perdu.. chère Evélina! .. je dois, je puis t'ouvrir le sein de ta mère.

PAULINE, avec la plus grande émotion. Mon nom!...

LA BARONNE, affaiblie et tombant assise. C'est moi qui te l'ai donné!

PAULINE. Vous!...

DESCHAMPS, à Pauline, lui remettant le billet au crayon de la baronne. C'est elle dont la pauvre femme trouva l'enfant qu'elle appela Pauline.

PAULINE. Moi!... Ma mère?..

LA BARONNE, avec un regard de crainte et de tendresse. Oui.

PAULINE, se jetant à ses genoux et dans ses bras, où elle reste jusqu'à la fin. Oh! ma mère!... ma mère!

LA BARONNE. Evelina!...

CHARLES. Sa mère!..

DESCHAMPS, à Charles. Charles, Dieu ne peut laisser sans récompense un cœur comme le vôtre... Partez... Le temps fermera pour elle la blessure de l'amour; mais n'effacera jamais le souvenir d'un ami tel que vous.

LA BARONNE, tenant sa fille sur son cœur et tendant la main à Charles. Charles! (Charles hésite; mais, pressé par le curé, il se précipite vers la baronne, saisit sa main et la baise.)

PAULINE, lui donnant aussi sa main. Nous nous reverrons.

LA BARONNE, à Charles. Confiez-moi ma fille.

FIN.

En Vente, chez MICHEL LÉVY FRÈRES, Libraires-Éditeurs.

LE THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

CHOIX DES PRINCIPALES PIÈCES JOUÉES SUR LES THÉATRES DE PARIS.

IL PARAIT UNE OU DEUX LIVRAISONS PAR SEMAINE.
Chaque Livraison contient une Pièce. Prix : 20 centimes.

IL PARAIT UNE SÉRIE TOUS LES MOIS.
Chaque Série contient cinq Pièces. Prix : 1 franc.

CHAQUE PIÈCE SERA PUBLIÉE AVEC UN DESSIN REPRÉSENTANT UNE DES PRINCIPALES SCÈNES DE L'OUVRAGE.

PIÈCES EN VENTE :

1re SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Le Chiffonnier de Paris 20
La Closerie des Genêts..... 40
Une Tempête dans un verre d'eau
Le Morne au Diable 40
Pas de fumée sans feu.....

2e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Trois Rois, trois Dames 20
La Marâtre 40
La Ferme de Primerose ....
Le Chevalier de Maison-Rouge. 40
L'Habit vert. ....

3e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Benvenuto Cellini. 40
Prisette ....
Clarisse Harlowe 20
La Reine Margot 40
Jean le Postillon. ....

4e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
La Foi, l'Espérance et la Charité. 40
Le Bal du Prisonnier........
Hamlet.................... 40
Le Lait d'ânesse. ....
Hortense de Bleugie......... 20

5e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Le Fils du Diable............ 40
Une Dent sous Louis XV....
Le Livre noir 40
Midi à quatorze heures.......
La Petite Fadette............... 20

6e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
La Vie de Bohême........... 40
Graziella.....................
La Chambre rouge........... 40
Un Jeune Homme pressé......
Le Docteur noir............. 20

7e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Martin et Bamboche.......... 40
Les deux Sans-Culottes......
Les Mystères du Carnaval..... 40
Croque-Poule ....
Une Fièvre brûlante.......... 20

8e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Bataille de Dames 20
Le Pardon de Bretagne....... 40
Le Parjure de Jules Denis....
Paris qui dort............... 40
Paris qui s'éveille............

9e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Intrigue et Amour 40
Marchand de Jouets d'Enfants..
Gentil Bernard............... 40
Jobin et Nanette...... ......
Le Collier de Perles......... 20

10e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Le Bourgeois de Paris....... 20
Contes de la Reine de Navarre. 40
Qui se dispute s'adore........
Marie Simon.................. 40
La Famille Poisson...........

11e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Nuits de la Seine........ 40
Un Garçon de chez Véry.....
Un Chapeau de Paille d'Italie.. 20
L'Oncle Tom. 40
Chasse au Lion. ....

12e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Berthe la Flamande. 40
Un Mari qui n'a rien à faire. .
Le Testament d'un Garçon. . . 20
La Chatte Blanche. 40
L'Amour pris aux cheveux. . .

13e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Le Courrier de Lyon. 40
Par les fenêtres. ....
Le Roi de Rome. 20
Un Mr qui suit les femmes. . . 40
La Terre promise. ....

14e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Sept Péchés capitaux . . . 40
La Fête du Marais. ......
La Sœur et le Fou. 20
Le Muet. 40
Un Marlan en bonne fortune. .

15e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Quatre fils Aymon. 20
Scapin. ....
Un Premier Coup de canif. . . 20
Roquelaure 50
Une Nuit orageuse. . . .

16e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
La Mendiante............... 40
Le Tonelli. . . ..
Les Avocats................. 20
Marianne 40
Une Charge de cavalerie. . . .

17e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Coulisses de la vie. 40
Un Ami acharné ....
La Bergère des Alpes. 40
Les Paniers de la Comtesse. .
Marie ou l'inondation. 20

18e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Sept Merveilles du Monde 40
Un Coup de Vent. ....
Notre-Dame de Paris. 40
Les Landes de Madame. .....
Le Château des Sept-Tours. . 20

19e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Mystères de l'Été. 40
Voyage autour d'une jolie femme
Le Cœur et la Dot. 40
Un Ut de Poitrine. ....
Léonard le Perruquier. 20

20e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Sept Merveilles du No 2. 40
L'Ami François. . . ..
Les Enfers de Paris. 40
Atala ....
La Nuit du Vendredi Saint.... 20

21e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Cosaques................ 40
Un Monsieur qu'on n'attendait pas
Bertram le Matelot.......... 40
L'Amour au Daguerréotype....
Irène ou le Magnétisme....... 20

22e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Mystères de Londres.... 40
Un Vilain Monsieur..........
Le Lys dans la Vallée 40
Un Homme entre deux Airs...
La Forêt de Sénart.......... 20

23e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Cesilina..................... 40
Théodore....................
La Voile de Dentelle......... 40
Les Fureurs de l'Amour......
Les Folies dramatiques....... 20

24e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
La Comtesse de Sennecey.... 40
Edgard et sa bonne..........
Manon Lescaut............... 40
Les Mémoires de Richelieu....
L'Ane mort.................. 20

25e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Le Vieux Caporal............ 40
Diane de Lys et de Camélias..
M. Joseph Prodhomme....... 40
Le Roman d'une Heure......
Thérèse ou Ange et Diable.... 20

26e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Paris qui pleure, Paris qui rit. 40
Le Chêne et le Roseau.......
Les Orphelines de Valneige... 20
Marie-Rose................. 40
L'Ambigu en habits neufs....

27 SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Un Notaire à marier........ 40
Les Rendez-Vous bourgeois. .
L'Honneur de la Maison. ... 40
Le Laquais d'Arthur.. ......
L'Argent du Diable. 20

28e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
La Bouloire. 40
Quand on attend sa bourse....
Le Ciel et l'Enfer. 40
Souvent Femme varie.......
Gasubelza. 20

29e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Schamyl. 40
Deux Femmes en gage. ....
L'Armée d'Orient 40
Où passerai-je mes soirées?. .
Les Gaîtés champêtres 20

30e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
La Bonne Aventure. 40
En bonne fortune.........
Gusman le Brave. 40
Ce que vivent les roses. ....
Les Oiseaux de la Rue. 20

31e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Le Prophète. 40
Un Vieux de la Vieille Roche.
Echec et Mat. 40
Mademoiselle Rose. ......
Louise de Nanteuil. 20

32e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
La Prière des Naufragés 40
Un Mari en 120. ....
Les 300 Diables. 40
A Clichy. ....
Harry-le-Diable. 20

33e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Boccace ou le Décaméron.... 40
Cerisette en prison. ......
La Vie d'une Comédienne..... 40
Le Manteau de Joseph. ....
Le chevalier d'Essonne..... 20

34e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Georges et Marie. 40
Sous un bec de gaz. ......
Les Souvenirs de Jeunesse. . . 40
York. ....
Lully 20

35e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Marthe et Marie 40
Une Femme qui se grise . . .
L'Enfant de l'Amour 40
Le Sourd ....
Le Marbrier. 20

36e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Oiseaux de Proie 40
Un Feu de cheminée . ....
La Croix de Marie 40
Le Chevalier coquet .....
Hortense de Cerny 20

37e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Paris. 40
La mort du Pêcheur ......
Un mauvais Riche 40
Dans les vignes. ....
Le Gant et l'Eventail. 20

38e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
L'Histoire de Paris. 40
Pygmalion. ....
Salvator Rosa. 40
Un Cœur qui parle ......
Le Vicaire de Wakefield. 20

39e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les grands Siècles 40
Le Devin du Village. ......
Le Donjon de Vincennes...... 40
Les jolis Chasseurs ....
Le Théâtre des Zouaves...... 20

40e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Le Moulin de l'Ermitage 40
Les derniers Adieux ......
Le Gâteau des Reines. 40
Une pleine eau ....
Aimer et mourir 20

41e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Le sergent Frédéric 40
Le Duel de mon Oncle.....
La Florentine. 40
Jeanne Mathieu. ....
Le Songe d'une nuit d'hiver . . 20

42e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Noces vénitiennes. 40
L'Héritage de ma Tante ....
Le Sire de Framboisy. 40
L'Homme sans Ennemis ....
La Chasse au Roman 20

43e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Le Paradis perdu 40
En manches de chemise ....
Les Maréchaux de l'Empire . . 40
Elodie. ....
Lucie Didier 20

44e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Le Masque de poix. 40
L'Amour et son train. ....
Jocelyn le garde-côte. 40
Le Bal d'Auvergnats ....
Le Démon du Foyer 20

45e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Aventures de Mandrin.. 40
Dieu merci, le couvert est mis.
L'Oiseau de Paradis........ 40
Si j'étais riche. ....
Donnez aux pauvres 20

46e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Le Médecin des enfants 40
Médée ....
Le Pendu 40
Mon Isménie. ....
Les Fanfarons de vice 20

47e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Marie Stuart en Ecosse. 40
Les Bâtons dans les roues. . .
Le Fils de la Nuit. 40
Les 7 Femmes de Barbe-Bleue.
Un Roi malgré lui. 20

48e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Zouaves. 40
La Tour du Protteur .....
Le Marin de la garde 40
Sous les Pampres ....
Un Voyage sentimental. 20

49e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Pauvres de Paris 40
As-tu tué le mandarin?. ....
Les Parisiens. 40
Schahabaham II. ....
Les Piéges dorés. 20

50e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Jane Grey. 40
La Bonne d'enfant . ...
L'Avocat des Pauvres. 40
Les Suites d'un premier lit. . .
Les Toilettes tapageuses 20

51e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Fualdès 40
Grassot embêté par Ravel . . .
Cléopâtre............ 40
Les Toquades de Borromée . .
Rose et Marguerite. 20

52e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Jérusalem. 40
Les Cheveux de ma femme. . .
Le Secret des Cavaliers 40
Six Demoiselles à marier. ...
Le docteur Chiendent. 20

53e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
La Reine Topaze. 40
Le 66. ....
Le Château des Ambrières . . . 40
Roméo et Mariette. ......
L'échelle de Femmes. 20

54e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
La fausse Adultère. 40
Madame est de retour ....
La Route de Brest 40
Le Secret de l'oncle Vincent. .
Croquefer 20

55e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Gens de théâtre 40
Une Panthère de Java. ....
Les Orphelins du pont N.-Dame. 40
Le Jour de la Blanchisseuse. .
Le Fils de l'Aveugle 20

56e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Les Orphelines de la Charité. . 40
La Rose de Saint-Flour. ...
Le Pressoir. 40
Pois la sœur à ma femme. ...
Les Lanciers 20

57e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Jean de Paris. 40
Un Chapeau qui s'envole. ...
La belle Gabrielle. 40
Zerbine ....
Les Princesses de la rampe. . . 20

58e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
L'Aveugle. 40
Un fameux Numéro. ......
Les deux Faubouriens. 40
Polka et Bamboche ......
Dalila et Samson 20

59e SÉRIE. — PRIX : 1 FRANC.
Michel Cervantes 40
L'Opéra aux fenêtres .....
André Gérard. 40
Une Soubrette de qualité ....
Le Prix d'un Bouquet. 20

60e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.
Les Chevaliers du brouillard.. 40
Le Roi boit. ....
L'Amiral de l'escadre bleue. . 40
Vent du soir. . ...
Roméo et Juliette. 20

61e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.
Si j'étais roi.......... 40
La Dame aux jambes d'azur. .
Les Viveurs de Paris. 40
La Médée de Nanterre. ....
On demande un gouverneur. . . 20

62e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.
La Bête du bon Dieu. 40
Brin d'amour. ....
William Shakspeare. 40
Une minute trop tard. ....
Le Télégraphe électrique. . . 20

63e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.
La Filleule du chansonnier.. . 40
Pénicault le somnambule. . . .
La Comtesse de Novailles. . . 40
Avez-vous besoin d'argent. . .
Un Enfant du siècle. 20

64e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.
Les Filles de marbre....... 40
Le Cousin du roi.. ....
Les Noces de Bouchencœur. . 40
Les Jeux innocents. .....
L'Anneau de fer. 20

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.